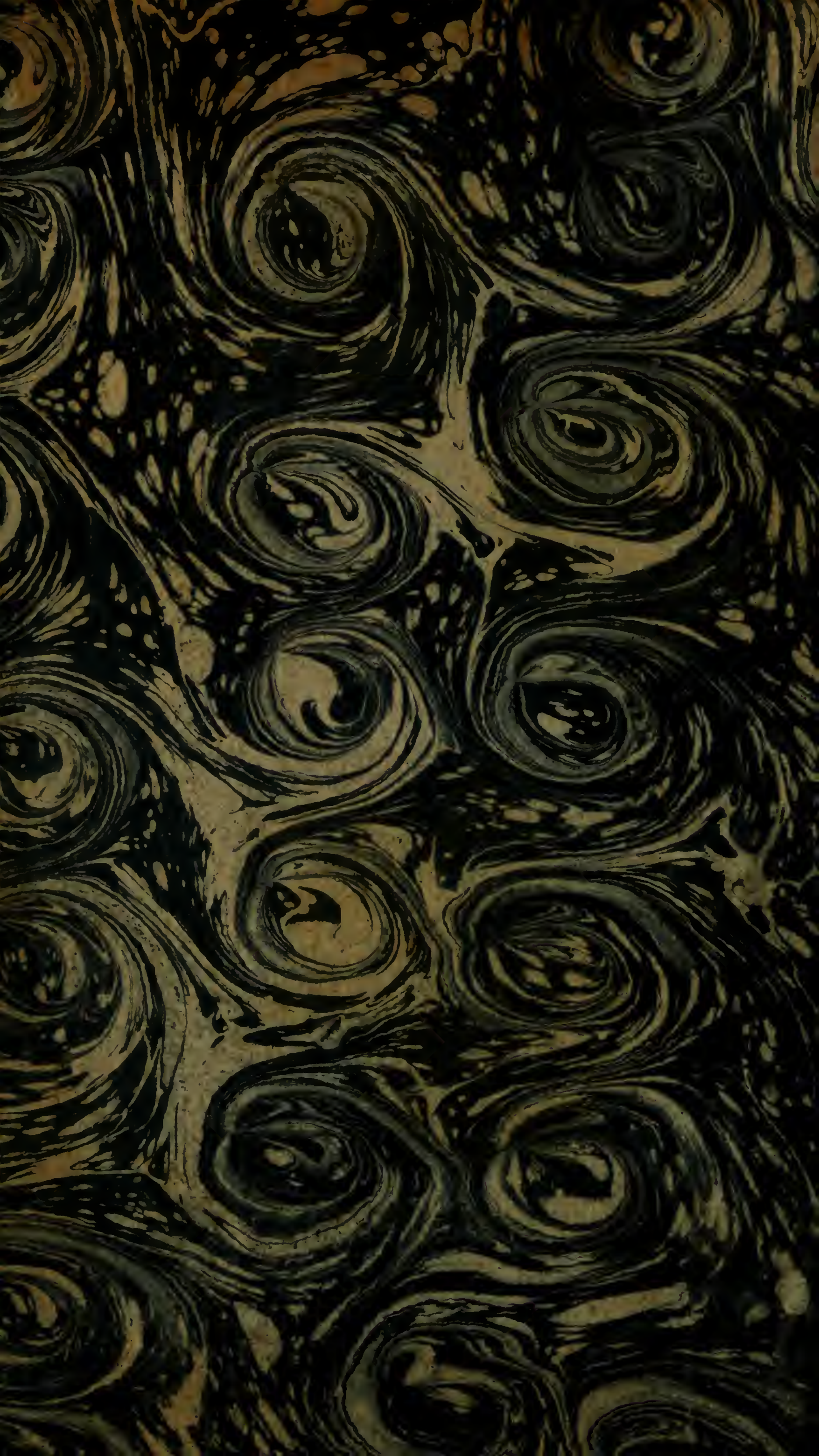








LES JOURNÉES AMUSANTES,

DEDIÉES AU ROY.

Par Madame DE GOMEZ.

Troisiéme Edition, revûë, corrigée & enrichie de Figures en Taille douce.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez JACQUES CLOUSIER, rue saint Jacques, à l'Ecu de France.

M. DCCXXXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TABLE DU CONTENU AU SECOND TOME.

Fin de la Table.



LES JOURNÉES AMUSANTES.



QUATRIÉME JOURNÉE.



URANIE ne fut pas plûtôt éveillée, que celui qu'elle avoit envoyé à Geronte, lui en apporta une Lettre; elle l'ouvrit, & y lut ces paroles:

GERONTE A URANIE.

QUelque soit le motif qui m'ait attiré des marques de votre souvenir, je ne puis m'empêcher d'y être sensible; quoique je sois très-persuadé que ma vûe ne vous est pas agreable, je me serois donné la satisfaction de vous aller voir, sans un procès considerable, qu'un parent de Thelamon m'a intenté: La façon dont il s'y prend, est si vive, qu'il n'y va pas moins que de la perte de tout mon bien Je voulois un accommodement; mais il n'en veut pas entendre parler; ainsi, Madame, vous aurez bien-tôt une satisfaction entiere, puisqu'étant ruiné, vous ne courez plus risque d'être importunée de l'infortuné Geronte.

Cette Lettre fit faire des réflexions à Uranie, qui l'occuperent quelque tems; mais enfin prenant une résolution digne d'elle, elle fit

prier Thelamon de ſe rendre dans ſon appartement; il vint, & ayant remarqué quelque inquiétude ſur ſon viſage, il lui en demanda la cauſe avec empreſſement. Uranie, qui avoit encore l'eſprit attaché au diſcours qu'elle ſe préparoit à lui faire, ne lui répondit qu'en lui préſentant la Lettre de Geronte; il la lût avec attention, & pénétrant par cette lecture le motif de l'inquiétude d'Uranie. Eſt-il poſſible, lui dit-il, Madame, que ſçachant le pouvoir que vous avez ſur moi, vous ſoyez embarraſſé pour me déclarer vos ſentimens? Je lis dans vos yeux, que vous me demandez une preuve éclatante de mon amour; je ſuis prêt à vous ſacrifier ma vie; doutez-vous que je ne le ſcis à ſuivre les loix que vous m'impoſerez? Je n'attendois pas moins de votre generoſité, lui dit-elle, & je loue mille fois cette heureuſe ſimpatie qui

nous fait ſans ceſſe penſer, & exécuter les mêmes choſes. Alors s'expliquant plus clairement, elle le pria de rendre promptement ſervice à Geronte dans cette affaire, & d'amener ſon parent à un accommodement. Mettez à part, ajouta-t-elle, les intérêts de votre cœur, pour ne vous ſouvenir que de la généroſité de votre ame, & par cet effort, contraignez Geronte à convenir qu'il n'y a que Thelamon qui puiſſe être digne d'Uranie. Des paroles ſi engageantes firent l'effet qu'elle en devoit attendre. L'amoureux Thelamon lui promit d'agir avec vivacité, & que quand même Geronte ne ſentiroit pas toute la conſequence de ce ſervice, il en tiroit aſſez de gloire en lui donnant occaſion de l'aſſûrer de la violence de ſa paſſion. Alors ils convinrent que Thelamon partiroit à l'inſtant, quelque douleur qu'ils euſſent à ſe

priver du plaiſir d'être enſemble. La nobleſſe de leurs ſentimens ne leur permit pas de regreter des momens qui devoient être employez à les faire connoître. Thelamon ayant ordonné promptement ſon départ ; Camille & Florinde étant averties, qu'il les alloit quitter, ſe rendirent près d'Uranie avec Orophane pour ſçavoir ce qui pouvoit cauſer cette abſence. Felicie qui voulut embraſſer Orophane, leur répondit qu'Uranie trouvoit le ſéjour des Cavaliers trop long dans ſa maiſon, & qu'elle les prioit de s'en abſenter pour quelque tems. Comment, dit Orophane, Uranie ne ſe contente pas de bannir mon ami, elle veut encore que je le ſuive ? En verité je ne ſuis point du goût de l'obéiſſance de Thelamon, & je ne puis me réſoudre à quitter ce lieu. Camille & Florinde qui aimoient tendrement Uranie, mar-

querent tant d'inquiétude de ce changement, qu'elle fut obligée de leur en apprendre la cause. Pendant qu'elle leur donnoit cet éclaircissement, Felicie prit Orophane à part, & le pria d'accompagner Thelamon. Mais, belle Felicie, lui dit-il, je ne suis d'aucune utilité à l'affaire dont il s'agit, & je suis très-nécessaire à celle de mon cœur. Je vous parle sérieusement, lui répondit-elle, je ne puis vous souffrir en ce lieu, Thelamon n'y étant pas, vous ne m'êtes pas assez indifférent pour que ma gloire n'en soit pas effrayée. L'aveu que vous me faites, lui dit-il, m'est trop favorable pour ne pas adoucir beaucoup l'ordre que vous me donnez. Je vous obéïrai, puisque vous le voulez; mais charmante Felicie, l'absence ou la présence de Thelamon ne doivent rien faire, à ce qu'il me paroît, à votre gloire, puisqu'il reste ici assez de

témoins de votre ſageſſe, & de mon reſpect pour la garantir de ſoupçon. N'importe, répondit Felicie, Uranie, & Thelamon portent enſemble un caractere de prudence & de vertu, qui ſemble autoriſer toutes mes actions, & quoique perſonne de nous n'ignore qu'ils s'aiment ardemment, ils ſe comportent avec tant de ſageſſe & de retenuë qu'on admire leur amour ſans pouvoir les blâmer. Imitons-les, Orophane, & rendons-nous dignes par notre conduite de l'eſtime de deux amis ſi rares. Felicie parloit trop ſérieuſement pour qu'Orophane osât s'opposer à ſes volontez; ainſi il dit en s'approchant de la compagnie qu'il ſuivroit Thelamon, & qu'il ne reviendroit qu'avec lui; mais, dit Camille que deviendront les avantures de Saladin que vous nous aviez promiſes, car je ne ſuis point d'humeur à vous rendre votre parole?

Il eſt facile de m'en acquiter, répondit-il, en tirant un papier qu'il préſenta à Felicie; je les avois écrites pour vous en inſtruire plus correctement; mais puiſque je ſuis privé de cette douce occupation, la charmante Felicie vous en fera la lecture. Cependant tout étant prêt pour le départ des deux amis, ils prirent congé d'Uranie, & de ſes amies avec une triſteſſe qui faiſoit voir aiſément le plaiſir qu'ils prenoient dans leur ſocieté. Les Dames leur marquerent autant de chagrin qu'ils en faiſoient paroître; mais étant convenus de ſe rejoindre chez Beliſe, ils ſe ſéparerent avec le doux eſpoir de ſe revoir dans peu. Le départ de Thelamon & d'Orophane jetta une eſpece de mélancolie dans les cœurs d'Uranie & de Felicie, qui ſe communiqua bien-tôt à Camille & Florinde, & il ſe fit entre elles un ſilence qu'on auroit pû ap-

peller douleur ſans les offenſer ; mais Uranie rappellant ſa raiſon ordinaire , & regardant ſes trois amies avec un aimable ſouris : Je vois bien , leur dit-elle , que le trouble qui m'a agitée depuis un moment a paſſé juſqu'à vous, & que votre amitié pour moi vous fait conformer vos humeurs à la mienne ; cependant je vous prie de l'excuſer, vous en ſçavez le ſujet, & par là il vous eſt facile de me la pardonner. Je vous aſſûre, répondit Florinde, que nous ne vous blâmons point,& que nous trouvons toujours du plaiſir à ſuivre les mouvemens de votre eſprit, puiſque dans quelque ſituation qu'il ſoit, il a pour nous des reſſources , dans leſquelles nous trouvons mille charmes. Uranie remercia tendrement ſes amies de l'aimer aſſez pour excuſer en elle ce qu'elle appelloit foibleſſe. Je crois, ajoûta-t-elle, qu'en attendant

l'heure du dîner, nous pourrions nous diſſiper en écoutant les avantures de Saladin, ſi Felicie vouloit nous faire le plaiſir de nous les lire. Je ſuis prête à tout, répondit-elle, pourvû que pour n'être point interrompuë, nous allions dans le bois. Ses amies approuverent ſon ſentiment, elles y furent & Felicie ayant tiré le papier qu'Orophane lui avoit laiſſé, elle y lut ces paroles.

AVANTURES DE SALADIN, SULTAN D'EGYPTE.

JE ne m'engage point à vous faire la vie de Saladin, vous ſçavez par l'hiſtoire que Florinde vous a

tom. 2. page. 11



conté qu'il defcend d'une Princeffe Françoife. Il fembla que malgré le lait qu'il avoit fuccé, & les fauffes fuperftitions de fa religion, que la nature avoit voulu lui donner toutes les vertus qui pouvoient le rendre digne de fon illuftre origine. Il fut genereux, magnifique, affable, bon ami, aimant la vertu, fenfible aux belles actions, & plus capable d'en faire que perfonne: bon foldat, grand Capitaine, auffi habile dans la paix que dans la guerre, & fin politique. Voilà un abregé du portrait de Saladin, de la vie duquel je ne prétends vous rapporter qu'un trait qui marque la grandeur d'ame, & la generofité de ce Prince. Il avoit fait une tréve avec les Chrétiens qu'il voulut employer utilement en faifant un voyage *incognito* en Europe pour voir & connoître par lui-même les forces des Princes Chrétiens liguez contre lui. Les

périls d'une pareille entreprise ne pûrent le rebuter, il s'embarqua en habit de Marchand Arménien, & se fit accompagner de quinze des principaux Seigneurs de sa Cour, tous déguisez comme lui, & se chargerent d'un grand nombre de pierreries pour donner plus d'apparence à leur déguisement. Ils furent d'abord à Venise, & de là passant dans un bois près de Boulogne, à l'entrée de la nuit, ils rencontrerent le Comte de Bintivoglio qui revenoit de la chasse. Ce Seigneur voyant des étrangers sans guide prêts à s'enfoncer dans une forêt où les voleurs forçoient chaque jour les passans à des combats sanglans, les aborda, leur fit connoître le danger qu'ils couroient, & les pria d'accepter son Château pour passer la nuit, s'offrant de les faire conduire à Boulogne le lendemain, & se fit connoître à eux pour le Comte de

Bintivoglio ; nos ſeints Armeniens accepterent le parti. Après beaucoup d'honnêtetez réciproques en marchant, le Comte remarqua que les autres Armeniens rendoient de grands reſpects à Saladin ; & comme ſa perſonne portoit un caractere de grandeur & de majeſté, que les Princes ne peuvent cacher, le Comte ſentit pour lui une amitié, & une conſidération qui s'augmentoit à meſure qu'il l'entretenoit. Saladin & ſa ſuite parlant bon Italien, il lui fut facile de montrer tout ſon eſprit. Ils arriverent au Château, où la Comteſſe ayant ſçû les intentions de ſon Epoux, les reçut avec de grandes marques d'eſtime. Ils ſouperent, & le Comte leur fit donner des appartemens magnifiques. Cependant voulant s'éclaircir de ce qu'ils étoient avec quelque loiſir, il pria Saladin d'une partie de chaſſe pour le lendemain ; il y

conſentit, & d'un amuſement dans un autre, le Comte leur fit paſſer trois jours dans les plaiſirs, pendant leſquels Saladin fit voir tant d'eſprit que le Comte ne pouvoit ſe ſéparer de lui. Le feint Armenien prit auſſi beaucoup d'amitié pour lui, & témoigna une forte tendreſſe au jeune Marquis de Bintivoglio fils du Comte & de la Comteſſe. Cependant les trois jours expirez, Saladin réſolut de partir, & ne voulant pas quitter ſes illuſtres Hôtes, ſans leur donner des marques d'une eſtime particuliere, il pria le Comte de permettre qu'il fît un préſent à la Comteſſe qui l'obligeât à ſe ſouvenir de lui : il eut peine à y conſentir ; mais étant preſſé vivement, il fallut ſe rendre. Alors Saladin préſenta à la Comteſſe un diamant d'un ſi grand prix que cette Dame, qui n'avoit compté que ſur une ſimple galanterie ſans conſe-

quence, le refusa; mais Saladin protesta qu'il prendroit ce refus pour un affront, que ce qui lui paroissoit un présent superbe n'étoit rien en comparaison de ce qu'il voudroit faire pour reconnoître leurs bontez, & enfin il la pria avec tant de grace que le Comte fut obligé de faire prendre le diamant à son épouse, qui de son côté voulant donner des marques de sa reconnoissance, & de son estime à Saladin, lui fit présent d'une veste magnifique brodée d'or enrichie de perles, qu'elle avoit travaillé de sa main, & destinée au Comte son époux. Saladin fut charmé de ce présent, & le reçut avec des termes qui firent bien voir que ce qui partoit du cœur, étoit pour lui d'un prix au-dessus de toutes choses. Il falut se séparer, les regrets furent réciproques, les adieux touchans. Saladin partit avec sa suite, que le Comte augmenta

d'un Gentilhomme, & d'un eſcorte pour les faire arriver à Boulogne ſans danger. Les feints Marchands prierent leur guide de les mener dans la meilleure hôtellerie de Boulogne. Le Gentilhomme leur promit, & les conduiſit dans un Palais ſuperbe, où ils furent ſervis avec une magnificence extrême. Saladin ſurpris de cette avanture en demanda l'explication; mais ne pouvant rien arracher du Gentilhomme, il cherchoit à pénétrer ce myſtere, lorſqu'il en fut éclairci par l'arrivée du Comte & de la Comteſſe qui voulant le ſurprendre agréablement l'avoient fait conduire dans leur Palais. Saladin que cette galanterie toucha vivement leur donna mille marques de ſa reconnoiſſance. Le Comte lui fit voir toutes les beautez de cette grande & riche ville. Il y eut un tournois dans lequel Saladin & les Seigneurs de ſa ſuite
firent

firent voir tant d'adreſſe & de magnificence, qu'ils en remporterent l'honneur, & l'on ne douta point que ces illuſtres étrangers ne fuſſent fort au deſſus de ce qu'ils vouloient paroître. Après que Saladin eut ſéjourné huit jours à Boulogne, il en partit, en voüant une eſtime éternelle au Comte & à la Comteſſe, qui de leur côté furent très-ſenſibles à cette ſéparation, d'autant plus qu'ils ne pûrent jamais découvrir qui il étoit. Saladin ſe rendit à Rome; de-là parcourant toutes les Cours des Princes Chrétiens, & jugeant par lui-même de ce qu'il avoit à craindre de ſes puiſſants ennemis, il retourna dans ſes Etats pour ſe préparer à la guerre. Il attendit de pied ferme l'armée des Croiſez, qui eut le funeſte ſuccès, que l'hiſtoire nous apprend; nos troupes ayant été battues & détruites par ce redoutable ennemi. Le Comte de

Bintivoglio, qui étoit des Croiſez, fut fait priſonnier, & dans le partage qu'on fit des eſclaves, il tomba entre les mains d'un grand de la Cour de Saladin, où ayant caché ſon nom & ſa naiſſance, il fut employé aux ouvrages les plus vils. Comme la chaſſe étoit la grande paſſion du Comte, il remarqua que ſon maître qui l'aimoit beaucoup auſſi, avoit une grande quantité de beaux chiens, qui n'étant point dreſſé, comme ſont nos meutes d'Europe, perdoient infiniment de leur mérite. Il entreprit ſans en parler à perſonne, d'en dreſſer ſix, & il y réüſſit ſi bien, que ſon maître, auquel il les préſenta, en fut charmé. Le Comte lui dit, que s'il vouloit lui donner la liberté, il s'engageoit à rendre ſa meute auſſi docile & obéïſſante, que les ſix chiens. Le Seigneur Sarrazin la lui promit, & le fit travailler. Le

Comte de Bintivoglio trouva par-là le moyen d'adoucir ſa captivité, cette occupation lui paroiſſant plus noble, par la liberté qn'elle lui donnoit d'un exercice, qui lui repreſentoit l'image de la guerre. Il s'acquitta en très-peu de tems de ſa parole; ayant réduit à l'obéiſſance toute cette belle meute, le Sarrazin en fut ſi content, qu'il lui donna de grandes récompenſes; mais pour la liberté il lui avoüa qu'il n'étoit pas le maître de la lui rendre. Le Comte fut vivement touché de cette nouvelle; mais rappellant toute la force de ſa raiſon, il ceda ſans murmurer à ſa deſtinée, & attendit du ciel, & du tems une occaſion plus favorable. Son attente ne fut pas déçue, la fortune lui en fournit une, qui lui procura des avantages bien au deſſus de ſes eſperances. Saladin ayant oüi parler de la meute de ſon Courtiſan,& de l'obéïſſance de ſes chiens,

lui commanda de faire venir son équipage de chasse pour en prendre avec lui le divertissement. Le Seigneur obéit, & donna ses ordres au Comte pour que tout fût en état. Il eut sujet d'en être content. Les chiens firent des merveilles, & le Sultan charmé, voulut sçavoir par quel moyen on avoit pû rendre une meute aussi nombreuse de cette docilité. Le Seigneur Sarrazin lui avoüa qu'un esclave Chrétien lui avoit dressé de cette sorte sous l'espoir de sa liberté, que la premiere fois qu'il avoit vû chasser ses chiens il avoit regardé la chose comme un prodige. Saladin lui demanda cet Esclave pour en tirer le même service, & commanda qu'on lui amenât. Il vint; mais quel fut l'étonnement du Sultan, lorsqu'il reconnut dans cet esclave le Comte de Bintivoglio, l'homme du monde qu'il aimoit & estimoit le plus. Sa

generosité & son amitié lui firent regarder ses fers avec la plus vive douleur. Son premier mouvement fut de lui tendre les bras ; mais réflechissant sur les conséquences de cette action, il se retint malgrè la contrainte qu'il se fit. Toute sa Cour s'apperçut de l'émotion qui parut sur son visage, sans en pouvoir pénétrer la cause ; le hasard ayant fait qu'aucun de ceux qui l'avoient suivi dans ses voyages ne fussent presens. Saladin demanda au Comte en Italien son pays, sa qualité, son âge, l'état de sa famille & de son bien. Il le satisfit sur tous ces articles, excepté son nom, & sa naissance. Le Sultan sourioit à chaque chose qu'il lui répondoit. Enfin il lui demanda s'il vouloit prendre soin de sa meute. Le Comte frémit à cette proposition ; prévoyant bien que devenant esclave du Sultan, il n'y auroit plus pour lui d'espoir de liberté, soit par

rançon ou par échange. Saladin qui étoit attentif à ses moindres mouvemens, s'apperçut de son trouble, & voulant le faire cesser : Je te promets, lui dit-il, que si tu réussis aussi bien que tu l'as déja fait, que je te rendrai la liberté, & je te le jure par Mahomet. Le Comte rassuré par ce serment qui est inviolable aux Infideles, dit au Sultan qu'il étoit prêt de lui obéir. Saladin lui ordonna un logement dans son Palais; mais quel fut l'étonnement du Comte, lorsqu'il se vit conduire dans un superbe apartement, & que bien loin d'être traité en esclave, il en vit plusieurs soumis à ses ordres, qui le servoient à la façon Européenne. Sa surprise augmenta encore quand il vit que lorsqu'il voulut instruire les chiens il n'avoit que la peine de les discipliner, comme s'il se fût diverti à la sienne, vingt esclaves étant toûjours prêts à le soulager,

& à lui obéir. Il fut huit jours dans cette ſituation, dont chacun fut marqué par quelque preſent du Sultan. Tant de graces ſans croire les avoir méritées, firent trembler le Comte. Il crut que Saladin vouloit dorer ſes fers dans l'intention de les rendre plus peſans. Cependant les huit jours expirez, Saladin fit avertir les quinze Seigneurs qui avoient été de ſes voyages, de ſe rendre près de lui, & envoya ordre au Comte de lui venir parler. Auſſitôt qu'il parut, on l'introduiſit dans le Cabinet du Sultan, où ce Prince étoit ſeul; alors le regardant attentivement: Levez les yeux ſur moi, lui dit il, & vois ſi tu ne reconnois point les traits du Souverain de l'Egypte. Seigneur, lui répondit le Comte avec une noble hardieſſe, tes traits ne me ſont point inconnus; & quoiqu'il y ait peu d'hommes auſſi bien faits que toi,

je crois en avoir vû un qui a l'honneur de te ressembler ; mais que ce soit un effet de ma memoire ou de mon imagination, tu vois à tes pieds un Chrétien, un esclave pénetré de tes bontez ; la cause m'en est inconnuë, je voudrois les meriter, & les reconnoître c'est ma seule ambition. Il te sera facile, lui dit Saladin ; mais avant toutes choses ne connois-tu point cet ouvrage, ajouta-t'il en lui montrant la veste qu'il avoit reçûë de la Comtesse ? Le Comte se troubla à cette vûë ; mais ne voulant pas nier une chose qui lui étoit si chere : Hé ! comment, lui répondit-il, pourrois-je méconnoître un travail si précieux ! Je l'avouë, Seigneur, cette veste vient de celle à laquelle je suis uni par des liens indissolubles. Elle étoit destinée pour moi ; mais elle en gratifia de mon consentement, un illustre Etranger, pour qui elle
&

& moi avions une eſtime particuliere. Saladin ne put tenir à cette déclaration, & prenant le Comte dans ſes bras: C'eſt moi, mon cher Comte, lui dit-il, qui ſuis cet étranger, reconnoiſſez votre ami dans le Sultan d'Egypte, qui n'a rien trouvé de plus cruel pour lui, que d'avoir ignoré votre captivité: vous ne l'auriez jamais ſentie; ma reconnoiſſance & mon amitié auroient été les ſeules chaînes qui vous auroient retenu. Pendant cet obligeant diſcours, le Comte fit éclater ſa joye par mille tranſports de tendreſſe & de reſpect. Cet inſtant lui fit oublier ſes malheurs, & il répondit aux careſſes du Sultan avec une franchiſe qui égaloit la ſienne. Après avoir donné aſſez de tems aux marques réciproques de leur amitié: Reçois aujourd'hui, lui dit Saladin, le prix de la generoſité dont tu as uſé envers moi ſans me connoître.

Je te rends la liberté; mais je ne veux pas que tu me quitte sans être comblé de biens & d'honneur en presence de toute ma Cour. Alors ayant fait appeller les Seigneurs qui attendoient avec impatience la fin de cette conference : Je vous presente, leur dit-il, le genereux Comte de Bintivoglio, qui vous a reçûs chez lui si magnifiquement, marquez-lui par votre amitié celle que j'ai pour lui. A ces mots ce fut une acclamation generale, c'etoit à qui l'embrasseroit le premier, & jamais il ne fut de joye plus sensible, & plus veritable. Après que Saladin eut instruit sa Cour des obligations qu'il prétendoit avoir au Comte, il lui ordonna des équipages superbes, un Palais magnifique, & le fit traiter splendidement, Je sçai, lui dit ce Prince, ton amour pour ton illustre épouse, & ta tendresse pour ton aimable fils ; mais donne trois

mois à mon amitié ; ce tems expiré tu partiras, & je ne te demanderai pour ta rançon, ajouta-t'il en souriant, qu'une grace qui te sera facile de m'accorder. Le Comte eût bien voulu pouvoir le refuser ; mais tant de témoignages d'amitié de la part d'un Prince puissant & redoutable ne lui permettoient pas de lui désobéïr, & quelque peine que lui fît l'éloignement de sa famille, il ceda aux instances de Saladin. Pendant ce tems le Sultan donna ses ordres pour faire équiper un vaisseau chargé de richesses immenses, & de toutes les provisions nécessaires pour faire un voyage commode. Le moment de se séparer étant venu le Sultan dit au Comte tout ce que, l'amitié peut suggerer à un cœur généreux. Hé bien ! mon cher Comte, ajouta ce Prince en l'embrassant, vous sentez-vous capable d'un grand effort ? Je vous le de-

mande avec toute l'ardeur, & toute l'amitié qu'un veritable ami puisse ressentir; c'est qu'aussi-tôt que vous aurez reglé vos affaires en Italie, vous en repartiez, & m'ameniez la Comtesse & vôtre fils, afin que je puisse leur donner, ainsi qu'à vous, des marques de mon estime, & de mon amitié: Voilà votre rançon, mon cher Comte, ne la refusez pas à un Prince, qui vous cherit plus que tous les autres hommes. Le Comte fut charmé de ce nouveau trait de générosité, & lui donna sa parole de faire ce qu'il souhaitoit. Alors Saladin lui dit qu'il avoit un Vaisseau tout prêt, qu'il y avoit fait mettre des presens pour la Comtesse & pour son fils. Le reste est à vous, continua-t'il, partez demain, & que vôtre retour soit aussi prompt que je le desire. Le Comte obéït, son voyage fut heureux, & ayant débarqué à un port d'Italie, il fit

ſçavoir ſon retour à la Comteſſe. Jugez de ſa joye à cette nouvelle. Elle le fut joindre auſſi-tôt : tout ce qu'un amour tendre & veritable peut inſpirer à des époux parfaitement unis fut épuiſé dans cette touchante entrevuë. Les peines qu'avoient cauſé l'abſence, n'y furent pas oubliées ; mais le plaiſir de ſe revoir ayant effacé les idées funeſtes, le Comte ne ſongea plus qu'à mettre ordre à ſes affaires, & à s'acquitter de ſa parole ; Il inſtruiſit la Comteſſe de ſes avantures avec Saladin, & elle n'eût pas moins d'impatience que ſon époux d'aller remercier ce Prince, de lui avoir rendu ce qu'elle avoit de plus cher. Toutes leurs affaires étant réglées, ils s'embarquerent avec le jeune Bintivoglio & arriverent à la Cour de Saladin, qui les reçut avec une joye inexprimable. Il fit traiter la Comteſſe en Reine, & le jeune Marquis

reçut mille marques de ſa tendreſſe. Il fit de modeſtes efforts pour engager le Comte & ſa famille à reſter près de lui en changeant de Religion, & lui promettant la premiere Charge de l'Empire ; mais il fit cette demande en ami tendre, & ſans détours ſuſpects ; ce qui obligea le Comte à lui répondre avec la même confiance ; il le remercia, & lui ayant fait voir l'impoſſibilité de ce qu'il déſiroit, il ne l'en preſſa plus, & ne s'occupa que du ſoin de les combler des plus riches préſens ; il les retint auſſi long-tems qu'il lui fut poſſible, & leur ayant enfin permis de retourner en Italie, ils y revinrent chargez de richeſſes ſi exceſſives, qu'elles ſervirent aux deſcendans du Comte de Bentivoglio à devenir Souverains de Boulogne.

Je vous aſſure, dit Camille, voyant que Felicie avoit ceſſé de

lire, que je suis très fâchée que Saladin ne soit point de ce tems-ci; j'aurois l'espoir qu'un aussi grand homme reviendroit de ses superstitions. Ce que l'amour n'a pû faire, répondit Florinde, le changement des siécles ne l'auroit pas fait; car j'ai lû qu'une belle & grande Reine de notre Religion tint dans ses chaînes le cœur de Saladin, & que ce Prince l'aima, sans cesser de suivre la loi de Mahomet. Quoiqu'il en soit, dit Uranie, Orophane s'est parfaitement acquité de sa parole. L'heure de se mettre à table étant venuë, elles se leverent, & quoique le repas ne se fit pas avec le même enjoüement il n'en fut ni moins délicat ni moins long. Après le dîner, ne voulant point interrompre leurs occupations ordinaires, elles se rendirent à la Bibliothéque. L'humeur dans laquelle elles étoient, leur fit préferer la lecture à la conversation:

chacune ayant choiſi ſon livre, elles garderent aſſez long tems le ſilence; mais Camille qui regardoit la mélancolie comme un monſtre, voulant cacher celle qui commençoit à s'emparer de ſon ame : Faiſons tréve, dit-elle, en poſant ſon livre ſur une table, aux amuſemens ſérieux. Je m'imagine être prête à mourir. Je ſuis triſte & ſombre ſans en ſçavoir préciſement le ſujet. Parlons, ma chere Uranie, continua-t'elle, en courant l'embraſſer; la lecture me fait tomber dans des réflexions morales, & je cours riſque de m'ennuyer, ſi vous ne me ſecourez. Uranie ſourit du diſcours de Camille; & lui rendant ſes careſſes, elle quitta ſon livre; Florinde & Felicie en firent de même pour lui plaire. Puiſque vous êtes ſi complaiſantes, leur dit Camille, je ſuis bien-aiſe de vous marquer que ce ne ſont point les occupations ſpirituelles qui m'en-

nuyent, puiſque j'ai lû avec plaiſir & attention un trait de Philon le Juif dans ſes Ambaſſades, qui me fait condamner fortement ceux qui chériſſent l'adulation, & la flatterie; il rapporte qu'un homme, dont l'eſprit n'étoit pas des plus ſenſez, diſoit que puiſque ceux qui conduiſoient les troupeaux des bêtes n'étoient pas bêtes comme elles, mais d'une nature plus excellente, il falloit que ceux qui commandoient aux hommes ſi abſolument, & qui en étoient ſi bien obéïs, ne fuſſent pas des ſimples hommes, mais des Dieux. Ce raiſonnement, ajouta Camille, n'eſt-il pas plein d'une flatterie outrée; Combien d'Empereurs & de Rois ſe ſont-ils laiſſez ſéduire par de ſemblables flatteurs? & combien de Princes l'hiſtoire nous raporte-t'elle, qui poſſedoient d'ailleurs de grandes vertus, qui les ont ternies par l'attention qu'ils donnoient à

l'adulation de leurs Courtiſans ? & ne devons nous pas juger que l'excès de cette flaterie a donné occaſion aux Apotheoſes de tant de Princes Payens ? Votre réflexion eſt juſte, dit Uranie ; mais la politique a ſouvent eu plus de part à cette méthode des Anciens de déïfier leurs Souverains, que l'adulation dont vous parlez. Cette eſpéce d'adoration maintenoit les peuples dans leur devoir, & rendoit le Prince redoutable même après ſa mort. C'eſt en quoi, dit Felicie, j'admire la ſainteté & la force de notre Religion, qui ne ſouffrant point ces ſortes d'apothéoſes, a ſi bien établi d'ailleurs l'autorité des Souverains, qu'il leur ſeroit plus facile d'en abuſer s'ils vouloient, qu'il ne l'étoit à ces Rois & à ces Empereurs diviſez. Nous avons, dit alors Florinde, des exemples de la haine de quelques Princes pour la flatterie, mê-

me dans les plus vicieux. Tibere le plus cruel de tous les Empereurs, se piquoit de posséder le don de l'éloquence : le Sénat pour lui plaire lui en adjugea le prix ; mais ce Prince qui trouva la flatterie outrée, le refusa, & s'acquit par-là plus d'honneur que le Sénat ne lui en avoit voulu faire. Alexandre en fit à peu près autant, reprit Camille ; car un homme ayant fait son histoire remplie de faits incroyables, & d'une adulation perpétuelle, mettant au rang des vertus ses plus grands défauts, & la lui ayant présentée au passage de l'Araxe, ce Prince jetta le Livre dans le fleuve avec des marques d'indignation extraordinaires, & ordonna à cet Auteur de ne jamais paroître devant lui ; mais Cleonte historien ayant fait la vie du même Prince avec une exacte vérité, il la reçut avec plaisir, l'en remercia, l'honora de son amitié,

& le combla de bienfaits, en reconnoissance, disoit-il, de ce qu'il avoit dépeint Alexandre tel qu'il étoit. Si tous les hommes, dit Uranie, se rendoient une pareille justice, ils courroient à la perfection; la connoissance de soi-même étant la plus grande de toutes les vertus: & je vais vous dire à propos de cela un trait qui mérite d'être mis en parallele avec les actions de nos plus fameux Heros. Un de nos Rois voulant honorer Sire de Coussi de l'épée de Connêtable de France, il la refusa, en représentant au Roi, que pour une dignité de cette importance, il falloit non seulement un homme vigoureux, mais qu'il joignît encore la vigilance à l'habileté, & que son grand âge ne lui laissant que son zéle & son courage, il s'en trouvoit indigne. Le Roi qui le connoissoit pour un sujet fidele, le pria de lui nommer celui qui pou-

voit meriter cette honneur. Couſſi ſans balancer lui nomma ſon plus grand ennemi. Le Roi ſurpris de voir Couſſi parler en faveur d'un homme avec lequel il étoit mal, lui dit, qu'il s'attendoit à lui entendre nommer un de ſes parens qui en étoit digne. Non, Sire, lui répondit Couſſi, il n'eſt qu'après lui. Toute la Cour admira ce trait de juſtice, & de generoſité, qui dans la ſuite reconcilia ces deux illuſtres ennemis. L'hiſtoire en faiſant l'éloge de ce Héros met cette action au deſſus de ſes plus grands faits d'armes. A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'on lui vint dire qu'un gentilhomme demandoit à lui parler de la part de Celimene Dame du lieu, dans lequel étoit la maiſon d'Uranie. Elle commanda qu'on le fit entrer. Je viens, lui dit-il, Madame, de la part de Celimene vous prier, vous & votre compagnie d'une fête

champêtre, qui ſe donne ce ſoir chez elle; elle m'avoit ordonné d'en prier Thélamon & Orophane ; mais je viens d'apprendre qu'ils ſont partis. Comme Celimene étoit une femme de mérite, & d'une haute naiſſance, Uranie remercia le Gentilhomme de la peine qu'il avoit pris, & le pria d'aſſurer cette Dame qu'elle & ſa compagnie ſe rendroient inceſſamment chez elle. Si j'avois ſçû, ajouta-t'elle, qu'elle fût en ce pays, je n'aurois pas attendu à lui rendre ce que je lui dois. Le Gentilhomme lui dit qu'elle n'étoit arrivée que depuis deux jours, & que ſans les occupations que lui avoit donné la fête dont elle la prioit, qu'elle ſeroit venuë la premiere l'aſſurer de ſon amitié. Après ces complimens réciproques, il ſe retira. Je ſuis charmée dit alors Uranie, de cette occaſion pour deſennuyer Camille, & le haſard d'accord avec

mes desirs lui va faire passer la journée plus agréablement que je n'osois l'esperer. Je vous proteste, lui répondit elle, que mon ennui s'est dissipé, lorsque vous m'avez permis de parler, & que je vous ai écoutée. Il me semble, dit Florinde, que la conversation que nous venons de tenir, n'est point du nombre de celles qui doivent fatiguer. Il est vrai, ajouta Felicie, & nous avons dit d'assez bonnes choses pour prouver que nous sçavons profiter du tems. N'importe, , dit Uranie en se le vant, un peu de diversité dans certains momens fait plaisir. Alors chacune fut se mettre à sa toilette. La magnificence, & la galanterie des ajustemens étant jointes à leur beauté naturelle, on peut dire que rien n'étoit plus digne de plaire quecesquatrespersonnes;elles monterent en Carosse, & se rendirenr au Château où Celimene les reçut

avec une joye qui partoit du cœur. Il y avoit déja beaucoup de monde, & un nombre infini de Bergers & de Bergeres répandus dans les jardins & les appartemens. Ce beau lieu pouvoit être comparé en ce jour à cette vallée de Tempé, si fameuse par le nombre des personnes illustres qui s'y retiroient pour joüir d'une vie tranquille. La plûpart des personnes de condition de cette compagnie s'étant fait un plaisir de prendre la panetiere & la houlette pour honorer cette fête champêtre ce spectacle aimable & nouveau plut extrêmement à Uranie, & à ses amies. En effet il sembloit que l'esprit & la simplicité s'étoient accordez pour donner lieu de croire que cette condition étoit souvent préferable au rang le plus élevé. Cette réflexion fut long-tems le sujet de la conversation; mais Celimene qui estimoit Uranie particulierement

fierement, voulant qu'elle fût inſtruite de ce qui donnoit occaſion à cette fête, la pria de paſſer d'un ſuperbe ſalon, dans lequel elles étoient, à ſon appartement. Camille, Florinde, Felicie, & une partie des autres Dames les y ſuivirent. Je veux, dit Celimene à Uranie, en la conduiſant vous faire voir les objets de la réjouiſſance d'aujourd'hui. Ils ſont dignes de votre attention, & vous ſçaurez par eux qu'il ſe trouve encore des exemples de fidelité peu communs dans ce tems-ci. En achevant ces mots elles ſe trouverent dans un appartement magnifique rempli de Bergers & de Bergéres qui paroiſſoient ſe préparer à repreſenter quelque piéce de Théatre. Entre tant de jeunes beautez, qui brilloient en ce lieu, une ſeule attira les regards d'Uranie; elle ne put la voir ſans admiration, & l'ayant infiniment loüée à Celime-

ne : approchez , Hortence lui dit cette Dame , & venez ſaluer cette Uranie que vous avez tant d'envie de connoître. La Bergere s'avança avec une grace charmante , & la ſaluant d'un air noble & aiſé : Vous ſerez ſurpriſe, Madame , lui dit-elle, qu'une perſonne comme moi prenne cette liberté ; mais on me l'ordonne & je n'ai rien appris de mieux dans la vie champêtre qu'à bien obéïr. Vous eſtes ſi belle lui répondit Uranie , en l'embraſſant, & vous vous énoncez avec tant d'eſprit , que qui que vous ſoyez , je me fais un plaiſir extrême de vous connoître. Alors toutes les Dames l'ayant ſaluée, Uranie dit à Celimene, que quoique cette Bergere meritat d'être préferée aux autres, elle la prioit de lui apprendre pourquoi elle étoit le principal ſujet de la fête. C'eſt une avanture extraordinaire , répondit-elle , & je ſouhaite que

Melente, qui paroît, ajouta-t-elle, en voyant entrer un Berger parfaitement bien fait, vous la raconte lui-même. Toute la compagnie fut charmée de l'air du Berger, & elle convint qu'Hortence & lui étoient un couple parfait. Auſſi, dit Celimene n'ont-ils pas voulu ſe ſéparer? mais il faut vous donner la ſatisfaction d'entendre leur hiſtoire. Melente répondit à toutes les louanges qu'on lui donnoit avec un eſprit, & une politeſſe, qui ſurprit Uranie : elle ne pouvoit comprendre, que deux perſonnes, qu'on ne lui préſentoit que comme de ſimples bergers euſſent autant de monde; mais s'imaginant bien que cela cachoit quelque myſtere, l'eſtime, qu'elle prenoit pour eux autant que ſa curioſité la fit preſſer obligeamment le Berger de la ſatisfaire. La Compagnie ayant pris place, Melente prit la parole en s'adreſſant

à Uranie par l'ordre de Celimene.

HISTOIRE
de Melente & d'Hortence.

VOus ſerez ſurpriſe, Madame, de voir que de ſimples Bergers ayent quelque choſe à dire, qui mérite votre attention, & de m'entendre compter des avantures ſérieuſes dans un langage, dont la ſimplicité aura peu de graces pour vous; mais j'eſpere que vous me pardonnerez mes fautes en faveur de mon obéïſſance. Entre pluſieurs Paſteurs de cette contrée mon pere a toûjours paſſé pour le plus riche; il ſe nommoit Ergaſte, & ſi l'innocence des bois permettoit quelque vanité en remontant à la ſource de mon origine, je trouverois peut-être des noms dans le nombre

de mes parens, qui seroient assez considerables pour satisfaire ceux, qui chérissent la naissance plûtôt que la vertu ; mais n'ayant pas herité de leur fortune, je ne me donnerai que pour ce que je suis. Ergaste n'eut que moi d'enfans ; j'avois deux ans, lorsqu'il y a vingt années, qu'un Pasteur voisin, & ami de mon pere vit arriver chez lui un équipage magnifique dans lequel étoit un homme, qui par son air, & la somptuosité de ses habits, paroissoit être d'un haut rang. Palémon, c'est le nom du Pasteur, lui demanda respectueusement ce qui l'amenoit chez lui. L'inconnu le prit à part, & lui dit que sçachant qu'il avoit peu de bien, & de la vertu, il l'avoit choisi pour lui confier un dépôt, qui feroit sa fortune, alors ayant fait approcher un homme de sa suite, qui tenoit un enfant dans ses bras, qui n'avoit

pas plus de trois mois : C'eſt cette petite fille , continua-t-il , que je confie à vos ſoins pour la faire élever avec attention ſous le nom de la vôtre , ou comme vous voudrez ; vous la nommerez Hortence. Voilà pour fournir aux dépenſes que cela vous engagera à faire , dit il , en lui donnant une grande bourſe pleine d'or & une petite caſſete remplie de pierreries ; lorſque l'argent vous manquera , vous pourrez vous ſervir de ces bijoux ; mais vous aurez ſouvent de mes nouvelles , & je ne vous la retirerai qu'en vous donnant une bonne récompenſe : ſur tout ſoyez diſcret ſur la façon dont je vous la remets. A ces mots ſans attendre la réponſe de Palémon , il remonte en caroſſe , ſon monde à cheval , & part. Le Paſteur chargé de l'enfant , d'un argent conſidérable , & de quoi en faire encore davantage , appelle ſa

femme, & lui compte ſon avantu-
re. L'habile Bergere trouva d'abord
le moyen de la cacher, en diſant
qu'il falloit faire paſſer la petite
Hortence pour leur niéce fille d'une
ſœur qu'elle avoit dans une con-
trée éloignée, & que la femme d'un
de leurs Pâtres qui venoit de per-
dre ſon enfant en ſeroit la nourri-
ce. Tous ces expédients trouvez, on
ſerra l'or & les pierreries. On ca-
reſſa fort l'enfant, & on lui donna
la nourrice projettée. Palémon &
ſa femme la cacherent quelques
jours, pour qu'on ne crut pas, que
l'équipage qu'on avoit vû, pût
avoir relation avec elle, diſant
à ceux dont la curioſité étoit
excitée, qu'ils ne connoiſſoient
point le Seigneur qu'ils avoient
reçû, qu'il n'étoit entré chez eux
que pour demander quelque rafraî-
chiſſement, qu'ils lui avoient don-
né du mieux qu'ils avoient pû. Au

bout de huit jours, Palémon publia qu'il devoit recevoir le lendemain une fille de la sœur de sa femme qu'il avoit desiré d'élever. Le jour marqué, il dit qu'elle étoit arrivée & tous nos bergers la virent. Palémon l'éleva jusqu'à l'âge de cinq ans avec les soins qu'on peut avoir d'un enfant; j'en avois sept alors, & le voisinage, ainsi que la jeunesse, nous fit bien-tôt lier amitié Hortence & moi; elle étoit la plus belle enfant qu'on eût jamais vû. Palémon & sa femme l'adoroient, & je pris pour elle une tendresse, qui passoit de beaucoup la portée de mon âge. Cependant le Pasteur n'entendant nulle nouvelle de celui qui l'a lui avoit donnée, ne voulant pas profiter de ce qu'il avoit entre ses mains d'une maniere illicite, résolut de l'employer à donner une éducation convenable à la jeune Hortence; & quoiqu'elle



quoiqu'elle fût élevée en Bergere, il dit, que sa tendresse ne lui permettoit pas de lui laisser ignorer ce qu'une fille d'une plus haute naissance devoit sçavoir : Ainsi elle eut des Maîtres de danse, de musique & d'instrumens, comme si elle eût été autre chose que ce qu'elle paroissoit. Une pareille éducation pour une Bergere, & venant des soins d'un homme que l'on sçavoit n'être pas des plus riches, donna de la jalousie à mon pere qui étant fort à son aise, & n'ayant que moi d'enfant, trouva une espece de honte à voir son voisin faire au delà de ce qu'il pouvoit pour sa niéce, dans le tems qu'on ne m'élevoit qu'en simple Berger. Ces réflexions porterent mon pere à me donner la même éducation en homme qu'Hortence l'avoit en femme. Ainsi j'appris à monter à cheval, à tirer de

l'arc, & avec cela je fis toutes mes études, & je puis dire que je dois ce que je ſçai à ma chere Hortence, puiſque ſans elle Ergaſte n'eût peut-être jamais penſé à m'élever avec tant de ſoin & de dépenſe. Nous parvînmes Hortence & moi à cet âge enfantin, où l'eſprit ſe déploye ſans ſortir de l'innocence; rien n'étoit plus beau qu'elle, & l'on me flattoit de quelqu'avantage ſur les autres Bergers; nous ne pouvions nous ſéparer ſans chagrin, & lorſque nous nous revoyions, c'étoit avec une joye qui éclatoit dans nos moindres actions. Mon pere qui m'aimoit & qui trouvoit Hortence parfaite, fut bien aiſe de voir mon attachement pour elle; mais Palémont la conduiſoit avec plus de retenuë; & plus elle devenoit aimable & moins il la livroit à nos regards. Je me ſouviens que ce ménagement me chagrinoit, ſans en

connoître parfaitement la cause, & qu'un jour étant Hortence & moi d'une fête que notre contrée célébroit, où elle remporta le prix de la danse, & moi celui de l'arc, ayant reçu en même tems nos Couronnes nous nous les passâmes réciproquement sur la tête en échange de celle qu'on nous avoit donné. Cette action fit faire une acclamation de joye à toute l'assemblée, & on voulut que nous fussions tout le reste du jour à côté de l'un de l'autre. Cela me donna occasion de lui parler souvent sans être entendu que d'elle. Pourquoi, lui dis-je, belle Bergere, ne puis-je trouver de charmes à toutes celles qui sont ici, & que pas une n'ait mérité la Couronne que je viens de vous donner? Hélas! je l'ignore, me répondit-elle; mais je sçai bien qu'aucun de nos Bergers ne peut me plaire, & qu'il m'a semblé que je vous

rendois juſtice en vous couronnant comme j'ai fait. Je vois bien ce que c'eſt, lui dis-je alors, je ne puis rien trouver de ſi charmant que vous. Si cela eſt, me répondit elle, il faut donc que je ne puiſſe rien trouver auſſi de plus aimable que vous. Pardonnez, Madame, ſi je vous rapporte des converſations ſi peu intéreſſantes ; mais il eſt néceſſaire de vous faire voir que l'amour s'empara de nos cœurs avant même que la raiſon éclairât notre eſprit. Depuis ce jour il ne s'en paſſa point que je ne cherchaſſe l'occaſion de marquer à Hortence combien elle m'étoit chere ; & quoiqu'elle fût d'une modeſtie extrême, elle répondoit à mes ſoins avec une égale tendreſſe. Notre mutuelle paſſion s'augmenta à un point que lorſqu'elle eut atteint quinze ans, & moi dix-ſept, il ne nous fut plus poſſible d'ignorer,

qu'un violent amour s'étoit emparé de nos ames. Nous nous étions dit si souvent que nous nous aimions plus que le reste du monde, & ce langage étoit devenu si nécessaire à notre repos, que lorsque l'âge m'eût annoncé le respect qu'on doit à ce qu'on aime, & lui eût appris l'exacte retenuë qu'une fille bien née doit avoir, nous ne pûmes en suivre les rigoureuses loix, & nous nous répetâmes avec la force de la raison, ce que nous nous étions dit mille fois n'étant qu'enfants; & quoiqu'il y eût plus de circonspection dans nos actions, nous n'agissions pas avec moins d'ardeur. Ergaste mon pere se voyant assez de bien pour me donner la satisfaction d'épouser Hortence, la demanda à Palémont. Ce Berger reçut cette proposition avec estime; mais il lui dit qu'il ne pouvoit disposer de sa niéce, &

que ſa mere n'étoit pas dans les intentions de la marier dans notre contrée. Cette réponſe chagrina Ergaſte, & l'ayant piqué contre Palémont, il m'ordonna de ne plus ſonger à Hortence. Ce commandement penſa me faire mourir de douleur; mais mon pere étant un homme fier & violent, il fallut obéir. Cependant je fis ſi bien que je trouvai moyen d'inſtruire Hortence de notre commun malheur; elle y fut auſſi ſenſible que moi, & nous étant promis de nous aimer toujours malgré les obſtacles qui ſe trouvoient à notre union, nous cherchâmes à nous conſoler dans les aſſurances réciproques d'une fidelité éternelle, & nous jurant de n'être jamais à perſonne, ſi nous ne pouvions être l'un à l'autre. Le froid qui étoit entre mon pere & Palémont ne nous permettant plus de nous voir ſi fréquemment, nous

nous donnâmes des rendez-vous secrets dans les endroits de notre canton les moins pratiquez, & nous employâmes les momens de l'absence à nous perfectionner dans les choses qu'on nous faisoit apprendre L'extrême envie de me montrer digne d'Hortence, me fit réüssir dans tout d'une vîtesse incroyable, & elle a eu la bonté de me dire que le désir de me paroître toujours plus aimable la faisoit avancer considérablement dans ce qu'elle apprenoit. Nous avons vécu l'espace de cinq ans de cette sorte, elle la plus belle Bergere du monde, & moi le plus fidéle & le plus amoureux de tous les Bergers. On croyoit dans la contrée, qu'en devenant plus raisonnables nous avions pris des pensées différentes, & que nous ne songions plus l'un à l'autre, ayant caché avec soin notre innocente intelligence.

Cependant il y a près de huit mois que mon pere mourut, & me laissa le Berger le plus opulent de tous nos environs. Cette mort m'ayant rendu maître de ma destinée, je recherchai Hortence ouvertement; & Palémont voyant que depuis près de vingt ans il n'avoit point de nouvelles de la personne qui la lui avoit remise, & sçachant sa tendresse pour moi, il se résolut à me la donner en mariage. Jugez, Madame, de notre joye. Nous nous aimions ardemment, & nous allions être unis. Il n'y a que ceux qui sentent un amour pur & véritable qui puissent bien concevoir l'excès de notre satisfaction. Palémont s'imagina qu'il ne pouvoit donner à Hortence un meilleur établissement, & que puisqu'on l'avoit ainsi abandonnée, il pouvoit en disposer sans crainte. Notre mariage se fit solemnellement

il y a ſix mois, avec toutes les cérémonies qui rendent ces ſortes d'unions valables & indiſſolubles. Je rendis Hortence maîtreſſe de mon bien, comme elle l'étoit de mon cœur. Notre félicité étoit parfaite & il ſembloit qu'elle ne devoit jamais être troublée, lorſqu'il y a quinze jours que le même Seigneur qui avoit confié Hortence à Palémont, revint chez lui. Vingt ans d'abſence ne l'empêcherent pas de le reconnoître. Il fut ſaiſi de crainte à ſon abord. Seigneur, lui dit-il, en ſe jettant à ſes pieds, votre long ſilence m'a fait croire qu'Hortence m'étoit un bien acquis. J'en ai diſpoſé, je l'ai mariée, elle eſt riche, elle eſt contente. Pouviez-vous lui faire un ſort plus doux? Le Seigneur parut ſurpris à cette nouvelle; mais la ſimplicité du Paſteur, & ſa poſture humiliée l'ayant touché, il le

fit relever. Je ſuis fâché, lui dit-il ; que vous ayez diſpoſé d'Hortence, vous ne le deviez pas n'ayant point de mes nouvelles ; mais enfin il y aura peut-être du remede à cela & la force étant de notre côté, il ne ſera pas impoſſible d'arracher Hortence des bras d'un époux qu'elle ne trouvera plus digne d'elle, lorſqu'elle ſçaura qui elle eſt. Palémont étant un peu raſſuré, l'inſtruiſit de nos amours, lui parla avantageuſement de ma perſonne & de mon bien, l'aſſura du ſecret qu'il avoit gardé ſur Hortence, & finit en lui avouant qu'il prévoyoit qu'il auroit bien de la peine à nous deſunir. Le Seigneur lui commanda de faire venir Hortence ; elle vint, & parut telle qu'elle eſt, c'eſt-à-dire une des plus belles perſonnes du monde. L'Inconnu lui compta devant Palémont de quelle façon elle avoit été remiſe entre ſes mains,

& lui apprit qu'elle étoit d'une naiſſance illuſtre ; qu'il falloit renoncer à la vie champêtre pour prendre une condition plus relevée, & quitter un Epoux, qui ne pouvoit prétendre à elle ; qu'il trouveroit les moyens de faire diſſoudre des nœuds ſi mal aſſortis ; que les intérêts de ſa famille n'avoient pas permis qu'elle fût plûtôt inſtruite de ſon ſort. Après cela il lui étala les avantages d'une fortune brillante & d'une condition relevée, étant charmé que l'éducation que Palémont lui avoit donnée, ſoutenuë des graces de ſa perſonne, la rendiſſent digne de la fortune qui l'attendoit. Vous pouvez aiſément juger de la ſurpriſe d'Hortence en apprenant une choſe ſi extraordinaire Elle reçut les careſſes & les loüanges de ce Seigneur avec reſpect ; mais prenant ſon parti ſur le champ : il n'eſt pas en

mon pouvoir, Seigneur, lui dit-elle avec une grace charmante, de n'être pas ſenſible aux bontez que vous dites avoir eu pour moi, & à celles que vous me témoignez; j'en aurai une reconnoiſſance éternelle: mais je vous avoüerai ingenument que ſi pour joüir des avantages que vous me promettez, il faut me ſéparer d'un époux que j'aime, & qui m'eſt mille fois plus cher que ma vie, j'y renonce de tout mon cœur, & que je préfere au rang le plus élevé le titre de Niéce de Palémont, puiſqu'il me laiſſe la liberté de paſſer mes jours avec le ſeul homme qui puiſſe me plaire. Ce diſcours prononcé avec une hardieſſe humble & modeſte, n'étonna pas moins le Seigneur, qu'il l'avoit été en apprenant ſon mariage. Il crut pourtant pouvoir réüſſir en lui faiſant voir ce qu'elle perdroit en voulant reſter comme

elle étoit. Il n'oublia rien pour l'engager à m'abandonner; mais il ne put ébranler sa constance, quelque promesse qu'il lui fît. Cette résistance lui faisant envisager plus de difficulté qu'il n'avoit pensé, il dit à la femme de Palémont de garder Hortence, & ordonna au Pasteur de le conduire chez moi. Palémont obéit, & je fus extrémement étonné de me voir demander par un homme qui m'étoit entiérement inconnu. Il me parut surpris en m'abordant; mais se remettant d'une espece de trouble, qui parut sur son visage: Melente, me dit-il, je sçai que vous avez de l'esprit; ainsi je ne doute point, que vous ne receviez avec plaisir la proposition que j'ai à vous faire, & que vous n'envisagiez les conséquences qu'il y auroit à me refuser; & comme vous n'auriez jamais osé prétendre à épouser une

perſonne de condition, vous aurez moins de peine à vous ſéparer d'Hortence, qui n'eſt nullement niéce de Palémont, mais fille d'une naiſſance diſtinguée & qui par conſéquent ne peut être à vous. Ce diſcours m'avoit ſaiſi d'une façon ſi extraordinaire qu'il ordonna à Palémont de me compter cette avanture, & que je l'écoutai ſans pouvoir dire un ſeul mot. Enfin revenant à moi: je ſuis très-touché, lui dis-je, Seigneur, d'avoir fait deſcendre Hortence d'une condition relevée à celle où je ſuis; mais l'amour rend tout égal, & le mien ne me permet pas de céder un bien qui fait le bonheur de mes jours; & quelques périls que vous me faſſiez enviſager en vous refuſant, on ne m'ôtera point Hortence qu'en m'arrachant la vie. Je prononçai ces mots avec une telle aſſurance, qu'il en fut éton-

né ; mais ſon grand cœur lui faiſant trouver de l'injuſtice à uſer de violence, il me répondit avec douceur que pour réparer cette perte, il me feroit combler de biens, & que ma fortune ſeroit digne d'envie Vous me feriez Roi, lui dis-je, Seigneur, que je refuſerois la Couronne pour poſſéder Hortence; les grandeurs, les richeſſes, les tourmens, la mort même ne me feroient pas changer de ſentiment. A peine achevois-je de parler que je vis entrer Hortence & la femme de Palémont ſuivies des plus conſidérables de nos Bergers. Ma chere Hortence, lui dis-je, en lui prenant la main, on veut nous ſéparer, y conſentez-vous? & le Berger Melente vous paroîtroit-il moins aimable aujourd'hui que lorſque l'amour & l'Himen vous l'ont fait préférer à tous les autres hommes? Non, non, Me-

lente, me dit elle, vous êtes toujours pour moi le même, je viens vous en aſſurer : je me ſuis arrachée à la garde de Telame, dit-elle, en montrant la femme de Palémont ; j'ai appellé ces Bergers à notre ſecours, & quand il faudroit armer toute la Contrée & ſe livrer à la mort on ne me ſéparera jamais de toi. Vous voyez, dis-je alors, Seigneur, que la vie champêtre n'amolit point les ames généreuſes ; la vérité conduit nos actions, quel a juſtice conduiſe les vôtres ; elle eſt pour les Bergers, ainſi que pour les autres hommes. La force ne doit pas l'emporter ſur la loi, & je ne puis penſer que ce que le Ciel unit par des liens légitimes, les hommes ſoient en droit d'en briſer les nœuds. Quand cela ſe pourroit, nous répondit-il, il y auroit de la cruauté à vouloir ſéparer des cœurs ſi fidéles ; je n'éxige

n'éxige plus de vous cette désunion; je ne vous demande que de venir avec moi chez Celimene, où vous resterez l'un & l'autre, jusqu'à ce que j'aye porté les parents d'Hortence à vous laisser joüir de votre bonheur. Et je vous promets devant tous ceux qui nous écoutent de m'y employer avec ardeur, étant pénétré des sentimens que je vous trouve à tous deux. Il seroit à souhaiter pour la gloire des hommes les plus élevez d'en avoir de semblables aux vôtres. Je ne m'étonne plus que Palémont ait donné Hortence à Melente, le mérite de ce Berger ayant dû lui être recommandable, puisque tout élevé que je suis à la Cour, je ne trouve personne qui le surpasse en bonne mine, en esprit & en grandeur d'ame. Ces paroles prononcées avec une bonté infinie, nous rassurérent ma chere Hortence & moi. Je voulus

me jetter aux pieds de notre généreux Protecteur; mais il ne le voulut pas permettre, & nous embraſſant l'un & l'autre avec tendreſſe il nous fit monter dans ſon caroſſe, ordonnant à Palémont, & aux autres Bergers de venir chez Cèlimene, où nous fûmes reçûs d'une façon ſi honorable, que je ne puis trouver des termes aſſez forts pour lui en rendre graces. Elle apprit notre avanture de la bouche du protecteur d'Hortence: elle fut touchée juſqu'au fond du cœur de notre amour, & de notre fermeté; ce qui fit qu'elle ſe joignit à lui pour empêcher qu'on ne violât les Loix divines, & humaines, en nous ſéparant. Nous reſtâmes chez elle en attendant ſon retour, ou celui de ce généreux Seigneur. Ils partirent l'un & l'autre à l'inſtant: notre incertitude n'a pas été longue. Ce-

limene revint il y a trois jours avec des lettres des parents d'Hortence, dans lesquelles ils marquoient, que ne voulant point s'opposer aux arrêts du Ciel, ils consentoient à notre union, & ratifioient notre mariage, à condition, que n'ayant pas voulu accepter une fortune éclatante en nous séparant, nous irions la posséder ensemble près d'eux, & quitterions pour leur gloire une maniére de vie plus tranquille en effet, mais moins honorable que celle qu'ils nous préparoient. Ces nouvelles nous comblerent de joie, & la fortune qui nous avoit paru digne de mépris n'étant pas ensemble, s'est offerte à nos yeux avec toutes ses graces, au moment qu'on a voulu nous la faire partager. Les Bergers, & les Bergeres de cette contrée charmez de notre bonheur, & sçachant que nous devons les

quitter, voulant nous donner une marque de leur amitié, & célébrer la victoire que notre fidélité vient de remporter, ont demandé à Celimene la permiſſion de nous donner une Fête chez elle, en reconnoiſſance de ce que nous avons aſſez eſtimé leur vie innocente, pour la préferer aux grandeurs d'une fortune brillante. C'eſt pourquoi ils ſe ſont aſſemblez. La plûpart des amis de Celimene, & des perſonnes les plus conſidérables ont bien voulu nous honorer de leur préſence, & s'habiller comme nous, pour rendre la Fête plus complette. Voilà, Madame, continua Melente, ce qu'on m'a ordonné de vous dire. Heureux ſi ma narration ne vous a point ennuyée, & ſi Hortence & moi pouvons trouver quelque place dans votre eſtime.

Je vous aſſure, dit Uranie, que

votre hiſtoire m'a vivement touchée, & vous l'avez contée avec tant d'eſprit & de grace, que je me fais un véritable plaiſir d'être du nombre de vos amis, & je vous prie Hortence & vous, d'accepter ma maiſon, lorſque vous voudrez venir goûter quelques jours les douceurs de la vie champêtre. Hortence & Melente répondirent avec tendreſſe aux marques d'eſtime d'Uranie, & toute la compagnie leur donna les louanges qu'ils méritoient. On vint avertir Celimene que tout étoit prêt, & qu'on n'attendoit plus qu'elle pour commencer. Alors elle conduiſit Uranie, & ſa compagnie dans une ſuperbe galerie, au bout de laquelle on avoit élevé un théâtre. On voyoit de chaque côté quantité de ſiéges en gradins, pour donner la commodité de voir plus à ſon aiſe. Le devant du théâtre étoit arrangé en

forme de parquet avec des fauteuils pour placer les perſonnes les plus conſidérables. Ce parquet étoit enfermé d'une baluſtrade à hauteur d'appuy, ayant un fort grand eſpace derriere, qui donnoit la liberté de voir, & d'entendre à ceux qui y étoient placez. Ce lieu étoit éclairé par une infinité de luſtres & de girandoles. L'aſſemblée étoit nombreuſe, & le coup d'œil charmant par le mélange des Bergers, & des Bergeres qui la compoſoient. Hortence & Melente furent placez entre Celimene & Uranie en face du théâtre, & le reſte s'étant mis ſelon ſon rang, une ſymphonie champêtre & bien exécutée précéda les ſcenes les plus belles, & les plus tendres du Paſtor fido, que les Bergers repréſenterent avec ſuccès.

Ce divertiſſement ayant fini à l'heure du ſouper, on paſſa dans

les jardins, dont l'éclatante illumination repréſentoit le plus beau jour. Au bout de la maîtreſſe allée on voyoit trois pavillons en forme de tente, dont chacun diſtribuoit à des promenades differentes. Dans celui du milieu étoit la table deſtinée aux amis de Celimene, à laquelle Hortence & Melente furent admis. Dans les deux autres étoient celles des Bergers, & des Bergeres les plus conſidérables de la contrée; le reſte des jardins étant rempli de rafraîchiſſemens pour ceux que la ſeule curioſité y avoit conduits. Le repas fut magnifique. Hortence & Melente ne firent pas une action, & ne dirent pas une parole, qui ne les fiſſent voir dignes de l'attention qu'on avoit pour eux. Après le repas, on reprit le chemin de la galerie, où le bal commença. Les deux Epoux s'y diſtinguerent dans

les danses les plus difficiles, & l'intelligence de leur cœur se répondant jusques dans leur pas, ils n'en firent point, où l'amour & les graces ne parussent dans tout leur éclat. Le bal ayant assez duré pour divertir l'assemblée, on tira un feu d'artifice, dont la beauté répondit parfaitement au reste de la fète. Pendant qu'il dura, les Bergers, & les Bergeres s'avancerent en cadence & à la file devant Hortence & Melente, les saluerent, & leur souhaitterent un bonheur éternel. Cette petite céremonie finie, Celimene & toute la compagnie conduisirent les Epoux dans l'appartement qui leur étoit préparé, & laisserent au reste des Bergers la liberté de continuer le bal. Hortence & Melente s'étant fait suivre par Palémont & sa femme, leur firent présent de la cassette de pierreries qu'ils avoient remis à Hor-

tence

tence, & firent diſtribuer par leurs mains, aux Bergers & Bergeres des préſents aſſez conſidérables pour les faire ſouvenir long-tems de leur généroſité. Comme cette galante Fête avoit inſpiré la joye a toute cette belle aſſemblée, & qu'elle avoit réſolu de ne ſe ſéparer que bien avant dans la nuit, on fit une eſpece de cercle dans l'appartement d'Hortence, où la converſation roula d'abord ſur l'état heureux qu'elle alloit quitter. Cette compagnie étant pleine de beaucoup de perſonnes d'eſprit, il y eut un homme de qualité parent & ami de Celimene, qui demanda à Melente, ſi dans le nouveau genre de vie qu'il alloit mener, il n'auroit point quelque inclination pour la guerre. S'il ne falloit que du courage, répondit il, je pourrois me flatter de pouvoir ſervir mon Roi; mais il faut tant de qualitez enſem-

ble pour être bon homme de guerre ; que mon peu d'expérience me feroit craindre de ne pas réüſſir dans cet état, comme je le ſouhaiterois. Il eſt vrai, dit Uranie, qu'il faut beaucoup d'expérience dans toute ſorte d'état : ce n'eſt pas ſeulement dans l'art de la guerre qu'elle eſt néceſſaire, elle l'eſt encore dans des occaſions moins périlleuſes. Ce n'eſt qu'après pluſieurs années paſſées dans un grand concours d'affaires differentes, en pluſieurs lieux, avec differentes perſonnes & qu'on aura trouvé des conjonctures oppoſées les unes aux autres, qu'on aura démêlé dans les occaſions qui ſe feront préſentées, qu'on peut dire avoir acquis quelque expérience ; mais comme cela ne peut arriver que dans un long eſpace de tems, je crois la vie de l'homme trop courte pour y parvenir. L'étude, dit Celimene, peut

ſuppléer à l'expérience, puiſqu'elle nous remet devant les yeux les cas les plus notables qui ſont arrivez dans les ſiécles paſſez. Sans doute reprit celui qui avoit parlé le premier, jamais homme n'a tiré de ſon expérience une ſcience parfaite ; & ſans le ſecours des préceptes & des enſeignemens d'autrui, il n'iroit qu'en aveugle dans ce qu'il entreprendroit : Ce qui eſt facile à comprendre, en examinant l'origine & les progrès de toutes les ſciences. Les premiers hommes qui en ont jetté les fondemens, & donné quelques lumieres à leurs idées, n'ont fait que des ébauches. Ceux qui les ont ſuivis, y ont ajoûté : ainſi ſucceſſivement en travaillant ſur les mêmes principes, on a formé des préceptes qui ſont aujourd'hui le plus bel ornement de l'homme. Il eſt certain, dit Félicie, que la ſcience qu'on tire des

livres, eſt plus univerſelle, & plus ſûre, que celle qu'on peut acquérir par la ſeule expérience; puiſqu'avant d'y parvenir, on court riſque de faire de grandes fautes. Les bons Hiſtoriens rapportent tout ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable; les cauſes qui les ont produit, ainſi que leurs effets; & ornent leurs Ecrits de concluſions & de jugemens, dont la conſéquence eſt abſolument utile aux hommes dans tout le cours de leur vie. Je ne doute point de cela, dit Melente, & je ſuis perſuadé qu'un homme qui voudra tout tirer de ſa ſeule expérience, ſera obligé d'avoir ſans ceſſe la balance, & l'équierre à la main pour examiner les raiſons neceſſaires dans une grande affaire, qui dans ces circonſtances ſe trouvera bien différente de celle qu'il aura tant peſée & tant meſurée, ce qui le fera écheoir à la moindre

agitation. Les plus ſages ne diſcernent pas toûjours juſte, & c'eſt dans ces occaſions que la foibleſſe de l'eſprit humain ſe découvre à plein : d'ailleurs ceux qui expérimentent ſans être fondez, ne regardent que la ſuperficie, ſans pouvoir pénétrer plus avant, donnent dans le faux, & font des interprétations contraires à la choſe, & au bon ſens ; ainſi je crois pouvoir conclure de-là, que peu de gens deviennent habiles ſans le ſecours de l'étude, qui eſt la véritable bouſſole qui doit nous conduire. En vérité, dit cet homme de qualité, qui avoit ouvert la converſation, je ſuis charmé d'entendre Melente parler de la ſorte ; car enfin tout art préſuppoſe une très-longue expérience, art n'étant qu'un aſſemblage de documens éprouvez ; ainſi l'art de regner, de gouverner, & de faire la guerre

ſe trouve dans les écrits, qui ne nous enſeignent rien qui ne ſoit averé, & confirmé par l'autorité de pluſieurs grands Ecrivains, qui ont tiré de ſemblables cas des avis ſalutaires; joint à cela, que la plûpart ont été employez dans ce qu'ils nous rapportent, comme Hérodote, Xenophon, Thucidide, Joſeph, Jules Céſar, & pluſieurs autres. La ſcience ne peut s'acquerir que par l'étude; l'hiſtoire eſt appellée la vraye diſcipline & exercitation aux grandes affaires; l'expérience humaine s'engendre de la mémoire, & les livres doivent paſſer pour être la mémoire & le regiſtre des tems, qui eſt la choſe la plus ſçavante, & la plus utile du monde. Il n'y en a point de plus aſſurée, de plus abondante, & de plus ancienne; ce qui fait que dans des cas rares & ſinguliers, un ſeul exemple ſert d'expérience.

Bien plus, ajoûta un homme de la compagnie, si l'expérience de plusieurs est sujette à erreur ; que pouvons nous juger de l'expérience d'un seul ? Cela est si dangereux, que souvent un homme met son bien, son honneur & sa vie dans le hazard de se perdre par l'opinion qu'il aura, qu'un conseil qui aura été bon une fois, le sera encore dans une affaire, quoique très-différente de l'autre. Ce qui approche le plus de la perfection doit être le plus parfait ; la science précede l'expérience, attendu que la perfection est en l'une & l'autre ensemble, & que ce n'est que par le moyen de la science qu'on y peut parvenir. En la possédant on devient grand Praticien ; avec elle nous devenons capables d'éxécuter les choses les plus difficiles, & souvent en état de donner des Loix aux Nations, comme ont fait

Solon, Licurgue, Platon, Carondas, & Pittacus. Lucullus devint grand Capitaine par la lecture. Mais, dit Florinde, le tems apporte tous les jours de nouvelles mœurs; les intérêts des Princes sont devenus différens; la guerre se fait autrement que dans les siécles passez, toutes les affaires marchent sur un autre pied; les circonstances sont changées, & d'une nature, que les Historiens n'ont pû prévoir, & qui par conséquent n'en ont rien; dit ce qui fait, que les anciens Auteurs deviennent inutiles, & qu'il est de nécessité absoluë d'en venir à de nouvelles expériences. Permettez-moi de vous dire, Madame, reprit le parent de Celimene, que vous êtes dans l'erreur. Les mêmes choses qui ont été dans les tems passez, se produisent dans celui-ci, & quoiqu'elles soient sous des formes

différentes, elles ſont de même nature. C'eſt à l'eſprit de celui auquel elles s'offrent à les déve-lopper ; en ce cas celui qui joint l'étude à l'expérience, a un grand avantage ſur les autres. La raiſon fondamentale ne ſe trompe jamais ; elle demeure toûjours dans ſon en-tier : les tems ne peuvent rien ſur elle, c'eſt la Reine des hommes & des Dieux : on ſçait que de tout tems la proſpérité cauſe de l'en-vie, que la mal-aſſurance met en danger, que la gloire d'un Conqué-rant excite la jalouſie, que le con-ſeil ou la priere de celui qui peut ordonner abſolument valent autant qu'un commandement ; qu'il n'eſt pas utile à un Etat d'inquiéter ſes voiſins, quand on peut vivre en paix ; & une infinité d'autres re-gles ſemblables, qui ont toûjours été certaines, & véritables, qui le ſont encore aujourd'hui, & qui

le ſeront éternellement. Toutes les raiſons que vous apportez contre l'expérience ſans étude, dit Camille en ſouriant, font un plaiſir extrême à l'aimable Hortence, dans la crainte qu'elle auroit devoir Melente prendre le parti de la guerre, ſi ſon étude étoit ſoutenuë de l'expérience. Celle qui a voulu armer toute la contrée, dit Celimene, pour ſe conſerver ſon Epoux, ne me paroît pas trop craindre le ſort des armes. Les occaſions ſont bien différentes, Madame, répondit Hortence ; je ne craignois rien, lorſqu'il s'eſt agi de me ſéparer de Melente ; mais j'avoue que le courage que j'ai montré pour ne le point quitter, m'abandonneroit entierement, s'il couroit des périls que je ne pourrois partager. Pour moi, dit une Dame de la compagnie, je ne voudrois pas être unie à un

Guerrier ; outre l'inquiétude continuelle qu'on a pour ſes jours, je ne puis m'empêcher de croire que cela ne diminuë un peu de la bonté naturelle. Le carnage, le ſang, & l'horreur des combats accoutument inſenſiblement à la cruauté, & j'aurois peur que mon vainqueur ne me traitât quelquefois comme ſon ennemie. La compagnie ne put s'empêcher de rire de l'opinion de cette Dame ; on la combattit par de bonnes raiſons, & l'on parvint à lui perſuader, que l'homme de guerre pouvoit poſſéder toutes les qualitez qu'il faut pour plaire, & que la douceur & la clemence étoient ordinairement le partage des Héros. Il eſt vrai, dit le parent de Celimene, qu'il y a des Nations inſolentes dans la proſpérité, & qui dans la victoire traitent les Vaincus avec cruauté. Les Ro-

mains avoient une politique bien diftérente ; ils étoient ſans rudeſſe pour les Vaincus, ils les prenoient pour habitans de leur ville, ou leur donnoient droit de bourgeoiſie, & dans la ſuite les admettoient aux Charges. Les Authunois, les Ceninois, & les autres premiers peuples qu'ils ſoumirent, furent traitez de la même ſorte, & par ces manieres douces, & inſinuantes qu'ils continuerent toûjours, ils parvinrent à un dégré de puiſſance ſi conſidérable, qu'il n'y en a point eu juſqu'à préſent de ſi ſolide, ni qui ayent porté ſes armes, & triomphé dans un plus grand nombre de pays. Les Lacédémoniens, dit Uranie, & les Athéniens n'en faiſoient pas de même; ils haïſſoient mortellement ceux qu'ils avoient ſubjuguez, ne les eſtimant pas dignes de participer en rien avec eux; ce qui leur por-

ta un grand préjudice, ainsi qu'à ceux qui voulurent les imiter, puisque leur puissance fut toûjours très-bornée, & qu'ils furent dans la suite la proye de Macédoniens, & des Romains. La clémence que ces derniers exercerent à leur égard fit sur leurs cœurs le même effet que sur les autres peuples. Philippe de Macédoine, ajoûta Felicie, gagna les cœurs de toute la Grece, lorsqu'à la premiere victoire qu'il remporta sur les Athéniens, il licentia tous les prisonniers qu'il avoit fait. Alexandre le Grand couvrit de son manteau Royal le corps de Darius son plus grand ennemi. Et combien, dit Celimene, fut-il utile à Cyrus d'avoir traité Crésus honorablement, & avec bonté après l'avoir vaincu. Ce Prince étoit aimé par toute la Grece, & s'il eût été traité rudement, plusieurs auroient cherché

à le vanger. Le Sénat de Rome, reprit le parent de Celimene, trouva mauvais la cruauté du Consul Popilius à l'égard des Allobroges, & si-tôt que les plaintes en furent venuës, il jugea à propos d'y remedier, en blâmant la conduite du Consul. L'honneur de la victoire ne consiste pas à exercer la cruauté sur les vaincus; la clémence & la douceur font toûjours la plus belle partie de la gloire. Le Roi Antiochus laissoit aller francs & libres tous ceux des places voisines des Larisséens, & cette humanité hâta ces peuples à se soûmettre à son Empire. Le Dictateur Papirius étoit sans contredit un grand Chef de guerre; mais sa sévérité & son orgueil lui avoient fait perdre l'amour de son armée à un tel point, qu'elle lui faisoit manquer exprès des occasions importantes,, pour mortifier sa vanité

au préjudice du bien public. J'ai lû, dit Melente, que sous le Consul Appius cette haine fut encore plus loin par son armée ; car pour satisfaire l'aversion que sa trop grande sévérité avoit imprimée dans le cœur de ses soldats, bien éloignez de vouloir vaincre, ils souhaittoient ardemment d'être vaincus. S'il les battoit pour les hâter, ils marchoient beaucoup plus lentement, & lorsqu'il les encourageoit, ils faisoient tout avec langueur & nonchalance. Heureux, dit Celimene, le Général qui par sa vertu, sa douceur, & sa bonne conduite peut mériter le titre glorieux du Pere de son armée, ainsi que Monsieur de Turrenne! Mais, continua-t-elle, en se levant, il est tems de laisser à Melente & à Hortence le plaisir d'être ensemble, & je crois que la nuit est assez avancée pour que chacun

cherche à jouir du repos, dont il a beſoin. A ces mots, Uranie, Felicie, Florinde, & Camille marquerent à Celimene le contentement qu'elles avoient eu par mille remercimens; elles embraſſerent Hortence, firent toutes les careſſes poſſibles à Melente, & monterent en caroſſe. Comme le chemin n'étoït pas fort long du Château chez Uranie, elle arriva bientôt chez elle, en s'entretenant avec ſes amies des avantures de ces aimables Bergers. Pour moi, dit Camille, je ne ſuis point ſurpriſe qu'Hortence ſoit pleine d'eſprit & de grace; elle eſt née belle & de condition, c'en eſt aſſez pour prendre aiſément de bonnes impreſſions; mais j'avoüe que Melente me ſurprend, & je ne comprends pas comment n'étant né que ſimple Berger, on puiſſe avoir autant de merite. Cela n'eſt pourtant

tant pas surprenant, dit Uranie; la condition ne donne pas les qualitez personnelles, & l'on ne tire ordinairement de sa naissance que les moyens de pouvoir mettre en plus grand jour sa vertu ou ses défauts. Ainsi le Berger peut être aussi vaillant que le Héros, aussi spirituel que l'homme de Cour, & aussi sage que le Philosophe. Melente est né Berger, mais avec les dispositions nécessaires pour être un fort aimable homme. Son pere s'est trouvé en état de cultiver son heureux naturel, & le Ciel qui le destinoit à la fortune dont il va jouir, a voulu l'en rendre digne. Sans doute, ajoûta Florinde, & sans l'amour qu'il a pris pour Hortence, peut-être que toutes ses bonnes qualitez auroient été ensevelies pour jamais. Cela nous fait voir, dit Felicie, qu'il est mille gens de mérite, ausquels

il ne manque que les occaſions pour ſe faire connoître. Ce fut avec de ſemblables diſcours qu'elles arriverent ; & comme les occupations de cette journée n'avoient pas laiſſé de les fatiguer, elles ſe retirerent pour goûter un repos que leurs ſecrettes inquiétudes les empêchoient de goûter parfaitement.



CINQUIE'ME JOURNÉE.

LA nuit étoit si fort avancée, lorsque les quatres amies se retirerent, qu'elles ne se leverent que tard, & ne se rassemblerent qu'à l'heure du diner. Avouez, dit Camille, en abordant Uranie, qui sortoit de son appartement, que les plaisirs rendent paresseux, & que plusieurs jours passez comme celui d'hier, nous donneroient peu d'occasions de profiter des charmes de la solitude, où nous souhaittions être en sortant de la ville. Je ne sçay quels sont vos sentimens là-dessus, répondit Uranie; mais pour moi je vous as-

ſure que ce petit dérangement me fait goûter plus parfaitement la ſatisfaction de me trouver ſeule avec mes véritables amis. Je le ſens comme vous, dit Florinde, & quoique j'aye eu beaucoup de plaiſir hier, il me ſemble que je n'y livrai que la moindre partie de moi-même, & que je ſuis ici dans mon entier. L'expreſſion eſt hardie, dit Felicie; mais elle eſt juſte: je ne portai que ma perſonne chez Celimene, mon cœur reſta ici. Vous faites un examen de vous-même, dit Uranie, qui eſt tout-à-fait obligeant pour moy, puiſqu'il prouve que vous êtes ici avec autant d'aiſance que chez vous; je ferai en ſorte que cette heureuſe prévention continuë tout le tems que nous devons y être. En achevant ces mots, elles ſe mirent à table. A peine étoient-elles au deſſert, qu'on vint avertir Ura-

nie, que Celimene alloit arriver avec Hortence & Melente. Cette visite les obligea de diner plus vîte qu'à l'ordinaire; elles passerent dans le salon pour recevoir cette Compagnie. Très-peu de tems avant qu'elle arrivât, un Valet de chambre de Thélamon rendit à Uranie un paquet de Lettres de sa part. Ces nouvelles lui étoient trop cheres pour differer à les lire; ainsi après en avoir fait honnêteté à ses amies, elle l'ouvrit & trouva la lettre suivante.

THELAMON A URANIE.

JE crois qu'il y a un siécle, que je suis eloigné de vous. L'absence est le plus cruel de tous les maux quand on aime comme moi; & si je ne me persuadois que je ne suis ici que par votre ordre, & pour vous rendre service, je ne serois pas maître

de ma douleur. Pardonnez, Madame, si je commence par vous entretenir de ce qui se passe dans mon cœur avant que de vous instruire des affaires que vous m'avez confiées; j'espere qu'elles se termineront avantageusement pour Geronte, & que j'aurai l'honneur de vous en porter la nouvelle chez Belise: en attendant ce moment fortuné, je vous envoye quelques morceaux de Poësie, qui ont paru novissimè. *Je souhaiterois être present à la lecture que vous en ferez, j'y trouverois de nouvelles graces. Au nom de ce qui vous est cher, Madame, donnez quelques momens au plus tendre & au plus fidele de tous les hommes.*

THELAMON.

Uranie ayant achevé de lire, & trouvant dans son paquet une Lettre d'Orophane pour Felicie: Voici, dit-elle à ses amies, de quoi

nous occuper, quand notre visite sera partie ; ou pour la divertir, si elle est d'humeur à goûter les ouvrages d'esprit. Thelamon nous envoye des vers, & voici de la prose, ajoûta-t-elle, en presentant à Felicie la Lettre d'Orophane, qui nous divertira, si je ne me trompe ; car vous connoissant comme je fais, je suis persuadée que vous nous la lirez : pour moi je ne pretends point cacher celle-ci à des personnes qui m'aiment assez pour prendre interêt à ce qui me regarde. Alors elle lut la Lettre de Thélamon. Camille, & Florinde la remercierent de sa confiance. Je vois bien, dit Felicie, qu'il faut que je suive l'exemple d'Uranie, & que ne vous aimant pas moins qu'elle fait, je dois aussi vous prouver mon estime en vous revelant mes secrets. Ecoutez donc la Lettre d'Orophane, elle mérite votre attention.

OROPHANE

A L'ADORABLE FELICIE.

JE vous l'avois bien dit, Madame, que je ſerois plus heureux abſent que preſent : lorſque j'etois près de vous, il ne m'etoit pas permis de vous dire un mot de mon amour extrême ; un regard ſevere, ou une prompte fuite me coupoit la parole ; mais aujourd'hui que je vous ecris, je vous dis ſans crainte d'être interrompu, que je vous adore, que je penſe uniquement à vous, & que ne pouvant être près de vous, votre idée fait toute ma felicité : en aurois-je jamais pû dire autant en mille ans étant à vos pieds ? Que je ſuis heureux, charmante Felicie, ! Vous voudrez me faire taire ; pour y parvenir, vous m'ecrivez, & une faveur que je n'aurois pû obtenir par dix ans de conſtance & d'amour ;

me

me va venir tout à coup par une absence de deux jours, puisque dans une de vos lettres, fut-elle de colere, je trouverai la consolation de sçavoir, que vous ne pourrez l'avoir écrite sans songer que je suis le fidele.

OROPHANE.

Il faut avoüer, dit Camille, qu'Orophane est d'une humeur tout-à-fait aimable. Cette Lettre est d'un caractere singulier, dit Florinde ; mais elle ne dément point le sien. Je suis contrainte de convenir, reprit Felicie, que je ne puis me scandaliser de m'entendre parler d'amour de cette sorte, ni même empêcher d'y répondre. Vous êtes en des termes l'un & l'autre, dit Uranie, qui ne vous permettent pas une exacte sévérité, puisque personne n'ignore que votre Himen se doit faire ;

lorſqu'Orophane aura reçû des nouvelles de ſon Pere. En achevant ces mots, elles entendirent le bruit des caroſſes qui entroient. Uranie fut au devant de Celimene: Elle étoit accompagnée de Melente, d'Hortence d'Achante, & d'Iphis, qui l'étant venu voir avoient profité de cette occaſion pour ſaluer encore Uranie. Hortence & Melente étoient vêtus comme le ſont les Perſonnes de condition. Si Hortence avoit paru belle en Bergere, on peut aſſurer qu'elle fut trouvée mille fois plus aimables ſous des ajuſtemens dignes de ſes charmes, & que Melente pouvoit paſſer pour un Cavalier accompli. Les premiers complimens étoient faits, Uranie conduiſit la Compagnie dans le ſalon, le ſoleil étant encore trop vif pour propoſer la promenade. Nous venons, lui dit Celimene, vous don-

ner le dernier jour qu'Hortence & Melente doivent refter ici, ils partent demain, & ils ont été fi fenfibles à l'honneur que vous leur avez fait, qu'ils auroient crû manquer à leur devoir, s'ils n'étoient venus vous en remercier. C'eft une attention, répondit Uranie, dont je leur fuis obligée; mais ils n'ont point de remerciment à me faire, puifque le plaifir qu'ils m'ont procuré, m'oblige moi-même envers eux. Alors chacun s'étant affis, la converfation roula quelque tems fur l'air noble & aifé d'Hortence & de Melente. Il faut avoüer, dit Camille, que les decrets de la Providence font admirables; car enfin ces aimables Epoux n'étoient point faits pour vivre obfcurément, & il eft à préfumer que le Ciel ne leur a départi tant de charmes que pour les rendre ce qu'ils font aujourd'hui. Cette

réfléxion nous eſt bien avantageuſe, Madame, répondit Melente; mais elle ne nous donnera point d'orgueil, & j'imiterai le fameux Eſope, en gardant les marques de mon premier état, pour ne point faire de fautes dans celui-ci. Cela eſt bien ſage, dit Camille, & je ne doute nullement qu'avec de pareils ſentimens, vous ne vous faſſiez autant conſidérer que vous vous faites aimer. A propos d'aimer, dit Achante, une choſe m'embaraſſe extremement dans la conduite, que Melente doit tenir: il n'eſt nullement d'uſage dans le beau monde de voir un mari amoureux de ſa femme, & il l'eſt ſi fort de la ſienne, qu'il aura ſans doute de la peine à ſe défaire de cette habitude. Je vous aſſûre, répondit Melente, que ſi on m'impoſoit cette loi, & qu'il me la fallût ſuivre de néceſſité, que je refuſerois encore

les avantages qu'on me fait, puiſque je ne comprens pas que le nom d'Epoux puiſſe effacer celui d'Amant. Ce qui m'a parû beau, aimable & digne de mes ſoins avant l'Himen, doit-il avoir moins de charmes après cette cérémonie ? Non ſans doute, puiſqu'elle me permet de faire éclater aux yeux de tout le monde des ſentimens, qu'on eſt preſque toûjours obligé de cacher quand cette union n'eſt pas faite. Ce que dit Melente eſt très-juſte, reprit Uranie, & ſi on ne voit pas agir tous les Epoux comme lui, ce n'eſt pas une raiſon pour marcher ſur leurs traces, puiſqu'on ſçait qu'il entre plus de déreglement dans cette façon de vivre, que de honte de paroître amant de ſa femme, & je lui conſeille de ne ſe pas laiſſer emporter par la foule, & de n'écouter que ſon cœur. Je vous ſuis obligée

charmante Uranie , dit Hortence en rougiſſant, du conſeil que vous donnez à Melente ; il eſt de mon intérêt, qu'il le ſuive exactement. Comme vous ne pouvez ceſſer de m'être chere , lui répondit-il , je ne ceſſerai jamais auſſi de vous le marquer en quelqu'état que je ſois. Après cela la converſation tourna ſur les differents divertiſſements qu'ils alloient avoir. Pour moi, dit Iphis , je ſuis perſuadé que de tout ce qui peut attirer les regards , le Roi, & la magnificence de ſa Cour feront le plus d'impreſſion ſur le cœur de Melente , & de la belle Hortence. Nous n'avons pas attendu le bonheur de le voir , répondit Melente , pour lui donner nos cœurs, & nous ſçavons à quelpoint cet auguſte Prince eſt aimable , & l'eſpoir qu'il donne de mille vertus éclatantes. Il faut convenir , dit Florinde , qu'indépen-

demment de l'amour que notre Nation a pour les Princes, elle reſſent encore quelque choſe de plus vif pour le Roi, que pour ceux qu'elle a perdus, quoiqu'il y en ait eu de bien aimez. Cela n'eſt pas ſurprenant, dit Felicie, notre Nation regarde le Roi comme ſon Enfant, elle prend pour lui les ſentimens d'une tendre Mere, elle le voit élever & croître, & elle trouve une ſatisfaction infinie à cherir comme Fils, un Prince qu'elle révere & reſpecte comme ſon Maître & ſon Roi; joint à cela que le Ciel l'a doüé de toutes les graces néceſſaires pour être un Monarque accompli, & qu'il eſt élevé dans des ſentimens qui nous font eſperer d'être heureux ſous ſon empire. Je vois bien, dit alors Uranie, que le ſujet de notre converſation touche aſſez le cœur de cette Compagnie

pour lui faire donner attention aux Ouvrages, dont je vais lui faire part. Ce ſont des Vers, ajouta-t-elle, pour le Roi, & pour ſon illuſtre Gouverneur : on vient de me les envoyer, & je crois ne les pouvoir lire à perſonne, qui s'y connoiſſe mieux. En diſant cela, elle tira les Papiers que Thelamon lui avoit envoyez, & lut ces paroles.

AU ROI.

O Roi, Prince charmant, Monarque incomparable,
Que tu promets d'heureuſes Loix !
Tu paſſeras les plus Grands Rois,
Le nom de ton Sujet deviendra déſirable.
Aux Titres les plus beaux il ſera préféré,
Déja de tout ton Peuple admiré, réveré,
Il n'a d'yeux que pour Toi, c'eſt Toi ſeul, qui l'inſpire;

Auguſte & digne Objet de ſes ſinceres vœux,
Il ſçait que c'eſt Toi ſeul qui le peut rendre heureux.
Je ſuis ainſi que lui ſoumiſe à ton Empire,
Et j'en fais comme lui mon plus heureux deſtin.
Mais à propos d'heureux, de vertus, & d'empire,
Vis à vis- ton Palais j'habite & je reſpire;
Quiconque a bon Voiſin, a, dit-on, bon matin;
De cette vérité, grand Roi daigne m'inſtruire.

Le proverbe eſt appliqué bien juſtement, dit Celimene, & j'aime aſſez cette façon de demander des graces. Comme la Compagnie s'apperçut qu'Uranie s'apprêtoit à lire encore quelque choſe, on la pria de continuer, ce qu'elle fit ainſi.

EPISTRE.

A MONSEIGNEUR LE MARECHAL DE VILLEROI.

O Toi, dont les confeils, les foins, & la prudence,
Forment de notre Roi l'augufte & tendre Enfance ;
Toi dont l'ame héroïque, & le cœur généreux,
Dans un âge plus meur lui ferviront d'exemple ;
Si jadis les Romains ont dreffé plus d'un temple,
A quelques Citoyens, dont les noms font fameux,
Tu conftruits pour le tien dans ce Monarque aimable
Le plus beau, le plus grand de tous les monumens,
Et l'Univers ne peut le trouver refpectable,
Qu'il ne revere auffi le travail de tes ans.
Enfin de ton vivant c'eft ton Apothéofe,
Et lorfqu'il fera voir les vertus d'un grand Roi,

Sans en chercher plus loin le principe & la cause.
On sçaura seulement qu'il les tiendra de Toi.
Pour moi j'en veux tenir mon bonheur & ma gloire,
En célébrant ton nom j'assure ma mémoire.
Daigne donc écouter les accens de ma voix,
Et que l'Auguste Enfant, qui nous donne des Loixs
Accorde par la tienne au zele de ma Muse
La bonté que Louis fit paroître autrefois
A Scudery, des Houlieres, & la Suse.

Je trouve ces vers fort beaux, dit Iphis, la louange noble & vraye; mais l'Auteur me paroît avoir trop de vanité en se comparant à ceux qu'il vient de nommer. C'est une femme, dit Celimene, à ce que j'en puis juger, & je ne vois pas que ce soit un esprit de vanité, qui lui fasse demander d'être regardée comme celles qui ont travaillé avant elles, & qu'elle souhaite d'être traitée sous ce Re-

gne ici comme elles l'ont été ſous celui de LOUIS LE GRAND. Cet Auguſte Prince, dit Achante, aimoit l'eſprit partout où il le trouvoit, & comme il ſçavoit, que le beau Sexe s'en croit toûjours aſſez pour plaire, celles qui s'élevoient à prétendre à plus qu'au prix de la beauté en faiſant des Ouvrages d'eſprit, lui paroiſſoient auſſi dignes des marques particulieres de ſon eſtime, ce qu'il leur prouvoit en les gratifiant de pluſieurs bienfaits; ainſi l'Auteur de l'Epître ne ſçauroit être taxée d'orgueil, les exemples étant pour elle. Je ſuis du ſentiment d'Achante, dit Florinde, & je trouve la généroſité de Louis le Grand d'autant mieux placée, qu'il eſt beaucoup plus rare de voir des femmes Auteurs, que des hommes de Lettres. Quoi qu'il en ſoit, dit Celimene, nous ſommes fort obligées à Uranie de

ce qu'elle nous a lû. Le ſoleil étant paſſé, elle propoſa à la Compagnie de ſe rendre ſur la teraſſe, elle y conſentit, & chacun ayant pris ſa place ſur les lits de gazons qui l'entouroient; la veuë & l'heureuſe ſituation du lieu furent longtems le ſujet de la converſation. Je ne m'étonne point, continua Celimene, qu'Uranie faſſe ſouvent partie de ſe renfermer ici: ſa maiſon, ſes amis, & ſa plume étant ſuffiſants pour lui tenir lieu de tout. Il eſt vrai répondit-elle, que cette ſolitude a mille charmes pour moi, & ſi j'étois perſuadée que les perſonnes qui veulent bien m'y ſuivre, ne s'y ennuyaſſent point, je ne ſongerois jamais à la quitter. Vous la devez être, dit Felicie, par le plaiſir que nous y trouvons. J'en ſuis une preuve, ajoûta Camille, puiſqu'ayant moins de goût que perſonne pour la retraite, &

n'aimant point du tout à m'enterrer toute vive, je n'ai pas eu un moment d'ennui ici. Cela n'eſt pas ſurprenant belle Camille, dit Iphis, vous y êtes toûjours en bonne Compagnie. Il vient du monde à chaque inſtant, qui vous inſtruit des nouvelles publiques, & dans le fonds d'une maiſon de campagne vous ſçavez ce qui ſe paſſe à la Cour & à la ville. Ah! pour des nouvelles, dit Uranie, nous n'en ſçavons guere, elles ne ſont point de notre goût, ce qu'on dit étant toûjours augmenté, diminué ou faux; & je ne trouve rien de plus blâmable que de voir des aſſemblées de Nouveliſtes, qui ſe font une loi de ne s'entretenir que des affaires de l'Etat, & qui très-ſouvent font parler les Princes comme de ſimples particuliers: j'évite ces ſortes de converſations avec un ſoin extrême,

ſatisfaite de me pouvoir ſoumettre aux ordres du Souverain, j'obéïs ſans chercher à pénetrer dans ſes ſecrets. Il eſt vrai, ajoûta Florinde, qu'il y a une eſpece de manque de reſpect à parler de ces ſortes de choſes, & que les Princes voyent ſouvent manquer les projets les plus importans par l'indiſcretion de leurs Peuples. Si on eſt en guerre, on en parle comme d'un jeu d'échets; le Général attaquera de ce côté, il ſera repouſſé de celui ci; s'il fait une telle faute, il eſt perdu, mais s'il prend un tel avantage, il ne ſçauroit manquer de vaincre, & enfin toutes ces diſpoſitions, ces bruits, & ces diſcours font tellement l'entretien du Peuple, que l'ennemi eſt inſtruit de ce qui ſe paſſe dans le fonds de l'ame de ſon adverſaire, comme s'il étoit ſon confident. Si on fait la paix, auſſi-tôt on en

cherche les motifs & la cauſe, & les Nouveliſtes pénétrant juſqu'au Cabinet du Prince, divulguent leurs penſées comme des choſes certaines. On ne fait la paix, diſent-ils, que pour un tel deſſein; l'alliance qu'on va faire, n'eſt que pour parvenir à telle choſe, le Roi a dit cela, le Prince parut mécontent de certains conſeils; enfin il ſemble que les uns prennent des microſcopes pour voir juſqu'aux moindres replis du cœur des Souverains, & les autres des trompettes pour les publier. Je déſapprouve fort ces ſortes de diſcours, dit Achante, & je voudrois, que les Peuples ſçuſſent diſſimuler leur joye, ou leur crainte, comme le doivent faire les Généraux, les Princes, & les Rois. Cela eſt ſi bien du goût des hommes raiſonnables, que Jules-Cæſar trouvoit admirable la Police des Républiques des Gaules pour avoir

voir fait défenſe ſous peine de la
ie de dire aucune nouvelle ; &
orſqu'on avoit quelque choſe à
ébiter, on étoit obligé de s'ad-
reſſer aux Magiſtrats. Cette loi
paru ſi ſage qu'elle s'eſt perpe-
uée jusqu'à ce jour dans une Ré-
ublique qui paſſe pour être très-
rudente. Si les Peuples, dit Iphis,
ouvoient ſe contraindre juſqu'à
e point, il eſt très-certain, que
e ſecret ſeroit gardé, ou du moins
e ne ſeroit pas manquer de pru-
lence, ſi les projets venoient à
nanquer. Mais il n'y a qu'à lire,
lit Uranie, pour voir que la diſſi-
nulation eſt néceſſaire dans les
ffaires d'Etat. Quoique Scipion
ût informé que Siphax avoit man-
qué de foi aux Romains, & qu'il
'etoit rangé du côté des Cartha-
ginois dans le tems même que les
Ambaſſadeurs étoient dans ſon
camp, il leur fit mille careſſes, &

ils en partirent comblez de marques d'honneur & d'amitié, & à leur départ ce vaillant Romain fit publier la fausse nouvelle, qu'ils ne partoient que pour hâter l'armée de Siphax qui étoit en marche pour le joindre, afin de tromper ceux qui cherchent à pénétrer le secret de l'Etat. L'indiscretion des Peuples, ajoûta Achante, est si fort à craindre, qu'Alexandre fit défendre sous peine de la vie de divulguer tout ce qui s'étoit passé dans une action où il avoit perdu deux mille hommes de pied, & trois cens chevaux, étant bien persuadé que cette médiocre perte dite & redite par plusieurs, passeroit chez les autres pour une déroute générale. Il est également dangereux d'exagerer ses pertes, ou ses conquêtes, les suites en étant toûjours à craindre ainsi que fit imprudemment Terentius Varron,

qui après la bataille de Cannes en parlant aux Ambaſſadeurs de Capoüe, qui venoient le conſoler, & lui offrir leur ſecours, leur exagera ſi fort la perte des Romains, qu'après l'avoir écouté ils ſe retirerent auprès d'Annibal, ainſi que pluſieurs de leurs Alliez Il ne faut pas oublier auſſi, dit Iphis, l'étourderie de Furius Philus, qui dans ce même tems, les Romains s'étant aſſemblez pour remedier à ce malheur, s'écria devant tout le Peuple, que tout étant perdu les conſeils étoient inutiles. J'avois toûjours crû, dit Camille, que la diſſimulation n'étoit néceſſaire qu'aux hommes qui commandoient aux autres; mais vous me faites voir par tout ce que vous rapportez, qu'elle l'eſt preſque autant à ceux qui obéiſſent. Il eſt vrai, dit Achante, qu'elle l'eſt infiniment aux Généraux, puiſqu'un grand Chef de

Guerre doit ſçavoir diſſimuler les perplexitez, où il ſe trouve, & faire attention, que toute ſon armée a les yeux ſur lui pour y connoître le bon ou le mauvais état de ſes affaires; car lorſque par malheur le ſoldat s'apperçoit que le Chef craint ou déſeſpere, chacun abandonne le bien général, pour ne ſonger qu'à ſoi; ce qui eſt cauſe, que le mal qu'on craint arrive effectivement; & de tout tems on a regardé les Généraux qui ſçavent renfermer la crainte, ou le déſeſpoir dans le fond de leur cœur, comme gens ſuperieurs aux autres. Combien de fois une mâle aſſurance a-t'elle rétabli les choſes les plus déſeſperées, lorſqu'on remarque de la fermeté dans le Chef, perſonne ne s'épargne pour concourir à ces deſſeins, quelque périlleuſe qu'en ſoit l'éxécution, ſoit dans une bataille, ou dans un ſiége

actif ou passif, il convient de dissimuler. Polibe dit, qu'il faut qu'un Chef montre toûjours bon visage. & sçache couvrir l'adversité d'une joye déguisée. Jamais Alexandre n'avoit parut si gai que le jour de la bataille d'Arbelles; aussi son armée fut au combat comme étant assurée de la victoire qu'elle remporta en effet. J'ai lû, ajoûta modestement Melente, que la consolation que Vercingentorix donnoit aux Gaulois pour la perte d'Avaricum, quoiqu'elle fût importante, étoit de n'en paroître pas touché, en les faisant souvenir qu'il avoit été d'avis de la brûler, & depuis de l'abandonner. Tout cela prouve, dit Celimene, que ce n'est pas pour soi-même qu'il faut dissimuler; mais par rapport aux autres, de qui l'indiscretion est toûjours préjudiciable; car enfin si les Peuples étoient capables

de garder un ſecret, le Souverain ne leur cacheroit rien de ſes projets; mais cela n'étant pas, ils ne devroient point chercher à les pénétrer, & il ſe trouve des eſprits aſſez forts pour le faire, je voudrois qu'ils y joigniſſent la prudence de ſe taire. Cela eſt impoſſible, dit Iphis, & ce qui arriva à Monſieur de Turenne, en eſt une preuve. Ce grand homme voulant éviter l'armée Imperiale, & en conſiderant la force, qui étoit de ſoixante mille hommes, la ſienne n'étant tout au plus, que de quatorze mille, étant parvenu aux pieds des montagnes d'Alſace, voyant qu'il ne pouvoit entrer dans les gorges ſans s'expoſer, il ſe retrancha au bord d'une petite riviere, & pendant qu'on travailloit, il parcouroit à cheval les bords de ce ruiſſeau, en diſant: Voilà un ouvrage, qui vaut dix mille hom-

mes, cet autre m'en vaut autant, ceux qui ſont dans le centre ſont impraticables, & ceux de ma droite ne peuvent être inſultez, & concluoit de-là, qu'il étoit plus fort que les Imperiaux : un ſoldat qui pénétra, que ce raiſonnement n'étoit que pour donner de l'aſſurance à ſon armée, & tromper les ennemis eut la hardiſſe de lui dire : Bon notre Pere, tout ce que nous faiſons ici n'eſt que pour endormir les Allemands; car s'ils nous en donnent le tems, nous irons gîter là, en lui montrant du doigt l'endroit le plus fort de la montagne. Monſieur de Turenne voyant ſon ſecret découvert par un ſimple ſoldat, ſe contenta de répondre : Voilà un garçon qui a des idées, qu'on lui donne quatre piſtolles pour boire, & paſſa outre au plus vîte. Cet homme avoit pourtant deviné juſte; car les Allemands

ayant donné dans le panneau, Monſieur de Turenne eut le tems de décamper la nuit d'après, & de gagner l'endroit que le ſoldat lui avoit montré. Cette action eut une ſuite ſi glorieuſe pour ce grand Capitaine, que de ſoixante mille Allemands qui avoient paſſé le Rhin, il n'en repaſſa que dix-huit mille, le reſte ayant été pris ou détruit. Voyez, continua Iphis, par cet exemple de quelle conſéquence ſont le ſecret & la diſſimulation, & combien on s'empreſſe à marquer ſa pénétration, par l'audace qu'eut ce ſoldat de faire voir la ſienne, & que ne ſeroit-il pas arrivé s'il l'eut montré devant des gens capables d'en avertir l'ennemi. C'eſt ainſi, dit Achante, qu'un Chef doit faire valoir juſqu'aux moindres choſes, faire publier dans ſon camp de bonnes nouvelles pour encourager le ſoldat; & punir

nir de mort ceux qui en débitent de mauvaiſes. Le même Vercingentorix dont Melente vient de parler, envoyoit des gens affidez au devant des Soldats qui ſe ſauvoient d'Avaricum & les faiſoit paſſer en des lieux éloignez de ſon armée, afin qu'ils n'y vinſſent pas porter l'allarme. Je me ſouviens, dit Felicie, d'un trait à propos de la diſſimulation, qui me fait un plaiſir extrême. Iſcholaüs étant aſſiegé, & voyant les ennemis faire les approches, pour abattre ſes murailles avec le belier, fit lui-même ouvrir une breche, tant pour animer les ſiens en leur faiſant croire qu'il ne craignoit rien, que pour effrayer l'ennemi, qui veritablement n'oſa jamais tenter d'entrer par la porte qu'on lui avoit ouverte, & qui après avoir long-tems déliberé, ſe retira devant la place & laiſſa Iſcholaüs couvert de gloire. Par de ſemblables ruſes ſi on ne peut ſe diſpenſer de ſuccom-

ber, on a du moins l'honneur de se procurer une mémoire avantageuse. Cela fait voir, dit Achante, que la prudence d'un Chef détermine souvent les plus grands évenemens. Un fameux Capitaine Grec disoit qu'il ne se soucioit pas d'avoir dix hommes semblables à Ajax, mais qu'il souhaittoit en avoir dix comme le sage Nestor, ne doutant pas que les ayant, il ne fût bien-tôt maître de l'Asie, attendu que les plus grandes affaires ne réussissoient souvent pas par la force, mais toûjours par la prudence & les bons avis. Les Romains, ajoûta Iphis, faisoient plus d'état de Fabius Maximus, que de Marcellus, appellant Marcellus le glaive de la République, & Fabius le bouclier, l'un étant bon pour acquerir & l'autre pour conserver; mais la conservation de l'Etat étant à préferer, ils estimoient plus l'un que l'autre, la sagesse & la prudence

étant plus rares que la valeur, la force & l'exécution. On peut tirer delà, dit Celimene, une juste conséquence, qu'il est bien plus glorieux de sçavoir conserver son pays, qu'il n'est avantageux d'en acquerir de nouveaux, puisque souvent la foiblesse du possesseur a plus de part à l'acquisition, que la vertu du Conquerant. Comme la guerre est un métier où la fortune met beaucoup du sien, répondit Achante, & qu'on peut perdre en une journée le fruit de plusieurs campagnes, un Prince ne sçauroit trop profiter des tems heureux pour se procurer une paix qui est mille fois plus glorieuse que tous les triomphes que sa valeur ou son ambition lui peuvent faire acquerir. Sans doute, dit Iphis, il ne faut jamais que le desir d'obtenir une chose difficile mette un Prince en occasion de courir des dangers évidens;

& quand même il ſeroit aſſuré de la victoire, il ne ſeroit pas prudent de refuſer une bonne paix ; les inconveniens d'une longue guerre lui devant donner occaſion de faire des réflexions ſur les malheurs inévitables qui tombent ſur un Peuple innocent ; les campagnes incultes, les Villes ſans défenſe, les Villages pillez, brûlez & ſaccagez, les Payſans égorgez, ou diſperſez ſont des pertes irréparables. Mais, reprit Uranie, ſi la paix qu'on propoſe ne ſe peut faire qu'à des conditions trop dures & qui donnent atteinte à l'honneur du Prince & de l'Etat ? En ce cas, répondit Achante, la guerre eſt à préférer à une mauvaiſe paix, ſous laquelle ſont ſouvent cachez les motifs d'une guerre mille fois moins funeſte encore. Ces ſortes de paix qu'on appelle fourrées, ne ſe font que pour prendre haleine, & pour épier le tems & les con-

onctures favorables. Il est encore à remarquer, dit Iphis, que la ruse de ceux avec qui on traite, est de laisser toûjours quelque queuë à leur pénétration, afin que cela leur serve de sujet à la guerre qu'ils méditent en signant la paix ; mais lorsqu'on s'apperçoit de ces sortes de finesses, il vaut beaucoup mieux continuer la guerre ; car des paix faites sous les auspices de l'iniquité & de la tromperie, ne peuvent être que la ruine des Peuples, & du Prince qui la signe. Les Romains, dit Melente, demanderent aux Privernois quelle seroit la paix qu'ils traiteroient avec eux. Ils répondirent que si on leur accordoit bonne, elle seroit assurée & perpetuelle, sinon qu'elle ne dureroit pas long-tems. Herennius, dit Iphis, Capitaine des Samnites étant consulté de ce qu'on feroit des Romains qu'ils avoient enfermez dans le détroit des

Fourches Caudines, où ils étoient à leur merci, fût d'avis qu'on les relâchât courtoiſement, pour les obliger à une amitié perpetuelle; ou bien qu'on les maſſacrât juſqu'au dernier, pour donner à leur Etat une ſecouſſe ſi rude qu'il s'en reſſentît toûjours; mais qu'il falloit faire l'un des deux; car, diſoit-il, de les laiſſer aller ſous certaines conditions, ou en leur impoſant certaines peines, ce ne ſeroit pas le moyen de les gagner pour amis, ni de s'en délivrer comme ennemis, d'autant plus que dans l'état où la fortune avoit mis les Romains, ils pourroient bien accorder tout ce qu'on leur demanderoit; mais qu'ils n'en tiendroient rien lorſqu'ils ſeroient en liberté, puiſqu'ils ſe croiroient diſpenſez d'exécuter ce que la force & la néceſſité les auroient contraints de faire. Ceſar, ajoûta Felicie, avoit bien raiſon de

dire que le véritable tems de faire une paix durable étoit, lorſque les deux partis étoient dans une égale force, & que pour lors les intérêts différens ſe peſant avec juſtice l'accord en devenoit meilleur & plus ſolide. En vérité, dit Camille, il eſt facheux qu'Achante & Iphis ne commandent pas des Armées, ou ne ſoient pas Miniſtres, ils raiſonnent de façon à me faire croire qu'ils réüſſiroient dans l'un ou dans l'autre. Je vous aſſure, Madame, répondit Achante, qu'il eſt beaucoup plus facile d'en parler, que d'en venir à l'éxécution, & qu'avec tous nos raiſonnemens nous ſerions peut être bien embaraſſez, s'il nous les falloit mettre en pratique. De plus, ajoûta Iphis, nous ſommes trop unis pour poſſeder de grandes Charges enſemble, & en même tems. Comment, dit Celimene, votre union ne pourroit-elle

pas être utile à l'Etat ? Il me semble que deux Generaux, ou deux Ministres qui sont amis, doivent s'accorder en tout, & que les affaires en vont mieux. Non, Madame, reprit Iphis, la trop grande intelligence entre deux grands Hommes, soit dans un Etat Monarchique ou Républicain, est souvent suspecte, & devient quelquefois dangereuse, surtout dans les Républiques Démocratiques, ou Aristocratiques. Nous avons plusieurs exemples dans les tems passez qui confirment qu'un particulier qui s'éleve en grandeur & en pouvoir en trouve toujours quelqu'autre, qui par émulation cherche à le suivre de près, & même à le surpasser ; & quand il se forme une liaison d'amitié entr'eux, cela cause souvent la ruine du Public ; car lorsque l'ambitieux est revêtu de l'autorité, il se contente rarement

de vivre en Concitoyen. C'eſt cette raiſon qui fit que Ciceron prévoyant la diſſention qui arriveroit entre Ceſar & Pompée par la mort de Craſſus & de Julia, s'écria en plein Sénat, par un eſprit prophetique, en préſence de ces deux grands Hommes : Plût aux Dieux qu'il n'y eût jamais eu d'amitié & d'intelligence entre Ceſar & Pompée, ou qu'elle ne fut jamais rompue! Le tems juſtifia cette prédiction; car Ceſar qui n'avoit dû ſon extrême grandeur qu'à cette amitié, vit briſer ſes nœuds par la mort de Julia ſa fille, & femme de Pompée, & par celle de Craſſus leur commun médiateur; & il ne reſulta de toute cette grande intelligence qu'une guerre affreuſe cauſée par leur ambition, Ceſar ne voulant pas que Pompée eut plus d'autorité que lui, & Pompée ne pouvant ſouffrir que Ceſar lui fut égal. Ca-

ton d'Utique, ajoûta Achante, n'approuvoit point cette correſpondance, & avoit ſouvent dit en plein Senat que ces deux Hommes ſeroient cauſe de la ruine de la République. Cette intelligence dans un Etat Monarchique entre deux grands Miniſtres, ou quelqu'autre ſujet d'importance, ne doit pas être moins ſuſpecte au Prince. Un grand Roi dont la mémoire ſera reſpectable à jamais dans toutes les Nations, connoiſſoit ſi bien cette vérité, que pendant la vie de deux illuſtres Miniſtres, l'un de la Guerre, & l'autre des Finances, il eut l'art de leur donner de la jalouſie l'un de l'autre; ce qui les animoit d'une telle émulation, que c'étoit à qui ſerviroit le mieux ſon Maître, & que juſqu'à leur mort ce grand Monarque en a tiré les ſervices qui ont tant contribué à ſes triomphes. Il eſt vrai, dit Uranie, que lorſque

les diſſentions ne vont pas juſqu'à la haine, le Prince eſt toûjours bien ſervi ; mais il eſt très-dangereux quand les inimitiez ſont fomentées par l'ambition , comme étoient celles de Pericles & de Lucidides,de Marius & de Sylla , d'Auguſte & de Marc-Antoine. Cependant, dit alors Felicie , Caton étoit charmé de voir des contentions entre les principaux de l'Etat, il les accommodoit, il les fomentoit, & conſervoit toûjours l'autorité de la République. Sans doute, reprit Iphis, les petites traverſes donnent de l'émulation aux bons, & les excitent à la vertu, & retardent les mauvais deſſeins des méchants. Cincinnatus, ajoûta Achante, remontroit à Appius, qui ne vouloit pas conſentir qu'on augmentât le nombre des Tribuns du Peuple, que les interêts de la République étoient qu'il y en eût beaucoup, bien loin de les dimi-

nuer : car, disoit-il, plus il y en aura, & moins ils auront de puissance & d'autorité par leurs différentes oppositions, attendu qu'il ne falloit que celle d'un seul pour rompre les résolutions des autres. Je trouve cette politique admirable, dit Celimene, d'autant plus qu'on ne sçauroit trop contenir ceux qui gouvernent le Peuple, & le Peuple même, qui est sans discernement, défiant, scrupuleux, qui n'est ami que de sa fortune, adorant toûjours le Soleil levant, courant après ceux dont il a besoin; & qui n'a pas plûtôt obtenu ce qu'il demande, qu'il oublie le bienfait, & celui dont il le tient. Il est vrai, dit Uranie; & pour prouver ce que Celimene vient de dire, voyez le Peuple d'Athenes courir au-devant d'Alcibiade victorieux, chantant des Hymnes à sa louange, & regardez le une autre fois que ses affaires ne furent pas si

heureuſes, l'appeller traitre à ſa Patrie, l'accuſer, vouloir ſa mort, & lui imputer à crime tout ce qu'il n'avoit fait que pour la gloire de la République. Et conſiderez, ajoûta Florinde, un Appius accuſé; il n'y avoit ni petit, ni grand qui ne déclamât contre lui : Il meurt; tout le monde court chez lui, tous veulent aſſiſter à ſes funerailles, honorer ſes obſeques, & entendre ſes louanges. Ceux de Siracuſe, dit Iphis, criant à pleine tête dans les ruës, ſous les portiques, & dans les Places publiques qu'il falloit vanger la mort du Roi une ſeule harangue les changea ſi fort qu'à peine voulurent-ils l'enſevelir. Il faut avoüer, dit Celimene, que la préſence d'Uranie a un pouvoir bien abſolu ſur les eſprits, puiſqu'elle a fait tomber la converſation ſur des ſujets qu'on ne croiroit pas devoir amuſer des

perſonnes de notre ſexe. Il eſt vrai, dit Camille, qu'il ſemble que tout ſoit d'accord avec le plan que nous nous ſommes preſcrits de ſuivre ici, mais ce qui me charme, c'eſt que nous n'avons pas eu beſoin du ſecours de la Bibliotheque d'Uranie pour former une converſation intéreſſante. Lorſqu'il y a autant d'eſprit dans une Compagnie que celle-ci en renferme, répondit Uranie, on n'a beſoin que de ſoi-même pour s'amuſer ; cependant je crois qu'un peu de promenade feroit plaiſir à Celimene. En diſant cela, elle la prit ſous le bras, & toute la Compagnie s'étant levée, Uranie la conduiſit inſenſiblement dans un ſalon de Maroniers, dont les ouvertures taillées en portiques, avoient chacune une vûë différente. Là ſe trouva une table garnie de tout ce qui peut compoſer une collation magnifique. Celimene pa-

rut surprise de cette galanterie; mais les trois amies d'Uranie le furent d'autant plus, qu'elles ne lui avoient vû donner aucun ordre; ce qui les obligea d'admirer en secret la façon dont elle sçavoit se faire servir; un clin d'œil lui suffisant pour être obéïe. La Compagnie se trouva parfaitement régalée, & reprit la promenade après avoir fait honneur au repas; elle revint sur la terrasse; où s'étant assise, la conversation s'ouvrit sur le chagrin que Celimene témoigna à Uranie de ce qu'elle alloit les quitter pour quelques jours. Je connois Belise, continua-t-elle, & je suis persuadée qu'elle ne vous laissera partir que le plus tard qu'elle pourra; ainsi nous avons tout l'air de vous perdre plus de tems que vous ne pensez. La crainte que vous me témoignez, répondit Uranie, touche mon cœur sensiblement; mais, Madame, j'es-

pere que bien loin de rester chez Belise, je l'amenerai ici passer quelques jours : nous n'allons chez elle que pour être témoins d'une alliance qui lui est agréable, & pour partager avec elle la joie qu'elle ressent d'unir pour jamais deux personnes qui lui sont extrêmement cheres. J'ai oüi parler d'Orsame & de Julie, dit Celimene, & des chagrins que Belise a soufferts; & je vous assure que je prends beaucoup de part à la satisfaction que lui doit donner le retour d'Orsame, puisque cela termine entierement les discussions de deux familles qui pouvoient se faire également tort. Il faut convenir, dit Achante, que les nœuds de l'Hymen ont de grandes prérogatives. Les alliances qui se font entre les particuliers assoupissent les plus cruels différends, finissent les procès, & relevent souvent une Maison ruinée, ou illustrent

trent une famille. Parmi les Souverains, les mariages finissent les guerres, appaisent des émotions dangereuses; les Etats s'affermissent par ces sortes d'unions, elles les confirment, elles les appuyent, & souvent les augmentent en honneur, & en puissance. Il est certain, dit Uranie, que l'on a vû des guerres durer des trente & quarante ans, détruire des pays entiers, les Habitans des Villes & des Campagnes ruinez, errans de Provinces en Provinces pourchercher leur sûreté & leur vie, traînant leur malheureuse famille après eux, les terres incultes, le commerce cessé, le crédit perdu, les Nations autrefois craintes & respectées de leurs voisins, en devenir le mépris, & faire croire qu'elles alloient être la proye de leurs ennemis, lorsque celui qui tient entre ses mains le cœur des Rois a souvent appaisé ces

fureurs guerrieres par l'union des Princes qui n'étoient même pas nez quand la guerre avoit commencé. Nous en avons, dit Iphis, des exemples fameux en France, puisque les longues guerres que nous avons eu avec l'Espagne, l'Angleterre & la Savoye, ont toûjours été terminées par des mariages, dont les liens sacrez ont rendu les habitans à leurs Provinces, le fils à son pere, & la liberté des entrées du commerce, en rétablissant la paix entre les Nations. Que de semblables unions, s'écria Achante, soient à jamais heureuses; que les augustes Têtes qui en sont les objets, & qui produisent de si grands biens, joüissent d'une félicité éternelle; que les Epitalames soient chantez, les feux de joye allumez, & les Arcs de triomphe érigez, afin que leurs noms soient connus & respectez aux deux bouts de la Terre.

La Compagnie ne put s'empêcher de rire de l'entousiasme d'Achante; mais en même tems elle convint qu'on ne pouvoit trop célébrer des nœuds si nécessaires au bonheur des Peuples. Ils ont été de tout tems, dit Florinde, le seul moyen de rétablir la paix & le repos. Agas Roi de Cirenes ne pût terminer les grands démêlez qu'il avoit avec son frere Ptolomée, qu'en lui promettant Berenice sa fille unique en mariage pour son neveu. Justin rapporte, ajouta Felicie, qu'après que Darius se fut mis en possession de l'Empire de Cirus il en épousa la fille, afin qu'il parût aux Perses qui avoient en vénération la mémoire de ce Heros, que son Sceptre étoit plûtôt remis dans sa famille, que passé en des mains étrangeres. Tarquin Roi des Romains, dit Camille, obligea les Latins, & s'acquit leur amitié par le mariage

qu'il fit de sa fille avec Octave Mamilius Tusculan, un des principaux Seigneurs de la Nation Latine. Tout cela prouve, dit Iphis, combien il est nécessaire de se marier, & que sans la force de ce lien tout seroit dans le trouble & la confusion. C'est ce qui rend Hortence & Melente si heureux, ajoûta Celimene, mais quelque plaisir que nous goutions ici, je crois qu'il est tems de laisser Uranie en liberté de songer à son départ. A ces mots toute la Compagnie se leva. Uranie fit tous ses efforts pour la retenir à souper; mais Celimene lui ayant fait entendre qu'elle étoit obligée de se rendre chez elle de bonne heure, il fallut consentir à se séparer. Après mille amitiez de part & d'autre, on se dit adieu, en se promettant de se revoir incessamment. Apeine Celimene fut-elle partie, qu'un homme demanda à parler à

Felicie ; on le fit entrer , & il lui préſenta un paquet de Lettres , dont l'écriture lui fit connoître la main de Celie ſa niéce, cette Vierge voilée qui lui avoit fait voir Olimpe ; elle l'ouvrit avec précipitation, après l'avoir lûë bas, Voilà, dit elle à Uranie, des nouvelles qui vous intereſſeront, je vais ſatisfaire la curioſité que vous avez témoignée ſur l'hiſtoire d'Olimpe, elle me l'envoye écrite de ſa main, & voici la Lettre de Celie qui vous inſtruira de ce que vous devez ſçavoir avant que de lire ce qu'Olimpe me mande.

Celie à Felicie.

LA charmante Olimpe eſt de retour ici, Madame, ſon amitié pour moi lui a fait préferer ce lieu pour ſe conſacrer à la retraite : celle que vous lui avez marquée

me met dans l'obligation de vous apprendre son sort. Elle vient de faire des vœux qui privent pour jamais le monde de l'espoir de la posseder. Comme elle est morte pour lui, elle ne fait plus de difficulté de se faire connoître; elle croit même montrer une plus grande humilité en rendant ses avantures publiques; & c'est par cette raison autant que par reconnoissance de vos bontez pour elle, qu'elle vous écrit son Histoire, dont les événemens vous paroîtront sans doute dignes de votre attention. Elle vous prie d'en faire part à la sage Uranie pour des raisons que la lecture que vous en ferez vous apprendra. Je suis persuadée que vous serez touchée des malheurs & de la vertu d'Olimpe, qui vous assure ainsi que moi, du plus parfait attachement.

CELIE.

Je vous jure, dit Camille, que ma curiosité eſt fortement excitée, & que je brûle du deſir d'entendre cette Hiſtoire. Je n'en ai pas moins, répondit Uranie, & les raiſons qu'Olimpe dit avoir de m'en faire part, augmentent mon impatience. Comme Felicie ſe préparoit à lire, on vint avertir Uranie qu'un Valet de Chambre d'Orſame venoit d'arriver, & qu'il avoit une Lettre de Beliſe à lui rendre, elle ordonna qu'on le fit entrer. C'eſt le jour des Couriers, dit-elle en riant. J'ai un preſſentiment, dit Florinde, que celui ci regarde encore les affaires d'Olimpe. A ces mots le Valet de Chambre entra, & donna la Lettre de Beliſe à Uranie : elle n'en retarda pas la lecture, qu'elle fit à haute voix.

Belise à Uranie.

LE malheureux Arimont vient de mourir, ma chere Uranie; la tristeſſe qui regne chez moi par cette mort nous oblige à faire le mariage de Julie ſans nulle marque de réjoüiſſance & à vous prier de ne point quitter votre aimable ſéjour, celui-ci ne pouvant vous offrir que des objets de larmes. Nos Amants ſeront unis cette nuit, & nous partons demain pour la Ville. Arimont a laiſſé tout ſon bien à Orſame, à condition qu'il feroit une penſion à cette Olimpe dont Felicie nous a parlé. Cette belle fille eſt cauſe de ſa mort: c'eſt tout ce que j'ai le tems de vous dire préſentement. Je vous embraſſe, ma chere Uranie, & votre aimable Societé.

BELISE.

En

En verité dit Florinde, voilà un événement tout-à-fait extraordinaire. Alors Uranie demanda au Valet de Chambre s'il retournoit chez Belise : Il lui répondit que non, qu'il continuoit son chemin pour se rendre à la Ville, afin que tout fût prêt pour y recevoir Orsame & Julie. Puisque cela est ainsi, lui dit Uranie, vous m'obligerez infiniment, si vous voulez vous charger d'une Lettre pour Thelamon. Cet homme l'ayant assuré qu'il s'acquitteroit ponctuellement de cette commission ; elle écrivit à Thelamon le changement que causoit la mort d'Arimon. Le Valet de Chambre l'assura qu'il auroit cette Lettre dès ce même soir, & partit. Les quatre amies prévoyant qu'elles ne seroient plus interrompuës, firent quelque tems des réflexions sur ce qu'elles venoient d'apprendre ; mais voulant en sça-

voir davantage, Uranie pria Felicie de commencer l'Hiſtoire d'Olimpe. Auſſitôt elle ouvrit le cahier que Celie lui avoit envoyé, & y lut ces paroles.

HISTOIRE D'OLIMPE

à l'aimable Felicie.

J'Ai conſacré les reſtes de ma vie au Maître de l'Univers, Madame, & je en vous dedie tous les événemens. Ne m'en ayez point d'obligation : ſi je pouvois me diſpenſer de les mettre au jour, vous ignoreriez encore mes étranges avantures. La honte que me fait cet aveu eſt un ſujet d'humilité que je m'impoſe moi-même pour expier mes fautes. Voilà, Madame, dans quel eſprit je vais vous inſtruire de ce que votre amitié pour moi vous

a fait souhaitter de sçavoir.

Clidanor & Cleonte étoient deux freres extrêmement riches. Leurs noms ne doivent point vous être inconnus, puisque par la liaison qui est entre vous & la sage Uranie, vous ne pouvez ignorer ce qui regarde Belise, & que vous sçavez par-là que Cleonte fut l'époux de la belle Arsesne & pere d'Orsame. Pour Clidanor son frere aîné, la force d'une destinée que l'on ne put empêcher, lui fit épouser Armire, dont l'alliance lui étoit nécessaire pour posseder une Charge d'importance. Ce fut tout ce qu'elle lui apporta, ne joüissant que de très peu de bien. Une partie de celui de Clidanor étoit substituée au premier enfant qu'il auroit soit mâle ou femelle. Armire s'allarma de se voir sans enfans au bout d'un an de mariage, son ambition lui faisant craindre de perdre son Epoux sans avoir un heritier qui lui as-

ſurât ſa ſucceſſion. Cette idée s'empara ſi fort de ſon eſprit, qu'elle ne put s'empêcher de confier ſa crainte à une veuve de ſes amies qui la voyoit très ſouvent & pour laquelle Clidanor avoit une eſtime toute particuliere.

Cette Dame qui ſe nommoit Emilie, entra dans les raiſons d'Armire, & lui propoſa de lui rendre ſervice ſi elle vouloit ſuivre le conſeil qu'elle lui donnoit, de feindre d'être groſſe, & qu'au bout du tems marqué pour l'accouchement, elle lui feroit avoir une femme ſage, diſcrette, & un enfant ſuppoſé. Armire aveuglée par l'interêt, & croyant qu'elle reſteroit veuve, ſaiſit la propoſition, s'abandonnant entierement à la prudence d'Emilie.

Un mois après cette réſolution, Armire dit qu'elle étoit groſſe & feignit chaque jour les incommoditez qui pouvoient la faire croire verita-

ble. Le tems venu auquel on doit ſe délivrer de ce fardeau, Emilie envoya près d'Armire la femme dont elle étoit convenuë, & l'accouchement ayant été concerté pour la nuit, elle prit ſi bien ſes meſures; qu'Armire accoucha ſur les trois heures du matin d'une fille que je ſuis obligée de vous faire connoître pour l'infortunée qui vous écrit.

Tout ſe paſſa parfaitement bien; l'éxécution fut couronnée d'un ſecret inviolable qu'Armire paya magnifiquement, & elle n'eut point d'autre chagrin dans cette avanture, que de n'avoir pas Emilie pour témoin; mais la fiévre lui ayant pris le jour qui précéda la nuit de l'accouchement d'Armire, elles furent privées de ſe divertir enſemble de la réüſſite de leur projet. La maladie d'Emilie dura même plus long tems que la feinte d'Armire; mais enfin étant devenuës l'une & l'autre en par-

faite ſanté,elles étoient inſéparables.

On me nourriſſoit chez Armire, ainſi Clidanor me voyoit tous les jours. Sa tendreſſe pour moi devint ſi grande que ſa femme en étoit étonnée, ce qui lui faiſoit ſouvent dire en ſecret à Emilie, qu'il falloit que la prévention fit une bonne partie de la nature, puiſque Clidanor ſe croyant mon Pere, paroiſſoit en avoir les entrailles, & qu'elle, étant inſtruite de la vérité ne ſe ſentoit nulle amitié pour moi.

Emilie lui répondoit, que quelque fois la ſimpatie avoit le même pouvoir que le ſang, & qu'il n'étoit pas ſurprenant que Clidanor prévenu de l'idée d'être mon pere, m'aimât comme ſa fille, ſi cette ſimpatie ſe trouvoit entre lui & moi; que même elle agiroit en moi comme en lui, & que je l'aimerois de même.

Une année s'écoula dans ces diſcours & ces réflexions. Armire étoit

contente d'avoir prévû les accidens que la mort de ſon Epoux pouvoit lui cauſer, ſa ſanté n'étant pas des meilleures, & ſa complexion délicate: mais le Maître des événemens punit Armire de ſes criminelles précautions, en permettant qu'elle devînt groſſe véritablement, & qu'elle mît au monde un fils pour lequel ſa tendreſſe extrême lui fit ſentir la peine d'avoir ſuppoſé un enfant qui lui raviroit lameilleure partie du bien qu'il devoit avoir.

Cependant Clidanor charmé de l'augmentation de ſa famille, avoit mille tendres attentions pour Armire, & mit tous ſes ſoins à nous élever Arimon & moi: (car, Madame, c'eſt lui & moi qui ſommes les triſtes objets de cette Hiſtoire.) On ne ſçauroit exprimer la douleur extrême d'Armire & la haine qu'elle conçut pour moi.

Elle fut tentée mille fois de dé-

couvrir ſon ſtratagême à Clidanor, & elle l'eût ſans doute fait ſans Emilie, qui l'en détournoit toûjours en lui montrant les conſéquences d'un ſemblable aveu, & en lui faiſant entendre que les conſiderations qu'il avoit pour elle ſe changeroit en averſion, & qu'elle devoit attendre un moment plus favorable pour faire cette déclaration. L'ambitieuſe Armire céda aux conſeils de l'habile Emilie, & cacha le mieux qu'elle put ſon chagrin & ſa haine.

Pour Clidanor ſa tendreſſe étoit égale entre mon frere & moi, & la nôtre pour lui mettoit le comble à ſa ſatisfaction. Arimon m'aimoit tendrement & je l'aimois de même, & il ſembloit que l'amour paternel & l'amitié fraternelle fuſſent de concert pour redoubler l'étonnement d'Armire, qui ne pouvoit comprendre ce qu'elle appelloit un effet bizarre de la prévention. Comme nous

étions élevez Arimon & moi dans l'idée d'être frere & fœur, notre tendreffe conduite par les préjugez de l'enfance & de la raifon, ne paffa point les bornes du fang & des loix qu'impofe la nature, & Clidanor beniffoit le Ciel de l'union de fes enfans dans le tems qu'Armire l'accufoit d'injuftice.

Emilie ne lui reffembloit pas, & elle me montroit un attachement fi tendre que je me fentois mille fois plus portée à n'aimer qu'Armire, dont la feverité pour moi me faifoit trembler.

Nous vécûmes ainfi jufqu'à l'âge de quatorze & quinze ans; lorfqu'une maladie des plus violentes & des plus dangereufes attaqua les jours d'Armire, elle fut réduite à une telle extrêmité, que croyant n'avoir que quelques momens à vivre, elle fe détermina à déclarer fon fecret à Clidanor.

Vous pouvez juger, Madame, de ſon étonnement à cette nouvelle, il en connut toute l'horreur; & quoique ſa prudence la lui fit cacher à Armire, & qu'il la conſolât en l'aſſurant qu'il lui pardonnoit, il ne put arracher de ſon cœur l'averſion que cet aveu y fit naître. Armire qui croyoit avoir obligation à Emilie, ne voulut point dire la part qu'elle avoit à cette avanture: ainſi mon pere ignora qu'elle lui avoit donné de ſemblables conſeils.

Cependant Clidanor après avoir déclaré hautement que je n'étois point ſa fille, mais un enfant pour laquelle ſon amitié ne ſe démentiroit jamais, il nous fit amener auprès de lui Arimon & moi. Mon fils, dit il à Arimon, Olimpe n'eſt point ma fille ni votre ſœur, la tendreſſe que vous avez l'un pour l'autre, me fait eſperer que vous n'aurez pas de peine à vous conformer à mes volon-

tez, vous Arimon par l'obéiſſance que vous me devez, & vous Olimpe, par la reconnoiſſance qu'exige de vous l'éducation que je vous ai donnée & l'amitié que je vous ai marquée. Je ne ſuis point votre pere, mais je veux l'être, & réparer les fautes du deſtin en vous donnant Arimon pour Epoux, que votre tendreſſe fraternelle devienne un amour conjugal, c'eſt ma volonté; & les partis les plus riches & les plus puiſſans ſe préſenteroient pour mon fils que je ne changerois pas de ſentiment.

Quoique nous fuſſions encore bien jeunes, nous ne laiſſâmes pas de connoître l'étenduë du changement de notre ſort. Pour moi qui avoit un an de plus qu Arimon, je me trouvai ſi ſenſible aux bontez de Clidanor, que je me jettai à ſes pieds pour lui en rendre graces. La honte d'une naiſſance inconnuë me

parut être si parfaitement réparée en devenant l'épouse d'Arimon, que je n'épargnai rien pour m'en faire aimer. Helas! je n'y réüssis que trop bien ! La raison ne s'opposant point aux sentimens qu'on vouloit nous inspirer, nous prîmes l'un pour l'autre un amour d'autant plus violent, que la force du sang en formoit la simpatie : mais c'est un mistere que la suite de mon récit découvrira assez-tôt.

Armire ne mourut point, & ne put se repentir d'avoir révélé son secret. Emilie qui avoit été la premiere à sçavoir ce qu'elle avoit fait, en avoit tremblé; mais elle fut plus surprise de la résolution que Clidanor avoit prise de nous unir Arimon & moi; elle lui représenta avec la franchise d'une ancienne amie la disproportion de cette alliance, & le deshonneur qu'elle répandroit dans sa famille. Mais il fut ferme dans son

projet, & fit ferment de l'exécuter auſſi tôt qu'Arimon auroit atteint vingt ans.

Comme il y avoit preſque cinq ans à paſſer juſqu'à ce tems, cela diminua en quelque ſorte l'inquiétude ſecrette qui tourmentoit Emilie; elle eſpera que dans cette eſpace il arriveroit des changemens qui romproient un mariage qu'elle avoit de juſtes raiſons d'appréhender. Cependant n'étant pas élevez en freres, mais comme devant être Epoux, les ans ſe paſſoient, & l'amour croiſſoit.

Ciel, qu'elle eſt la juſtice Divine! Victimes du crime de nos meres, nous devînmes ſi coupables, qu'elles paroîtront innocentes auprès de nous. Nous bannîmes pour jamais les noms de frere & de ſœur, termes trop foibles pour exprimer ce que nous ſentions: Nous changeâmes les marques d'amitié fraternelle en ſermens les plus tendres de nous ai-

mer juſqu'à la mort, & notre paſſion devint ſi violente, que Clidanor ſe crut obligé de faire notre mariage un an plûtôt qu'il n'avoit réſolut.

Quelle charmante nouvelle pour des cœurs paſſionnez ! nous attendions ce jour avec une impatience proportionnée à notre amour, lorſqu'Emilie fit prier Clidanor de venir chez elle pour une affaire des plus importantes Il y courut & n'en revint que fort tard avec un viſage extrêmement triſte.

Un preſſentiment de notre malheur nous fit trembler en voyant Clidanor en cet état : je n'oſai l'aborder ; mais Arimon plus hardi que moi le ſuivit dans ſon appartement : Il y fut long tems dans un morne ſilence; mais enfin levant les yeux ſur ſon fils ; Arimon, lui dit-il, rappellez toute la vertu que j'ay voulu vous inſpirer depuis votre naiſſance, rendez vous maître de vos plus ar-

dens ſouhaits, & que l'honneur ſoit le ſeul guide de toutes vos actions; j'ai un ſecret à vous découvrir qui demande cette perfection : Si vous pouviez l'ignorer, je vous épargnerois le coup que je vais vous porter; mais, mon fils, il faut que vous le ſçachiez pour ne pas tomber dans le crime : Olimpe ne peut être à vous; elle eſt votre ſœur & ma fille. Je lis dans vos yeux l'excès de votre douleur, dit-il, en voyant pâlir Arimon: Cependant, mon fils, écoutez-moi, & que je vous ſerve d'exemple pour éviter les malheurs que je viens de m'attirer.

Je n'ai point épouſé votre mere par amour, l'interêt fut le ſeul motif de mon hymen; j'avois une paſſion violente dans le cœur, & j'étois aimé. Cet amour a continué depuis mon mariage ſans que votre mere s'en ſoit apperçûë. Cependant la perſonne que j'aimois devint groſſe, &

persuada à votre mere qu'elle n'auroit peut-être point d'enfans, & que pour s'assurer mon bien, elle devoit supposer un enfant dans ma Maison.

Votre mere dont l'ambition n'a point de bornes, y consentit, & cette Dame ayant compassé les tems, trouva les moyens de lui donner l'enfant dont elle venoit d'accoucher qui est cette même Olimpe que mon ignorance alloit vous faire épouser. Vous jugez bien, mon fils, qu'on me cacha avec soin un stratagême si criminel: Ainsi j'ai élevé Olimpe comme ma fille pendant un certain tems. Vous sçavez que votre mere se croyant prête à mourir me déclara une partie de ce que je viens de vous dire; & comme elle ignoroit le nom de la mere d'Olimpe, elle ne put me l'apprendre.

La nature ne pouvant se démentir, il me fut impossible de ne pas regarder Olimpe avec des yeux de pere

pere j'attribuai alors mes ſentimens à la pitié que m'inſpiroit ſa beauté, ſa jeuneſſe, & le malheur de ſa naiſſance. Ainſi pour ſatisfaire en quelque ſorte la tendreſſe que je me ſentois pour elle, je pris la réſolution d'unir ſon ſort au vôtre : je fis naître votre amour, j'en ſuis le ſeul coupable, & je prie le Ciel de n'en faire tomber la punition que ſur moi : mais aujourd'hui que je ſuis inſtruit de la vérité, c'eſt à vous, mon cher Arimon, à m'aider à expier des fautes où tout autre que vous & moi auroit tombé en pareille occurrence.

Voilà ce que j'avois à vous apprendre, & ce que l'honneur & la probité m'ont forcé à vous avoüer. Votre ſilence & votre étonnement me ſont une preuve de votre douleur ; mais enfin, mon fils, il n'eſt pas en mon pouvoir d'empêcher qu'Olimpe ne ſoit votre ſœur.

Clidanor ceſſa de parler ; mais

Arimon étoit saisi, de sorte qu'il tomba évanoüi aux pieds de son pere sans lui avoir pu dire une seule parole. Clidanor attendri & surpris appella du secours.

Comme j'étois inquiete d'un si long entretien, je fus des premieres à courir. Aussi-tôt que Clidanor me vit : Ma fille, me dit-il, votre frere me donnera la mort. Ces mots me glacerent d'effroi ; mais l'état où je vis Arimon m'empêcha d'en demander l'explication. On le fit revenir avec beaucoup de peine : on le porta dans son lit avec une fiévre ardente.

J'étois à son chevet, & ma tendresse extrême m'ayant fait oublier les paroles de Clidanor, je pris la main de mon malheureux frere. Mon cher Arimon, lui dis-je, quels peuvent être les malheurs qui vous mettent dans cet état ? en est il pour vous, puisque je vous aime, & que

je n'aimeray jamais que vous ? Ce discours le fit rougir jusqu'au blanc des yeux.

Olimpe, me répondit-il, vous ne sçaurez point de moi le coup de foudre qui vient de m'accabler. Je souhaite que vous ayez plus de force que moi ; mais, Olimpe, ne soyez point surprise si je ne puis cesser de vous adorer. Arimon prononça ces paroles avec une ardeur que j'attribuai à la fiévre, & je crus qu'elle causoit le peu de raison que j'y trouvois, puisque je ne pouvois concevoir qu'il fallût qu'il se justifiât de m'être fidele, sçachant que son amour faisoit toute ma félicité.

Je me préparois à lui répondre, lorsqu'on me vint appeller de la part d'Armire. La cruelle s'étoit cachée dans un cabinet, duquel elle avoit entendu toute la conversation de Clidanor avec son fils, & elle se fit une joye maligne de m'apprendre

ma funeſte avanture ſans nul ménagement.

Je ne fus pas plûtôt près d'elle ; qu'elle me la peignit avec toutes les couleurs qui pouvoient en augmenter l'horreur ; elle y joignit les noms les plus odieux, & ne termina ſon diſcours que par l'ordre qu'elle me donna de ſortir inceſſamment de ſa Maiſon, dont ma naiſſance & mon amour ſoüilloient la pureté.

Il n'eſt point d'expreſſions aſſez fortes, Madame, pour vous décrire les mouvemens de mon cœur en ce moment. Je fremis encore en le rappellant à ma mémoire. Cependant l'indigne traitement d'Armire m'anima d'une fierté que je n'avois jamais eu. Madame lui répondis-je, puiſque je ne ſuis, ni ne puis être attaché à vous par aucun des liens qui m'obligeoient de vous reſpecter, ne ſoyez point ſurpriſe ſi je vous dis que vous êtes mille fois plus coupa-

ble que moy ; que c'eſt vous ſeule qui par vos intentions illicites deshonorez votre Maiſon, & que puiſque Clidanor eſt mon pere, de quelque façon qu'il le ſoit, c'eſt à lui à diſpoſer de mon ſort : Ainſi c'eſt près de lui que je vais chercher les conſolations & les conſeils que je ne puis attendre de vous.

A ces mots je la quittai, & pénétré du plus cruel deſeſpoir, je fus à l'appartement de Clidanor. Je le trouvai dans une rêverie profonde dont je le détournai en me jettant à ſes pieds. Ah ! Seigneur, lui dis-je, en fondant en pleurs, que viens-je d'apprendre & dans quel abîme m'a-t-on précipitée ! Et quoi, me répondit il en m'embraſſant, & mêlant ſes larmes aux miennes, votre frere a-t-il eu la force de vous conter, ... Non, Seigneur, interrompis-je, Arimon ne m'a rien dit, mais Armire m'a tout appris. Armire, me dit-il !

Et d'où ſçait-elle ce ſecret? Alors je lui contai ce qui venoit de ſe paſſer.

Voilà continuai je, Seigneur, les effets de la haine d'Armire. Je pourrois aiſément me juſtifier du fatal amour qui me dévore, puiſque c'eſt vous qui l'avez fait naître ; mais je ne puis, ni ne veux rien vous reprocher : la ſeule grace que j'oſe vous demander, c'eſt de me marquer que vous êtes mon pere en m'arrachant d'ici, & de me mettre dans un Cloître pour le reſte de mes jours, afin que l'abſence, le tems, mes pleurs & ma raiſon me faſſent tenir une haute vertu de la ſource même de mon crime.

Ah ! me répondit Clidanor en m'embraſſant encore, cette demande eſt déja une marque de la vertu à laquelle vous aſpirez! Oüi, ma fille, je vous ſatisferai, & je vous ferai connoître que jamais pere n'aima plus tendrement que je vous aime.

Alors je le priai de ne me point forcer à voir Emilie, craignant de perdre ma résolution à sa vûë : il m'accorda tout, & dès ce même jour il me fit conduire dans un Monastere dont la Principale étoit sa parente. Tout cela se fit avec tant de précipitation, que je n'eus pas le tems de me reconnoître : mais lorsque je me vis hors d'espoir de voir Arimon, tout mon amour se réveilla ; j'oubliai ce que je devois au lieu où j'étois, & ce que je me devois à moi même.

Je crûs que tout cela n'étoit qu'un artifice pour me séparer de ce que j'aimois. L'état où je l'avois laissé redoubloit encore mon desespoir, je m'accusois de cruauté, & jamais il ne fut d'agitation semblable à la mienne. La parente de mon pere entra avec douceur dans ma peine, & bien loin de l'augmenter par une séverité à contretems, elle n'employa pour l'adoucir qu'une tendresse ex-

trême, & des ſoins infinis. Ces bontez calmerent mes tranſports; mais elles ne m'arracherent point ma funeſte flâme: je demandois ſans ceſſe des nouvelles d'Arimon; le ſilence qu'on vouloit garder ſur ſon ſort, me le faiſant croire à l'extrémité, me rejettoit dans le deſeſpoir.

Un trouble ſi continuel obligea la parente de mon pere de me dire la verité. Elle m'apprit qu'Arimon étoit convaleſcent; qu'Emilie étoit morte & qu'en reconnoiſſance des ſervices qu'elle diſoit avoir reçû de Clidanor, elle avoit laiſſé une ſomme conſidérable à mon frere: que la mort de cette Dame avoit paru ſi prompte, que Clidanor en accuſoit la haine & l'artifice; & que l'idée qu'il s'en étoit formée l'avoit fait tomber malade lui même, & qu'on n'eſperoit pas beaucoup de lui.

Je ſentis alors tout le poids de mes malheurs, je ne doutai point qu'on

qu'on n'eut avancé les jours d'Emilie, & je fus persuadé que la mort de Clidanor m'alloit priver du seul secours qui m'étoit nécessaire.

Mais, Madame, admirez la foiblesse du cœur humain ! Dans le fort de ma douleur pour des sujets si justes, je me trouvois mille fois plus sensible à l'oubli qu'Arimon sembloit faire de moi & ce qui auroit dû guerir mon amour, ne faisoit que l'augmenter. Vous serez sans doute surprise, Madame, de voir que je persistois dans mon aveuglement, sçachant qu'il ne pouvoit être que criminel, puisqu'Arimon étoit mon frere : mais lorsque vous réflechirez de sang froid sur le principe de chaque chose, vous trouverez qu'il est bien plus facile de passer de l'amitié fraternelle à l'amour, que de changer l'amour en tendresse du sang. La nature par ses mouvemens d'inclination semble frayer un chemin à quel-

que chofe de plus fort. Le feul préjugé de l'enfançe y met des bornes. Ce préjugé détrui, le fonds de tendreffe qui refte, n'a qu'un pas à faire pour devenir amour : les defirs & l'efpoir l'accroiffent & le nouriffent; & cette ardeur jointe à la force du fang, forme des nœuds que la raifon ne fçauroit rompre qu'avec peine : Auffi n'ai-je pas la vanité de croire que la mienne foit parvenuë à cet effort. Je n'attribuë l'état préfent de mon cœur qu'à la bonté du Ciel, qui trouvant dans ma volonté ce qui manquoit à ma puiffance, a bien voulu y fuppléer par une force fupérieure, pour me rendre mon innocence; mais je ne dois pas fi-tôt vous apprendre ce que je fuis aujourd'hui, ayant encore long-tems à vous entretenir de ce que j'étois.

J'ai paffé cinq mois dans le trouble, la douleur, & fi je l'ofe dire, dans la jaloufie me figurant toûjours

qu'un autre objet m'avoit banni du cœur d'Arimon. Au bout de ce tems, on ſe crut obligé de m'apprendre que Clidanor étoit mort, & qu'Armire & Arimcn ignoroient le lieu de ma retraite, & faiſoient d'égales perquiſitions pour le découvrir, dans des intentions, ſans doute, bien differentes.

Ces nouvelles réveillerent ma vertu, perſuadée qu'Arimon m'aimoit encore, puiſqu'il me cherchoit. La jalouſie diſparut, & la raiſon me fit enviſager avec effroi le danger de tomber entre ſes mains, ou dans celles d'Armire. Je demandai conſeil à la Superieure qui prenoit ſoin de moi, elle m'aſſura qu'elle ne me livreroit jamais à l'un ni à l'autre; qu'elle avoit reçû les dernieres volontez de mon pere, qui la chargeoient d'avoir ſoin de moi comme d'elle-même, & qu'il lui avoit fait tenir par une voye ſecrette, plus

qu'il ne falloit pour m'ôter d'inquiétude sur ma situation; mais qu'elle ne jugeoit pas à propos de me garder chez elle ; que cette Maison étoit trop près de celle d'Armire, que tôt ou tard elle m'y découvriroit, & que pour éviter les effets de sa haine, elle avoit résolu de m'envoyer auprès de sa sœur, qui gouvernoit une Maison pareille à la sienne; qu'elle lui avoit écrit toutes les conséquences du dépôt qu'elle vouloit lui confier, & qu'elle n'attendoit que sa réponse pour me faire partir.

Je trouvai une grande consolation à ce discours, & l'ayant remerciée tendrement de ses bontez, je la priai de me les continuer en l'assurant que mes souhaits les plus ardens étoient de parvenir à m'en rendre digne. Comme elle avoit toûjours trouvé en moi un fonds de sagesse qui l'avoit portée à traiter sans rigueur le triste état de mon ame, elle ne douta

point de la ſincerité de ces aſſurances.

J'attendois avec impatience le moment de m'éloigner des lieux qu'habitoient Armire & Arimon ; lorſqu'un jour, me promenant dans les Jardins de cette maiſon, & m'amuſant à voir rebâtir un mur qui touchoit une porte qui rendoit ſur un grand chemin, je vis paſſer pluſieurs hommes à cheval. Comme la porte étoit démontée, & que l'ouverture en étoit fort grande, ils me virent avec la même facilité que je les voyois. Alors un d'eux cria aux autres de s'arrêter.

Ces paroles me firent prendre la réſolution de fuir ; mais je ne le pus faire ſi promptement que deux de ces hommes ne fuſſent aſſez près de moi pour me ſaiſir. L'un des deux me prit dans ſes bras, & malgré mes cris, regagna au grand galop le grand chemin. J'entendis tirer derriere moi quelques coups de piſtolet, &

je n'esperois plus de secours; lorsque celui qui me tenoit & sa troupe, se virent attaquez par un nombre d'hommes égal au leur.

Celui qui étoit à la tête de la derniere commanda à mon ravisseur, le pistolet à la main, de me rendre à lui; il ne répondit à cette demande qu'en lâchant le sien, mais ayant manqué son coup, mon vaillant Liberateur saisit la bride de son cheval, & le tirant à bout portant lui cassa la tête.

Il ne le vit pas plûtôt chanceler, qu'il m'arracha de dessus son cheval, & m'ayant mise devant lui, il fit signe à sa suite de le suivre: ses gens avoient tenu tête aux autres, mais voyant que mon deffenseur avoit sa proye, & fuyoit à bride abattuë, ils le rejoignirent de même.

Pour moi, le combat de ces deux hommes m'avoit saisi d'un tel effroi, que j'étois évanoüie, lorsque mon

Liberateur me prit entre ſes bras : il ne s'aviſa point de me faire revenir, & ſe preſſa d'arriver dans une maiſon dont il étoit apparemment aſſuré : mes raviſſeurs le pourſuivirent quelque tems; mais l'ayant perdu de vûë, & leur Chef étant mort, ils ne jugerent pas à propos de livrer un autre combat pour des intérêts qui leur étoient indifférens : ainſi l'inconnu qui m'enlevoit arriva ſans danger.

J'avois oublié de vous dire, Madame, que le premier de mes raviſſeurs étoit à viſage découvert ; mais qu'il m'étoit entierement inconnu, & que le dernier étant maſqué, je n'avois pû ſçavoir quel il étoit. Il ne fut pas plûtôt en ſûreté, qu'il employa tous ſes ſoins à me tirer de mon évanoüiſſement. Il y parvint, & je repris mes ſens, comme il diſoit : Olimpe, ma chere Olimpe, il m'eſt donc permis de vous revoir. Le ſon

de cette voix me fit ouvrir les yeux, & je reconnus le malheureux Arimon.

La joie, la crainte & la honte penſerent me faire retomber ſans connoiſſance ; mais faiſant un effort ſur moi-même & me démêlant des bras d'Arimon : N'augmentez pas, lui dis-je, Seigneur, l'horreur de notre ſort par des tranſports qui offenſent également l'honneur & la nature ; & ſi vous voulez que je vous aye obligation du ſervice que vous venez de me rendre, faites-moi voir que je le dois plûtôt à la tendreſſe d'un Frere, qu'à l'aveugle paſſion d'un Amant ; car je ne puis penſer que vous ayez voulu prendre près de moi le titre de raviſſeur, votre vertu & la mienne m'en aſſurent.

Vous me rendez juſtice, me dit-il, & quoique je ne puiſſe arracher de mon cœur des ſentimens qui me font frémir, ma paſſion ne m'ôte pas

la raiſon au point de vouloir vous rendre complice de mon crime : Je ne vous cherche point pour vous offenſer , mais pour vous garantir d'une ennemie, dont les loix du ſang m'empêchent de vous défaire. Heureux ! ſi je pouvois ſuivre en tout l'autorité de ces mêmes loix.

Je n'ai rien négligé depuis trois mois pour ſçavoir où vous étiez , non dans le deſſein de vous entretenir d'une paſſion que je ſçai que nous devons éteindre pour jamais ; mais pour vous reſtituer un bien que je ne puis ignorer qu'Emilie vous a deſtiné, puiſqu'elle m'en a rendu maître , perſuadée que mon pere n'avoit pû vous en faire autant qu'il auroit ſouhaité : Je voulois contribuer à votre tranquillité de ce côté là , en ajoûtant ce que je poſſede à ce qu'Emilie vous avoit laiſſé : J'ai fait de vaines recherches pour vous trouver , lorſqu'avant hier un homme à moi , &

duquel j'ai éprouvé la fidélité, me vint avertir qu'Armire avoit chargé son Intendant de vous enlever avec promesse d'une grosse récompense: Que cet homme qui étoit assez bien avec lui, lui avoit proposé d'être du nombre de ceux qui le devoient soutenir dans cette entreprise; qu'il y avoit consenti, afin d'être à portée de me rendre service; qu'il avoit fait ses efforts pour sçavoir où vous étiez, mais que l'Intendant ne lui avoit pas voulu découvrir, en l'assurant que les autres qui l'accompagnoient n'en étoient pas mieux instruits, & qu'il falloit que cela fut ainsi pour que l'indiscretion de quelqu'un ne put faire tort à son dessein, & que l'éxécution en étoit mise à ce jour.

Je rendis graces au Ciel de cette découverte; j'encourageai cet homme à m'être fidele; & l'ayant averti que je les suivrois d'assez près pour ne les pas manquer, il retourna près

de l'Intendant d'Armire. Pour moi m'étant muni d'autant d'amis qu'il avoit d'hommes ; & ce matin ayant été averti qu'il partoit, je ſuis parti ſeul, & me ſuis rendu dans une maiſon voiſine où mes gens m'attendoient, & d'où je pouvois voir le chemin que vos raviſſeurs prendroient. Je n'ai manqué à rien, j'ai vû mon homme avec l'Intendant à la tête de ſa troupe; je ſuis parti avec la mienne, & prenant une autre route, je me ſuis ſi bien orienté, que je les ai toûjours croiſez, & ſuivis juſqu'au Cloître, où je les ai vû s'arrêter. Nous avons fait halte comme eux ; mais à une diſtance aſſez éloignée pour n'en être point apperçûs. Je n'ai pas attendu un quart d'heure, que j'ai vû l'Intendant courir à toute bride, & mon homme à ſes côtez : Je n'ai point douté qu'il ne vous eût à ſon pouvoir, & ſans perdre de tems, nous étant tous maſquez nous avons

couru avec tant de diligence , vos cris nous ayant guidez , que je vous ai atteinte.

Vous ſçavez le reſte , ma chere Olimpe , & je n'ai plus rien à vous dire , que l'aſſurance que je vous donne , que je ne veux rien entreprendre qui ſoit contre votre gloire, puiſqu'elle m'eſt mille fois plus chere que la vie , & que j'ai autant de vertu que je reſſens d'amour.

Je ne pus entendre la fin du diſcours d'Arimon ſans répandre des larmes ſa vertu affoibliſſoit la mienne , & je crois qu'elle eût été plus forte s'il en avoit eu moins. Je voulois ceſſer de l'aimer, mais j'enviſageois avec effroi qu'il ne m'aimât plus. J'eus cependant aſſez de force ſur moi-même pour lui cacher des ſentimens ſi extraordinaires. Je le remerciai du ſecours qu'il m'avoit donné, & de la bonté qu'il avoit de vouloir prendre ſoin de

mon ſort du côté de la fortune. Je le priai de ne ſe point dénuer du ſien ; que j'aurois aſſez de celui qu'Emilie lui avoit laiſſé, pour paſſer mes jours dans un Cloître, & que la derniere grace que j'avois à lui demander étoit de me faire reconduire dans celui dont on venoit de m'enlever.

Arimon ſoupira, leva les yeux au Ciel ; & ſans me répondre ordonna notre départ. Comme cette maiſon appartenoit à un de ſes amis qui étoit du nombre de mes deffenſeurs, il fit atteler un caroiſſe, dans lequel je montai; ils l'accompagnerent à cheval, & je revins ſans accident au Convent.

Toute cette avanture s'étoit paſſée en cinq heures ; ainſi je trouvai encore cette Maiſon dans les allarmes que ma perte avoit cauſé. Arimon me conduiſit à la Principale, de qui la joye fut exceſſive en me revoyant. Je lui contai ce qui s'étoit

paſſé, & trouvant du ſoulagement à me loüer d'Arimon, je lui exagerai ſa vertu d'une façon qui lui fit bien connoître que je n'étois pas encore pour lui d'un détachement ſincere. Cependant elle remercia & loüa ſa généroſité.

Ils prirent alors les meſures néceſſaires pour m'aſſurer le bien qu'il vouloit me rendre, & cette converſation roula juſqu'à la fin ſur l'interêt, ſans qu'on ouvrit la bouche ſur les ſentimens du cœur : mais quand il fallut ſe ſéparer, ils ſe réveillerent avec tant d'impetuoſité, qu'il ne parut aucune marque de cette vertu que j'avois tant vantée. Arimon fit voir un deſeſpoir ſi grand, qu'il fit naître le mien ; & jamais perſonne ne fut plus embaraſſée que cette Superieure en voyant l'excès de notre douleur. Elle ne démentit cependant point ſon caractere, & par des diſcours pleins d'une véritable ſageſſe,

elle fit ſi bien, qu'elle calma nos transports.

Arimon la pria de lui dire où j'allois en ſortant de chez elle ; mais elle ne lui voulut jamais dire, lui promettant ſeulement qu'elle lui donneroit de mes nouvelles, & nous nous ſéparâmes dans l'eſpoir & la crainte de ne nous jamais revoir.

Je partis dès le lendemain pour me rendre dans le lieu que la ſœur de la parente de Clidanor gouvernoit, & c'eſt là que je fis amitié avec l'aimable Celie votre niéce. La tendreſſe que je pris pour elle me fit conſentir ſans peine à paroître à vos yeux, quoique je ſçuſſe que vous veniez d'une Ville où vous pouviez avoir entendu parler de moi On me traita dans cette Maiſon avec la même douceur & les mêmes conſiderations qu'on m'avoit témoigné dans l'autre. La Principale ſeule ſçavoit toutes mes avantures, & ma naiſſan-

ce; mais quelque ſoin qu'on prit de me cacher, Arimon découvrit encore mon azile, & je fus contrainte de chercher une retraite abſolument inconnuë, dans la crainte qu'étant expoſée à le voir, je ne perdiſſe le fruit que j'attendois des efforts que ma raiſon faiſoit chaque jour ſur ma tendreſſe.

Je quittai donc une ſeconde fois le Convent, & fus me renfermer dans une ſolitude où j'étois bien aſſurée qu'on ne me chercheroit pas; c'étoit dans une Métairie appartenant à une Dame qui s'étoit retirée dans la Maiſon d'où je ſortois. Elle n'étoit habitée que par un Fermier & ſa femme qui en rendoient le revenu à leur Maîtreſſe. Cet endroit ſembloit être fait exprès pour être ignoré de toute la Terre. La Maiſon étoit dans le milieu d'une épaiſſe Forêt, plus ſemblable à un Hermitage qu'à une Ferme entourée de rochers & de

montagnes

montagnes. Je m'y rendis avec deux filles que la Principale me donna, & prenant le nom d'une de ses parentes, j'ai passé quatre ans dans cette solitude avec bien plus de tranquillité que je n'avois esperé.

Je recevois souvent des nouvelles des deux Maisons où j'avois été : On me manda la mort d'Armire, & l'aveu qu'elle avoit fait en mourant de l'enlevement d'Orsame. J'admirai l'ambition démesurée de cette femme, & la probité d'Arimon; mais ce qui m'étonna le plus, furent mes propres sentimens; car, Madame, le procedé d'Arimon avec Belise me charma, non comme amante interessée, mais comme une sœur attentive à sa gloire. Je lisois son nom dans toutes les Lettres qu'on m'écrivoit, & je le prononçois sans rougir comme autrefois.

Ce changement donnant plus de force à mes réflexions, je parvins au

repentir d'avoir eu ſi longtems des ſentimens contraires, j'en rendis graces au Ciel, & me ſentant aſſez ferme pour perſiſter dans mes ſentimens, & n'ayant plus rien à craindre d'Armire, je demandai à revoir la Maiſon des Vierges où étoit Celie; mais on ne voulut pas encore m'y recevoir, dans l'intention de laiſſer affermir la mienne.

Je reſtai encore ſix mois dans ma ſolitude, où l'on me manda pour derniere nouvelle le retour d'Orſame & l'amitié d'Arimon pour lui; & que comme cette reconoiſſance lui donnoit de l'occupation, je pouvois prendre ce tems pour revenir. Je ne balançai point, je partis & rentrai dans mon Cloître avec une joie véritable; j'y fus reçûë de même; & comme Arimon & la parente de Clidanor m'avoient aſſuré ce qu'avoit laiſſé Emilie, & que j'en pouvois diſpoſer en quelque lieu que je

fuſſe, je me réſolu de le donner au Monaſtere où j'étois, & d'embraſſer leur genre de vie en faiſant des vœux qui me cachaſſent pour jamais au reſte des humains. J'y ai paſſé l'année deſtinée aux épreuves, ma raiſon s'eſt rétablie, & ma réſolution affermie pendant ce tems ; je me ſuis même vû aſſez de force pour revoir le malheureux Arimon, qui me le fit demander avec tant d'inſtance, qu'on ne crut pas lui devoir refuſer cette ſatisfaction, puiſqu'on n'avoit plus rien à craindre de mes ſentimens.

Je le revis comme un frere qui m'étoit extrêmement cher, & auquel j'avois des obligations infinies. Je n'oſai cependant pas lui marquer trop de tendreſſe, apprehendant de lui donner occaſion de faire éclater la ſienne. Il connut bien la contrainte que je me faiſois, & ſe reglant ſur elle, il me cacha le trouble de ſon

ame le plus qu'il lui fut poſſible.

Il me conta l'hiſtoire d'Orſame & de Julie, & je ne l'entretins que de la ſatisfaction que je goûtois dans ma retraite, & notre entrevûë ſe paſſa avec une confiance mutuelle malgré notre contrainte réciproque. Arimon me pria de lui faire ſçavoir le jour où je ferois mes vœux, je le lui promis, & nous nous ſéparâmes.

Comme je prenois un parti qui convenoit autant au déſavantage de ma naiſſance, qu'à l'aveuglement où j'avois été, j'aurois bien ſouhaité que mon frere en prit un qui lui otât ainſi qu'à moi le ſouvenir de nos triſtes avantures; mais il ne m'étoit pas ſéant de lui parler d'un établiſſement, cela m'auroit pû attirer une réponſe qui auroit offenſé mes intentions, & je n'étois pas encore aſſez ſûre de moi pour ne pas craindre de tirer quelque ſatisfaction du refus qu'il en feroit, ou quelque chagrin

du conſentement qu'il y donneroit.

Ainſi je lui en fis parler par ſa parente qu'il voyoit aſſez ſouvent ; elle lui propoſa même un parti avantageux ; mais il l'a pria de ne le plus preſſer là-deſſus. Contentez-vous, Madame, lui dit-il, de la raiſon que je me ſuis faite ſur Olimpe : mon cœur ne peut plus être à perſonne, j'admire ſa vertu, je l'en eſtime mille fois davantage, je loüe ſon changement & ſa réſolution ; mais il m'eſt impoſſible de l'imiter, & tout ce que je puis faire, c'eſt de ne lui rien marquer du deſeſpoir où je ſuis.

Voilà tout ce qu'on put tirer de lui. Je fus extrêmement touchée de ſa ſituation, mais celle où je ſuis étant un ouvrage de près de cinq ans, ma ſenſibilité ne retarda point ma réſolution. Il y a huit jours que j'exécutai mon heureux projet, en me conſacrant pour jamais à celui qui peut faire lui ſeul la félicité des hom-

mes. J'en ai fait avertir Arimon comme je lui avois promis ; mais n'ayant point de ſes nouvelles, je crains quelque choſe de funeſte. Je prie inceſſamment la Divinité pour lui, & fais des vœux ardens pour le retour de ſa raiſon & de ſa tranquillité. Voilà, Madame, l'état de mon cœur à préſent; vous l'avez connu ſi rempli de trouble & d'inquiétude, que j'ai cru devoir vous apprendre ſon changement, en vous aſſurant qu'il n'y en a point à l'eſtime & à l'amitié que vous m'avez inſpiré.

OLIMPE

Je vous avouë, dit Uranie (voyant que Felicie avoit achevé de lire), que je ne crois pas qu'il y ait une avanture plus extraordinaire que celle d'Olimpe. Elle l'eſt d'autant plus, ajoûta Florinde, qu'elle donne de la compaſſion & de l'admiration. Il eſt vrai, dit Camille, que

le fonds de vertu qu'on y voit briller malgré la passion la plus ardente & la moins pardonnable, nous fait plaindre Olimpe & Arimon comme deux Amans malheureux. Pour moi, dit Felicie, j'en suis touchée au point d'accuser le sort d'injustice, & j'aurois voulu pour toutes choses qu'ils ne se fussent pas trouvez frere & sœur.

La pensée m'en est venuë, répondit Uranie; mais comme Olimpe n'a pas fait une Histoire à plaisir nous devons nous contenter de la verité. Ce que j'y trouve de trop, ajoûta Camille, c'est la mort d'Arimon. Olimpe ne le sçait pas sans doute, puisqu'elle n'en parle point, & je suis veritablement sensible à la douleur qu'elle en aura lorsqu'elle en sera instruite, mais je ne comprens pas dans quelle intention elle a souhaitté instruire Uranie de ses avantures.

Je la conçois aisément répondit-

elle, Olimpe ſçait que je ſuis amie de Beliſe, & qu'Arimon étant chez elle, je puis facilement lui en faire ſçavoir des nouvelles. La crainte de ſe montrer trop ſenſible encore à ſa deſtinée l'a ſans doute empêchée d'en parler ſur la fin de ſon diſcours; mais je vous aſſure que je ne pourrai lui mander ſa mort, & qu'il faudra qu'un autre ſe charge d'une ſi triſte commiſſion. Il peut être, dit Felicie, qu'Olimpe ait eu cette idée; cependant je ſuis perſuadé que quelque choſe de plus fort l'a portée à la priere qu'elle me fait: elle s'eſt imaginée qu'Uranie étant amie de Beliſe, n'a pû ignorer l'Hiſtoire d'Arimon, & par conſéquent ſon prétendu crime, ce qui l'a obligée à vouloir qu'elle fût inſtruite à fonds de ſa conduite, pour ramener l'eſtime qu'une paſſion auſſi extraordinaire pouvoit l'empêcher d'avoir pour elle.

Les circonſtances, répondit Uranie

nie, m'en ont ôté l'horreur, & je trouve Olimpe aussi digne d'admiration dans son changement, qu'elle me l'a paru digne de pitié dans son aveuglement. Les siecles passez, ajoûta Florinde, ont vû quelques passions semblables; mais elles n'ont pu inspirer que des sentimens d'indignation, l'emportement les ayant fait naître. Le caractere de celle-ci a quelque chose de si naturel & de si peu commun, qu'on ne peut s'empêcher d'en être touché, & qu'on l'écoute sans fremir. Ce sont là les efforts que la vertu produit, dit Felicie; mais, dit Camille, ce qui nous paroît aujourd'hui un crime énorme, étoit en usage autrefois. Les Egyptiens ne trouvoient point d'alliances plus belles & plus sortables que dans leurs propres familles; & grand nombre de leurs Rois ont épousé leurs sœurs.

Il est vrai, dit Felicie, mais com-

me il n'eſt point de Loix, ni de Religion qui ne s'épurent avec le tems; ſous le regne du grand Ptolomée, ces mêmes peuples avoient en horreur ce que leurs prédeceſſeurs avoient permis; & ce Prince qui avoit pallié un long eſpace de tems les mauvaiſes inclinations de Ceraune ſon fils aîné, ne put reſiſter à l'horreur que lui inſpira l'enlevement qu'il fit de la Princeſſe ſa ſœur; & ce dernier crime le détermina à faire couronner de ſon vivant Ptolomée Philadelphe ſon ſecond fils.

Il faut convenir, dit alors Camille, que la plûpart de ceux qui ont impoſé des Loix, ont plûtôt ſuivi leurs paſſions que la veritable juſtice; l'ambition, la haine & l'amour ayant été ſouvent les premiers légiſlateurs des hommes. Je ne condamne point votre idée, répondit Uranie; mais comme il y a eu des hommes veritablement ſages, dont la juſtice &

l'équité ont abſolument reglé la conduite, c'eſt à ce qu'ils ont preſcrit qu'il faut s'arrêter & détourner nos yeux de ceux qui ſe ſont écartez de la route qu'ils ont enſeignée.

Cela devroit être, dit Florinde, mais lorſqu'on trouve la Loi regnante contraire à ce qu'on deſire, on en cherche plus loin, & l'on a recours aux ſiecles paſſez pour y déterrer des exemples favorables, & qui puiſſent autoriſer notre foibleſſe & nos paſſions.

Les Payens, continua-t-elle, ne devoient-ils pas croire que tout leur étoit permis en liſant les Ouvrages d'Ovide, puiſque le déreglement de ſes Dieux pouvoient faire excuſer celui des hommes. Cela auroit bien pû être, répondit Felicie, ſi les Payens euſſent été ſans nul eſprit; mais ils l'avoient trop éclairé, & ſurtout du tems de cet illuſtre Romain, pour ne pas voir que ces métamor-

phoſes renferment une morale toute Divine & qu'en ſe jouant, pour ainſi dire, de leurs Dieux, ils ſe jouoient encore plus de la crédulité des hommes.

A propos d'Ovide, interrompit Camille, il faut que je vous liſe une Lettre qui s'adreſſe à lui, j'ignore ſi c'eſt une traduction ou pure fiction, mais je la crois digne de votre attention. Je la tiens d'une perſonne ſçavante & qui faiſoit beaucoup d'eſtime de ce petit Ouvrage : Le voici, ajoûta-t-elle.

LETTRE

DE CIPARISE A OVIDE,

Sur le portrait de Venus.

JE ſuis ſurpriſe, Ovide, qu'un eſprit auſſi beau que le vôtre, & qu'un genie auſſi ſublime, nous

ayent fait des Dieux plus vicieux que les hommes. Si c'est une satyre sur le culte qu'on leur rend à Rome & dans la Grece, je ne crois pas qu'il soit permis à un Chevalier Romain de censurer sa Religion. Si ce n'est que pour nous faire voir l'étenduë & la science profonde de votre esprit, ne pouviez-vous pas nous donner des Divinitez plus respectables que celles de vos metamorphoses ; mais sur toute chose ne deviez-vous pas ménager vos propres sentimens dans la fable de Venus.

Est il possible qu'un aussi grand homme qu'Ovide, qui sçait si bien l'art de plaire, & qui a si parfaitement écrit celui d'aimer, nous fasse la mere de l'Amour, la Divinité de son Ciel imaginaire, la plus dereglée de toutes les femmes ? Votre plume n'auroit-elle pas acquis la même gloire en cherchant le vrai, ou du moins le vrai semblable, & pour

nous enchanter avoit-elle besoin des charmes de la fable ?

Pourquoi n'avez-vous pas plûtôt inventé que Venus étoit fille d'un de ces Rois du premier Univers ; que les hommes de ce tems ne connoissant alors que les loix de la nature, ignoroient ce que c'étoit que le choix & le goût. Que se livrant à leurs besoins sans délicatesse, ainsi que les animaux ausquels ils faisoient la guerre, ils se mêloient sans distinction & se multiplioient en aveugles, sans que jamais les peres reconnussent leurs enfans, ni les femmes leurs époux.

Que cette Venus que le Ciel avoit douée d'une beauté divine, sentant en elle des mouvemens bien différens de ceux qui animoient les hommes de ce tems, avoit formé le dessein de leur faire connoître une union plus parfaite que la leur.

Que cette Princesse éclairée par

une puiſſance ſuprême, avoit fait aſſembler près d'elle, les femmes qui poſſedoient le plus d'agrémens, & que connoiſſant ſon ſexe moins difficile à conduire que les hommes, elle avoit commencé par lui, à publier ſes preceptes; perſuadée qu'elles porteroient bien tôt les hommes à les ſuivre lorſqu'elles ſe donneroient la peine de les en inſtruire.

Que ce fut dans cette nouvelle Ecole que cette Princeſſe leur fit voir l'horreur de ſe livrer aux loix de la nature, ſans que leur cœur y prit aucune part; que cette partie étant la plus belle & la plus noble, devoit conduire toutes les actions de la vie.

Que le cœur donnant du courage, de la gloire & de la témérité, il pouvoit bien auſſi inſpirer quelque choſe de plus doux; que delà, dépendoit une felicité parfaite; que pour y parvenir, il falloit que chacu-

ne d'elles fit un choix, mais avec goût & distinction, en suivant simplement cette simpatie qui les faisoit pancher vers un objet plûtôt que vers un autre. Que cette simpatie formeroit bien tôt un sentiment qu'on nommeroit amour, & que cet amour produiroit la délicatesse, d'où seule peut naître la source des plaisirs.

Qu'elle s'imaginoit que l'esprit & la beauté suffisoient pour enchaîner ceux qu'elles voudroient choisir; qu'avec ce secours, elles porteroient des coups certains, & blesseroient les hommes bien plus vivement que leurs fleches ne blessoient les animaux.

Que si cette façon de s'unir trouvoit les hommes contraires, il falloit sans balancer leur refuser leur compagnie, persuadées que le monde ne pouvant se soutenir sans elles, ils seroient forcez à suivre leurs loix pour les posseder.

Que ces leçons ſouvent réïtérées avoient été ſuivies d'un effet auſſi prompt que Venus ſe l'étoit promis ; & que de concert avec les Beautez de ſa ſuite, les hommes furent attaquez par des regards dont les feux embraſerent leurs ames ; qu'ils ſe ſentirent animez d'une ardeur que ne leur inſpiroient point la gloire & l'ambition, & qui cependant uniſſoient enſemble ces differens mouvemens ; & que la même ſimpatie agiſſant ſur leurs cœurs, ainſi que ſur celui de celles qui les attaquoient, chacun d'eux fit un choix ſelon qu'il fut bleſſé ; & que dès ce moment les mortels ne connurent point de bonheur plus parfait que celui d'aimer, & d'être aimez.

Que la Princeſſe Venus inventrice d'un ſentiment ſi délicat, qu'elle avoit nommé amour, en fut regardée comme la mere auſſi bien que des Graces, ayant été aidée dans ſon

projet par les plus belles femmes de son tems.

Que cet engagement mutuel avoit été trouvé si beau, que ceux qui le suivirent en firent un Dieu, le bandeau sur les yeux, pour marquer que c'est un sentiment dont la force est invincible, & firent une Déesse de celle qui, la premiere, avoit débrouillé le cahos dans lequel le cœur étoit alors enveloppé.

Par cette vraisemblance, ô galand Ovide, vous auriez fait respecter une passion à laquelle vous avez si souvent sacrifié, & peut-être auriez-vous poussez plus loin la délicatesse, en cessant d'être vous-même le plus volage de tous les hommes. Si vous aviez pû être amoureux sans être débauché, vous auriez fait Venus mere de l'Amour sans être vicieuse.

Pardonnez illustre Romain, cette critique d'une femme que vous

n'avez pas dédaigné d'inſtruire, & que la lecture de vos divins Ouvrages a plus éclairée & renduë plus difficile que les ſoins qu'Auguſte & Livie ont pris de ſon éducation.

Cet ouvrage eſt d'un goût ſingulier, dit alors Uranie, & l'idée m'en paroît nouvelle. Celle qui l'a composé, ajoûta Florinde, ſemble accuſer Ovide d'avoir ſuivi ſon temperamment plûtôt que la raiſon, & nous veut faire croire que dans la plûpart des Ouvrages il entre beaucoup de l'humeur & des ſentimens de ceux qui les compoſent.

Il eſt preſque impoſſible, répondit Felicie, que cela ne ſoit pas ainſi. Cependant lorſqu'un Auteur peint l'ambition, la cruauté, ou l'amour, il n'eſt pas aſſuré pour cela qu'il ſoit lui-même ambitieux, amoureux ou cruel.

Il faut bien que cela ne ſoit pas,

dit Camille en riant, puisque j'ai fait souvent des vers fort tendres, & que je n'aime rien. Cette preuve, répondit Florinde, n'est pas suffisante; vos vers peuvent marquer le caractere de votre ame sans qu'elle ait eu d'objet; & l'on peut penser qu'il ne vous manque qu'un sujet pour employer le fond de tendresse qui est en vous.

Il est certain, dit Uranie, qu'on se découvre quelquefois dans ses écrits; mais la regle n'est pas générale: Il est des hommes qui sçavent parfaitement peindre & relever les belles actions, sans être capables d'en faire eux-mêmes. Un Auteur donne souvent à son Heros des vertus qu'il ne connoît pas; & si j'avois le talent d'écrire, j'aimerois mieux développer mes propres sentimens, que de chercher dans mon esprit ceux qui manquent à mon cœur.

Il est peu de gens de ce caractere,

répondit Camille ; nous voyons tous les jours un nombre infini de personnes dont la modestie est outrée sur leur esprit, leurs talens ou leur beauté, mais qui font hardiment l'éloge de leurs cœurs. A les entendre, il n'en est point qui ne l'ayent bien placé, généreux, sincere, fidele, enfin doué de toutes les qualitez que l'on sçait qu'il doit avoir, & qu'on s'empresse si peu cependant à lui donner.

Je m'apperçois, dit Uranie, que nous avons mis Camille en humeur de moraliser, & qu'insensiblement nous oublions que l'heure du souper s'approche. En achevant ces mots, elle obligea ses amies à se rendre au salon où véritablement elles ne tarderent pas à se mettre à table. Le soupé fini elles reprirent la promenade & leurs entretiens ordinaires.

Avouez, dit Camille, qu'une belle nuit est préférable au plus beau

jour. J'en conviens, répondit Uranie, mais je ſuis ſurpriſe que vous ſoyez de ce ſentiment, ayant l'eſprit & le cœur détaché de toutes ſortes d'inquietudes ; & je croyois qu'il n'étoit permis de penſer ainſi qu'à ceux dont l'ame eſt préoccupée. Le fonds de tendreſſe, répondit agréablement Camille, que l'on m'a tantôt reproché, en eſt peut-être la cauſe. Je ſuis perſuadée, dit Florinde, que lorſqu'on a l'eſprit ou le cœur dans une certaine ſituation, la nuit a des charmes que le jour ne poſſede point : on eſt plus recueilli, rien ne vous diſtrait, & je crois que lorſqu'on aime bien tendrement, c'eſt le tems le plus favorable pour ſonger à l'objet aimé

Helas! répondit Uranie en ſoupirant, il n'eſt point de tems marqué pour cette occupation ; les rayons du Soleil, & les ombres de la nuit ſont également employez par les

cœurs veritablement touchez. Les passions ordinaires, ajoûta Felicie, y mettent quelques differences ; mais lorsqu'on est possedé d'une vive douleur, ou d'une forte tendresse, l'imagination y est arrêtée le jour & la nuit, rien n'est capable de vous en distraire.

C'est nous dire assez finement, dit Camille, en embrassant Uranie & Felicie, la situation où vous êtes l'une & l'autre ; mais j'espere qu'un retour heureux vous donnera bien-tôt occasion de goûter avec tranquillité les douceurs que vous offriront les jours & les nuits ; & pour y parvenir, je vous conseille de prendre d'avance le repos que je vous souhaite : c'est-à dire, répondit Uranie, que l'indifferente Camille a quelque envie de dormir, & qu'elle ne nous invite au repos que pour nous engager à lui laisser prendre celui dont elle a besoin. Cela pourroit bien être,

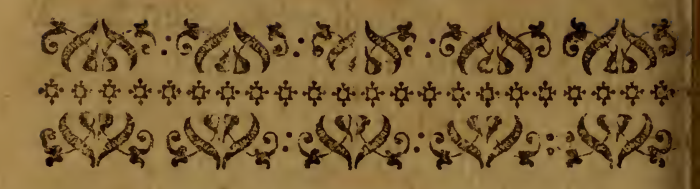
ajoûta Florinde, & je crois qu'elle aime beaucoup mieux admirer les beautez de la nuit en ſonge qu'éveillée.

En verité, répondit cette aimable fille, vous vous accordez bien mal ſur l'humeur que vous nous donnez; mais quoiqu'il en ſoit, je ne trouve point néceſſaire que nous pouſſions plus loin nos réflexions, & je ſuis perſuadée qu'Uranie eſt fatiguée de parler & d'entendre, & qu'il eſt tems dela laiſſer un peu jouir d'elle même.

Je ſuis toûjours à moi, dit Uranie, lorſque je ſuis avec mes amis; mais enfin je veux bien profiter de la liberté que vous me donnez, & vous laiſſer celle que vous deſirez. Alors elles reprirent le chemin de la Maiſon. Uranie & Felicie conduiſirent Florinde & Camille dans leurs appartemens; & s'étant retirées elles mêmes, elles paſſerent la nuit dans le doux eſpoir qu'Orophane & Thelamon

Thelamon viendroient rendre à leurs cœurs par leur préſence la joye que leur abſence en avoit bannie.





SIXIÉME JOURNÉE.

LE ſommeil ne prit pas un empire aſſez puiſſant ſur les quatres belles amies pour les obliger à ſe lever plus tard qu'à l'ordinaire. A peine Uranie & Felicie ſortoient-elles de leurs appartemens, qu'elles virent Florinde & Camille qui venoient dans le deſſein de les engager à profiter de la plus belle matinée du monde.

Elles ſe rendirent ſur les bords de la riviere, dont elles ſuivirent le cours un aſſez long eſpacé de tems en s'entretenant ſimplement des ſeuls objets qui frappoient leurs re-

gards ; mais lorſque l'eſprit eſt naturellement porté aux belles choſes, il tire aiſément parti de celles qui paroiſſent le moins relevées.

En-effet Florinde voyant la prairie qui bordoit l'autre côté de la riviere toute couverte d'agneaux ; Ces animaux innocens & dociles qui paiſſoient avec tranquillité ſous les yeux d'un Berger & la garde d'un chien, lui firent dire avec une eſpece d'exclamation : Que les hommes ſeroient heureux, s'ils avoient des conducteurs auſſi attentifs à leurs beſoins & à leur ſûreté, & que les conducteurs des hommes ſeroient fortunez, ſi ceux qu'ils conduiſent, vivoient dans l'union, la douceur, & la concorde, ainſi que ces animaux !

Cette réfléxion, répondit Uranie, eſt ſage & ſenſée, & me fait ſouvenir d'un trait que je lûs hier au ſoir dans l'hiſtoire de Denis d'Hali-

carnasse. Il rapporte qu'un Député des Dalmates nommé Batto, étant envoyé à Rome pour traiter avec l'Empereur Tibere sur la révolte de la Dalmatie, fut interrogé par ce Prince pour sçavoir la raison qui portoit ces Nations à chercher les moyens de se soustraire de la domination Romaine. Cesar, lui répondit Batto, je satisferai ta curiosité avec la liberté d'un Soldat Dalmate qui ne sçait point déguiser la vérité.

» Les Romains sont seuls la cause » & donnent occasion aux fréquentes révoltes de nos Provinces; car » au lieu de nous envoyer un pasteur » sage, prudent, & magnanime pour » conduire notre troupeau, & des » chiens pour nous défendre, ils ne » nous envoyent que des loups ravissans qui nous déchirent & nous » égorgent. Ce qui a fait que notre » désespoir nous a souvent changez » d'agneaux que nous étions en lions.

„ rugiſſans, qui ont quelquefois dé-
„ voré l'Aigle Romaine.

Il eſt naturel, dit alors Felicie, de vouloir briſer des fers trop peſans ; la ſujettion eſt d'elle-même aſſez rude, ſans que ceux qui l'impoſent en augmentent le poids ; & je crois qu'un grand Prince ne ſçauroit avoir trop de douceur pour les Peuples que le ſeul droit de conquête lui a ſoumis.

C'eſt ainſi qu'agiſſoit Jules Ceſar, ajoûta Camille ; il uſoit ſi modeſtement de la victoire, que les vaincus étoient ſouvent auſſi contens que les vainqueurs.

Cette douceur lui attira un ſi grand nombre d'amis, & ſon parti en augmenta ſi conſiderablement, qu'il accabla celui qui lui étoit oppoſé, & qu'il lui fallut une trahiſon pour faire perir ce grand homme ; trahiſon qui fut ſi funeſte à ceux qui en étoient, qu'on remarque qu'ils peri-

rent tous de mort violente en très peu de tems.

Il eſt certain, dit alors Florinde, que Ceſar eſt un des plus grands Hommes de l'Antiquité & je ne puis comprendre qu'il y ait des gens qui mettent Alexandre au-deſſus de lui.

Alexandre, interrompit Felicie, ſous les yeux de Leonidas ſon Gouverneur, & d'Ariſtote ſon Précepteur, étoit juſte, doux, temperé, genereux, & ſi liberal, qu'il donnoit tout ce qui étoit en ſon pouvoir. J'ai lû que Leonidas lui diſant un jour qu'il ne lui reſteroit plus rien s'il continuoit ſes prodigalitez. Ne crains rien, lui répondit ce Monarque, j'ai un tréſor inépuiſable, qui me fournira ſans ceſſe de quoi ſatisfaire & m'acquitter des promeſſes que j'ai faites à mon cher Ariſtote.

Mais, reprit Uranie, après ſes conquêtes de ſage & de vertueux

qu'il étoit, il devint débauché & cruel au point de tuer de ſa propre main ſes amis les plus chers, ſe plongeant dans les vices les plus déteſtez, expoſant les uns aux bêtes féroces, & faiſant perir les autres ſur le moindre ſoupçon, ſans avoir aucun égard pour ceux auſquels il avoit le plus d'obligation. Le deüil qu'il ordonna, ajoûta Camille, pour la mort d'Epheſtion, & qu'il fit porter juſqu'aux bêtes les plus viles, montra ſon vice & ſa débauche dans toute ſon étenduë.

Jules Ceſar au contraire poſſedoit toutes les vertus qu'Alexandre avoit eu. Ce dernier n'eut de retour à la vertu qu'au moment de ſa mort, & Ceſar ne s'en départit jamais. Les infirmitez humaines furent peu de choſe en lui, ou ſi bien cachées, que ſes ennemis n'ont pu trouver de preuves pour ternir ſa gloire.

Rien ne le touchoit plus vive-

ment que le plaisir de faire des heureux : à mesure que la fortune se déclaroit en sa faveur, il en faisoit part à ses amis, & les alloit déterrer dans les endroits les plus cachez. Aléxandre croyoit avoir enchaîné la fortune; Cesar la connoissoit & s'en défioit, allant à ses fins pied à pied, sans vouloir s'exposer à ses caprices.

Je vois bien, dit Uranie, que notre conversation ne finira pas là, & je suis d'avis que nous prenions ici nos places, en attendant que le Soleil & l'heure du dîner nous en chasse. Alors chacune s'étant assise, Florinde, qui avoit donné occasion à cet entretien par sa réfléxion, se tournant du côté d'Uranie : voilà, lui dit-elle, l'effet que votre présence produit, l'habitude d'être avec vous approche nos pensées des vôtres; depuis que j'y suis, je ne puis occuper mon esprit qu'aux choses qui peuvent contribuer à l'éçlairer.

Ce que vous dites, répondit Uranie, m'eſt fort avantageux, mais je ſerois très-mortifiée que vous cruſſiez que mon intention fût de gêner votre imagination au point de ne rien dire ou entendre qui ne ſentît l'étude ; vous me connoiſſez, & vous ſçavez que je ne ſuis rien tant que de vouloir paroître ſçavante. Je ne la ſuis point, mais j'aime à m'inſtruire, & ſi je ne vous euſſe pas vûë d'humeur à vous amuſer des choſes les plus relevées, j'aurois cherché les moyens de diſtraire votre eſprit des ſujets qui auroient pû le fatiguer

En verité, répondit Felicie, vous ne devez point vous juſtifier de cette ſorte ; nous trouvons toutes un plaiſir extrême à faire voir nos idées en les conformant aux vôtres : Florinde eſt aſſurément de mon ſentiment, puiſque par ſa réflexion elle vous a engagée à nous rapporter un trait des plus curieux, & que Camil-

le a fait briller ſon genie dans la difference qu'elle a remarquée entre Ceſar & Alexandre.

Pour moi, dit Camille, je ſçai parfaitement que je ne ſuis point ſçavante, & je n'ai point auſſi l'ambition de la paroître ; mais je donne toute mon attention à ce que je lis, afin de le pouvoir rapporter ſelon l'occaſion, & y faire les réflexions qui ſont à la portée de mon genie.

Par exemple, je ne puis me laſſer d'en faire ſur la ruine de tant de grands Empires, dont les noms éclatans brillent dans l'Hiſtoire, & dont il ne reſte rien aujourd'hui.

Le changement de Maître, répondit Uranie, eſt cauſe de leur perte ; l'ambition des uns & la foibleſſe des autres ont fait ces differentes mutations, qui les ont enfin réduits à n'être plus rien.

Arbactus ayant exterminé Sardanapale Monarque des Aſſiriens, trans-

fera l'Empire aux Medes ; Cirus le transporta des Medes aux Perses, & Alexandre le porta des Perses aux Macedoniens : ainsi plusieurs siécles se sont écoulez dans ces differens changemens, qui ayant causé celui des mœurs, des Coûtumes & des Religions ont réduits tous ces noms fameux à n'en avoir plus.

Les Romains, reprit Florinde, avoient une politique bien mieux digerée ; ils ne manquoient jamais de priver de leurs dignitez tous les Etats & les Royaumes qu'ils pouvoient attacher à leur domination, ne laissant le nom de Roi qu'à leurs plus intimes alliez;ce qui n'étoit pas un titre fort glorieux pour eux, puisque le moindre Romain s'estimoit fort au dessus du plus grand Monarque.

Ce qui arriva à Ptolomée surnommé le Flûteur, ajoûta Uranie, est une preuve de ce que dit Florinde,

ce Ptolomée étoit pere de la fameuſe Cleopatre, & fut chaſſé de ſes Etats par ſes ſujets dans une revolte generale.

Ce Prince ayant été aſſez heureux pour ſe ſauver prit le parti d'aller à Rome implorer le ſecours du Sénat. En y allant il aborda à l'iſle de Rhodes, où il apprit que Caton étoit arrivé depuis quelques jours. Il l'envoya complimenter, & lui fit demander un entrevûë. Caton lui fit » dire » qu'il pouvoit le venir trou- » ver ; que ſa maiſon étoit ouverte à » tous ceux qui avoient quelque liai- » ſon, ou quelque interêt à démêler » avec la République.

Ce Monarque fut ſurpris d'une réponſe ſi ſéche, & balança quelque tems ſur la démarche qu'il devoit faire ; mais enfin ſon intérêt le determina. Il fut trouver Caton ; mais ſon étonnement redoubla bien, lorſqu'il vit ce Romain, qui ſans ſe le-

ver, lui demanda s'il venoit voir »
Caton ou un Senateur Romain.

L'excès de la ſurpriſe de Ptolomée lui fit garder quelque tems le ſilence. Ce Prince qui étoit accoutumé à voir à ſes genoux tous ceux qui lui parloient, trouvoit extraordinaire, qu'un homme habillé ſimplement, & qui n'avoit nulle marque de cette grandeur que les Romains ſçavoient ſi bien étaler aux yeux des Etrangers, le traitât de la ſorte. Cependant il répondit qu'il venoit comme allié du Peuple Romain, pour voir un grand Homme dont la réputation s'étendoit par toute la Terre. Laiſ- «
ſons cela; interrompit le fier Sena- «
teur, & venons à l'ailliance.

Ptolomée fut preſque déconcerté à cette repartie; mais enfin il lui dit qu'il étoit allié des Romains, que cette alliance avoit été jurée ſur l'Autel de Jupiter Capitolinus, ce qui la rendoit inviolable; qu'il al-

loit à Rome pour demander du secours au Senat contre ses sujets révoltez qui l'avoient chassé, & mis sa
» fille aînée sur le Trône. » Ptolo-
» mée, crois-moi, lui dit Caton,
» tourne la prouë de tes vaisseaux
» vers l'Egypte, je m'embarquerai
» avec toi & te rétablirai moi seul;
» mais si tu vas à Rome, où je sçais
» que ton logis est marqué chez
» Pompée, tu seras en proye aux par-
» tis differens qui se formeront sur
» ton affaire: On sçait que tu es puis-
» sant en argent comptant & la cor-
» ruption de la plûpart des Senateurs
» leur fait déja regarder tes trésors
» comme à eux. Il te faudra solliciter
toi-même de porte en porte, & rabaisser ainsi la Majesté Royale, &
» après tant de soumissions & de dé-
» penses, tu seras obligé de partir
» sans avoir rien fait.

Ptolomée ne put refuser son admiration à ce grand Homme; le

parti qu'il lui propoſoit étoit ſage, il fut tenté de le ſuivre; mais les perſonnes que Pompée avoit mis auprès de lui le déterminerent à continuer ſa route juſqu'à Rome, dont il eut ſujet de ſe repentir, lui étant arrivé tout ce que Caton lui avoit prédit.

Jugez par ce trait, continua Uranie, de quel air les Romains traitoient les Rois. Il y a un nombre infini d'exemples de cette ſorte, dit Felicie; mais pour en revenir à ce qu'a dit Camille du changement des Empires, je crois que leur ruine ne vient que par le manque d'heritier légitime.

Les Etats qu'un Prince poſſede par le droit de Conquête ou par élection ne peuvent ſe ſoutenir comme ceux qui ſont hereditaires. Si c'eſt par la force des armes qu'on envahit un Empire, un autre Conquérant cherche à détruire le premier: Ainſi ſuc-

cessivement les Peuples deviennent la proye du plus heureux vainqueur. Si c'est par élection, les differens partis des prétendans causent un trouble difficile à calmer ; celui qui est exclu ne cesse jamais de remuer pour détrôner celui qu'on a choisi & ces dissentions tumultueuses doivent absolument détruire les Empires les plus florissans, au lieu qu'un Royaume hereditaire se soûtient de lui-même par le nombre des princes que leur seule naissance appelle au Trône.

Vous êtes du sentiment de Platon, dit alors Florinde » qui assure » que tout changement d'Etat est à » craindre, & donne occasion de » trouble, soit qu'il vienne par con» quête, ou par élection : Ainsi on peut conclure hardiment que les Etats hereditaires sont les plus stables, puisque la succession tombant naturellement à l'heritier légitime,

toute la Monarchie ſe ſoûmet, & le reconnoit ſans aucune conteſtation.

Il eſt vrai, ajoûta Camille, que les Royaumes qui ſe donnent par élection, ſont ſujets à de grandes révolutions, témoin ce qui eſt arrivé de nos jours en Pologne. Nous avons vû depuis la mort de Jean Sobieſki ce Royaume en proye aux Etrangers; les Allemands, les Suedois & les Moſcovites ont ſaccagé ces belles provinces, & tour à tour les ont regardé comme un Pays ennemi; enſorte qu'aujourd'hui on ne reconnoit plus la Pologne dans la Pologne même: au lieu que s'ils avoient eu un ſucceſſeur aſſuré, la porte eût été fermée à tous les prétendans: ce qui auroit rendu inutiles, leurs brigues & leurs eſperances.

Alexandre, reprit Uranie, étant au lit de la mort, répondit à ceux de ſes Courtiſans qui lui demandoient

à qui il destinoit l'Empire, que c'étoit au plus digne. Alors l'amour propre fit son effet, chacun se crut désigné; les uns chercherent à s'assurer des Soldats, les autres des Grands & du Peuple; mais au moment qu'on sçut qu'Alexandre avoit donné l'anneau royal à Perdiccas, toutes les brigues cesserent.

Les Romains, dit Felicie, faisoient des demi-Dieux des Empereurs qui leurs laissoient un successeur légitime; & je trouve que les constitutions Imperiales ont sagement établi l'élection d'un Roi des Romains, qui est le successeur désigné à l'Empire.

Anciennement, reprit Florinde, les Perses ne permettoient pas à leur Roi d'aller à quelque expédition de guerre que ce fût, sans qu'auparavant il eût nommé son successeur.

Livie, dit Uranie, eut l'adresse de si bien cacher la mort d'Auguste,

que Tibere fut en possession de l'Empire, avant que le bruit de cette perte fut répandu.

Le Senat de Rome cacha celle de l'Empereur Claudius, & s'assembloit tous les jours sous prétexte de faire prier les Dieux pour la santé de ce Prince; mais en effet pour travailler sous main à assurer l'Empire à son successeur.

La Reine Tanaquille, ajoûta Camille, tint la mort de Tarquinius secrette jusqu'à ce que Servius fut instalé Roi des Romains.

Tout cela prouve, dit Uranie en se levant, que les Empires hereditaires se sont soûtenus, & se soûtiendront toûjours au préjudice des autres. En parlant ainsi elles reprirent le chemin de la Maison; & étant entrées dans le salon, tout étant prêt pour servir, elles se mirent à table.

Après le repas, Uranie demanda à Camille en badinant si elle étoit

d'humeur à se rendre à la Bibliotheque. Cette belle fille lui répondit sur le même ton que pour ce jour la lecture lui seroit agréable, & qu'elle n'auroit pas besoin d'une fête champêtre pour la tirer de sa mélancolie. A ces mots elles entrerent dans le Cabinet des Livres, où elles recommencerent leurs occupations ordinaires.

Après quelque tems de silence ; Florinde le rompit la premiere. Je ne puis, dit-elle, me lasser d'admirer la confiance de Charles-Quint, & la moderation de François premier, lorsque cet Empereur passa par la France pour aller réprimer la rébellion de Gand. L'Histoire de notre Nation sur laquelle je suis tombée, m'en a retracé l'idée.

Il est vrai, dit Uranie, que ce fait est des plus mémorables ; cet Empereur demanda au Roi le pouvoir de traverser ses Etats. Il l'obtint ; &

lorſqu'il fut à Paris, on repreſenta au Roi qu'il devoit profiter de l'occaſion pour ſe venger de ce Prince, qui avoit manqué pluſieurs fois aux traitez qu'ils avoient faits, entr'autres à celui de l'inveſtiture du Duché de Milan qui appartenoit ſi juſtement à la France.

François Premier connoiſſoit toute l'importance de cette affaire, mais il ſçavoit encore mieux que la parole royale eſt ſacrée, & rebutant de pareils conſeils, il impoſa ſilence à ceux qui les lui avoient donnez.

La bonne foi, dit Felicie, doit être en tout tems reſpectable; ce fut par elle que les Romains poſſederent le plus grand Empire du monde: leurs amis & leurs ennemis étoient ſi fort perſuadez de la fidelité de leurs conventions, qu'on ne leur demandoit que leur parole pour aſſurance: toutes ſortes de trahiſons leurs étoient odieuſes: ceux de Saliſque l'éprou-

verent authentiquement ; car pendant que les Romains tenoient leur Ville assiegée, un Maître d'Ecole trouva le moyen de mener les enfans des principaux de la Ville dans le camp des Romains.

La nouveauté de cette lâcheté les surprit, & ils en eurent tant d'horreur, que sur le champ ils firent lier les bras à ce traître, armerent tous les Eçoliers de verges, & leur dirent de chasser ce miserable à grands coups redoublez jusques dans leur Ville, & d'aller rejoindre leurs parens. La chose fut exécutée à la lettre, & si rigoureusement, que ce malheureux expira sous leurs coups en entrant dans la Ville. Cette generosité des Romains toucha les Salisques si sensiblement, qu'ils se soumirent le lendemain à la domination Romaine sous d'honorables conditions.

Scipion, ajoûta Camille, ayant

rencontré & pris un vaiſſeau Cartaginois richement chargé, le Capitaine lui ayant dit qu'il portoit dans ce Vaiſſeau les Ambaſſadeurs & les préſens que la République envoyoit en Grece; il le relâcha; quoiqu'il ſe doutât que c'étoit une fourberie, aimant mieux perdre ce butin que de riſquer de violer le droit des gens en la perſonne de ces Ambaſſadeurs, qu'il croyoit cependant ſuppoſez.

Ceſar Auguſte, reprit Florinde, eût bien pû châtier Caracolas le plus fameux Voleur de ſon tems & dont la tête étoit à prix; mais ce brigant ayant eu la témérité de venir lui-même ſe livrer à Auguſte, & de lui demander la ſomme qu'il avoit promiſe à celui qui lui livreroit, ce Prince qui trouva quelque choſe de grand dans cette action, lui fit compter l'argent, & lui donna la vie; eſtimant qu'il devoit récom-

penser la confiance que cet homme avoit eû à sa parole.

Le fameux Pirate Callicratus, dit Felicie, refusa une somme considerable qu'on lui offroit pour avoir la liberté de tuer un homme qui étoit dans sa troupe, à qui il avoit donné sa protection.

Puisqu'il n'y a personne, reprit Uranie, qui ne veuille être crû veritable dans ce qu'il dit, à plus forte raison un Prince doit souhaiter de l'être; lui qui doit avoir plus d'honneur dans l'ame, & plus de verité dans la bouche qu'aucun de ses sujets; s'il lui étoit permis de promettre & de ne rien tenir, qui pourroit être assez simple pour donner foy à ses paroles? Celui qui la tient exactement oblige celui avec qui il traite au réciproque : Au contraire, celui qui la fausse mérite qu'on en use de même à son égard; ce seroit en vain que le Prince engageroit ses sujets par

par des ſermens de fidelité, & qu'il jureroit l'obſervation des traitez avec ſes Alliez, ou ſes Ennemis, s'il avoit le deſſein de rendre toutes ces précautions inutiles, en leur manquant de parole.

Les Contrats ſuivant le droit ſont rélatifs; les deux Contractans ſont obligez d'executer réciproquement leurs conventions; autrement les engagemens ſeroient ſuperflus. A plus forte raiſon, un Prince dont la preſence ſupplée à toute ſolemnité de plein droit. Ses Lettres Patentes font pleine foy, & la ſeule parole Royale a force de Loy. C'eſt donc bien plus fort encore, quand un ſerment le lie, il ne peut le rompre ſans offenſer l'auteur de ſon être, qui eſt la verité même, & que les Rois doivent imiter, puiſqu'ils le repreſentent ici bas.

Il n'en faut point douter, dit alors Felicie, Dieu a fait des conventions

avec les hommes qu'il a exactement observées. De plus il leur a souvent témoigné combien il étoit offensé de voir que de leur côté ils ne satisfaisoient point à leurs promesses. Les enfans de Saül mirent à mort les Gabaonites contre la foy que Josué leur avoit donnée ; Dieu les vengea en envoyant sur Israël une famine qui dura trois ans, quoique suivant les Loix humaines, la promesse de Josué ne dût pas avoir lieu, ayant été extorquée par un artifice ; cependant comme elle avoit été donnée sous le sceau du Seigneur, elle étoit devenuë sacrée, authentique & inviolable.

Voilà de grands exemples, dit Camille, & une belle leçon pour ceux qui manquent à leurs promesses.

Si les hommes suivoient l'équité avec exactitude, ajoûte Florinde, ils n'auroient pas besoin d'éxemple, ils en trouveroient la loi dans eux-

mêmes, ſans avoir recours à celles que les autres ont établies ; mais puiſqu'il faut des Loix pour les contenir, je trouve qu'on ne peut châtier trop rigoureuſement ceux qui y contreviennent.

Vous êtes Romaines ſur cet article, répondit Uranie, cette Nation fameuſe n'ayant jamais manqué de punir l'inobſervation des Loix.

Il eſt certain, ajoûta Felicie ; qu'un Prince eſt obligé de châtier les méchans lorſqu'ils lui ſont connus : s'il diſſimule ou temporiſe, il ſe rend coupable envers Dieu & les hommes des crimes qu'ils commettent. C'eſt pour cela qu'on portoit les haches & les verges devant les Conſuls & Empereurs Romains, afin de leur faire voir par là à quoi ils étoient obligez, & tenir tout le monde dans le devoir.

Pendant la Cenſure de Caton, dis Florinde, les Ouvriers étoient ſan

ceſſe occupez, ſans oſer quitter leur boutique aux heures de travail, dans la crainte de rencontrer ce rigide Cenſeur qui obſervoit jour & nuit les grands & les petits ; & lorſqu'il en trouvoit quelqu'un en contravention ; il traitoit les Patriciens comme les derniers du Peuple ; exemple mémorable pour ceux qui ont l'autorité entre les mains.

» Seneque, reprit Uranie, dit » qu'un particulier qui peut empê» cher le mal, & qui ne le fait pas, » en eſt reſponſable comme s'il l'avoit » commis. Cependant, dit Camille, la trop grande ſévérité dans un Prince eſt un défaut : Mais, interrompit Florinde, la trop grande indulgence eſt un vice.

L'Empire Romain ne courroit-il pas à ſa perte par les déſordres que la bonté, ou pour mieux dire, l'indolence de l'Empereur Pertinax y laiſſoit introduire ; & que ſeroit-il deve-

nu ſans le ſecours qu'y apporta le rigide Alexandre qui lui ſucceda, en remettant les Loix dans leur vigueur, & les faiſant obſerver régulierement. Ciceron ſoûtient, ajoûta Uranie, « qu'il n'y a rien qui offenſe plus les bons que de voir ſupporter « les méchans, & que rien ne donne « plus d'audace pour mal faire que « l'impunité.

Ce qui arriva à Rome, reprit Felicie, ſous le Pontificat d'Innocent XI. peut ſervir de preuves à ce que nous ſoutenons ici : Ses Prédéceſſeurs avoient négligé depuis un très-long tems de purger la Province de Romagne d'un nombre infini de ces ſortes de brigands, que les Italiens appellent Sgherri, dont la profeſſion eſt de prêter la main à toutes ſortes de crimes, & particulierement aux meurtres. Les Italiens ſont naturellement portez à la vengeance; mais pour la ſatisfaire, ils prennent ordi-

naitement toutes leurs sûretez, & pour cet effet se servent toûjours de main tierce : Vous jugez bien que ces Ministres d'iniquité sont gens sans foy & sans loy, puisqu'ils se mettent sur le pied de prêter leurs bras à quiconque les veut mettre en œuvre. La noblesse se faisant un honneur d'être redoutée, tient à ses gages nombre de ses Sgherri, ce qui est cause que dans la crainte de l'irriter, les Gouverneurs des Provinces qui ne le sont que pour un tems, tolerent cette race meurtriere, sçachant que les Nobles la soutiennent.

La Romagne souffroit beaucoup de ces scelerats. Innocent XI. connoissant ce desordre, crut qu'il étoit de son devoir d'y remedier, & choisit le Cardinal Cibo pour cette légation. Il le fit appeller & lui dit » que » le connoissant Prince de naissance, » & par conséquent incapable de » crainte, ni d'un vil interêt, qui en-

gourdiſſoit ſouvent les mains de «
ceux qui avoient de l'autorité, & «
les empêchoit de frapper ſur le cri- «
me, il le prioit de ſe charger de ce «
Gouvernement, & de delivrer le «
S. Siege de la honte qui rejailliſſoit «
ſur lui, l'aſſurant qu'il lui donne- «
roit un pouvoir ſi étendu dans l'e- «
xercice de la juſtice la plus ſevere, «
qu'il n'y auroit aucune recomman- «
dation qui pût faire ſuſpendre ſes «
jugemens, ni limiter ſon autorité. «

Le Cardinal qui étoit doux & réſervé, eut bien voulu s'éxcuſer de prendre cette commiſſion ; mais voyant que le Pape la lui donnoit avec des conditions qui n'avoient jamais été accordées à ſes prédéceſſeurs, il l'accepta, & ſe transporta à Ravenne Capitale de la Province. A ſon arrivée les Magiſtrats & la Nobleſſe vinrent le reconnoître, & le féliciter.

Le Cardinal leur dit d'une voix «

» foible & tremblante qu'il étoit fâ-
» ché d'être venu occuper la place
» qu'un autre eût pû éxercer mieux
» que lui, qu'il étoit foible de corps
» & d'esprit, qu'il aimoit le repos &
» la paix, qu'il les laisseroit les maî-
» tres de tout, qu'il les prioit seule-
» ment d'avoir Dieu devant les yeux
» dans l'exercice de la Justice.

Les Habitans de Ravenne furent charmez d'avoir un Légat si humble & si doux ; & les brigands en particulier se réjoüirent de l'impunité qu'ils se promettoient sous un Gouvernement si pacifique; mais l'habile Légat n'eut pas plûtôt congédié les Magistrats & la Noblesse, qu'il fit appeller le Barigello ou Capitaine des Archers, auquel il dit d'un ton résolu & hardi » que le premier coupable
» de meurtre ou d'autres crimes qu'il
» laisseroit échaper, il lui en répon-
» droit sur sa propre vie, & qu'il le fe-
» roit pendre immanquablement, s'il

usoit de la moindre négligence ou «
collusion avec qui que ce fût. «

Le Barigello lui répresenta que s'il arrivoit, comme c'étoit la coûtume, que les coupables fussent relâchez par l'intercession des Nobles, les uns les autres le feroient poignarder; le Cardinal l'assura qu'il mettroit par tout de si bons ordres, qu'il ne lui arriveroit aucun mal d'avoir fait son devoir, & le congedia sans vouloir entendre de replique.

Trois jours après il y eut un homme assassiné; le Barigello fit de qu'il devoit, le meurtrier ne se cachant pas dans la confiance entiere de son impunité. Le Cardinal ne manqua pas d'être investi par la Noblesse, qui demandoit grace en faveur d'un homme que tous assuroient n'avoir fait ce coup qu'après y avoir été forcé par les outrages intolerables de son adversaire.

Il écouta avec patience & de sang

froid tout ce qu'on voulut lui dire pour la défenſe du meurtrier, leur répondit avec douceur qu'il étoit fâché comme eux de cet accident; mais que le Pape lui ayant commandé de faire exercer la Juſtice, il ne pouvoit en ſuſpendre le cours, & envoya le coupable au gibet.

Les Interceſſeurs prirent patience cette premiere fois, ſe flattant que le nouveau Légat avoit voulu donner une exemple pour faire honneur à ſa légation, & qu'il ſeroit plus traitable une autre fois.

Ce moment ne tarda pas : On commit un ſecond meurtre, & le coupable ayant été pris & mis aux fers, les Interceſſeurs revinrent à la charge, & ne purent obtenir par leurs prieres qu'un délai de quelques jours pendant lequel ils eurent recours au Pape, pour demander la grace d'un fils unique, qui étoit, diſoit-on, le ſoutien d'une mere affli-

gée, qui demandoit la vie de ſon fils, livré par la vivacité de ſa jeuneſſe à un excès de colere qui avoit malheureuſement, & contre ſon intention, cauſé la mort d un ſcelerat digne de mille ſupplices, & qui l'avoit indignement attaqué.

Le Pape écouta tout; mais il conclut que la Juſtice étoit néceſſaire pour maintenir l'ordre & la tranquillité, & deffendit qu'on ne lui parlât plus de ce criminel, ni d'aucun autre de la Légation de Ravenne; en ſorte qu'il fut puni.

Ces deux éxécutions aigrirent ſi fort ceux de Ravenne, que voulant tirer au bâton avec le Légat, ils commettoient tous les jours de nouveaux déſordres, mais le Cardinal Cibo ſans ſortir de ſon flegme, faiſoit éxécuter rigoureuſement les coupables.

Preſque toute la Nobleſſe fut impliquée dans les crimes de ces mal-

heureux : de ſorte que l'Exécuteur étoit ſi ſouvent occupé, qu'il ne ſe paſſoit point de jours ſans qu'on en vît trois & quatre à la fois à la potence, au grand étonnement du Peuple qui n'avoit jamais vû une ſemblable ſévérité.

Elle fut employée ſi utilement, que cette funeſte race s'éclaircit au point qu'on n'en voyoit plus dans la Ville ni le jour ni la nuit; mais le zele du Cardinal n'en demeura pas là : car ayant appris qu'il s'en retiroit tous les ſoirs une grande quantité dans une Hôtellerie de Campagne n'oſant plus paroître à Ravenne, il donna des ordres ſecrets pour être ſoutenu dans ſon projet, & ſe tranſporta dans ce lieu déguiſé en Curé de Village.

Il y entra au milieu de la nuit, demandant à y loger, comme étant trop tard pour paſſer outre. Il s'y trouva bien-tôt environné d'un

nombre infini de ces aſſaſſins, qui ne pouvant le reconnoître, ne le crurent que ce qu'il paroiſſoit être. Ils l'obligerent à les ſervir, & le hardi Prelat tournoit la broche au moment que la maiſon ſe trouva investi par ſes ordres des Archers & de la Milice de la Ville. Alors le Cardinal ayant mis ſa calote rouge ſur ſa tête, & parlant en Maître, les fit tous lier & garotter avec l'Hôte & ſes Domeſtiques, & le jour venu il les fit pendre, & raſer la maiſon.

Cette ſévérité néceſſaire a rendu le nom du Cardinal Cibo ſi redoutable en Romagne, qu'aujourd'hui encore la ſueur vient au front des gens du pays quand ils l'entendent nommer, & la Nobleſſe eſt réduite à une telle extrêmité par les confiſcations, qu'ils ſont la plûpart dans la derniere miſere.

Voilà, dit alors Uranie, ce qui s'appelle ne pas diſſimuler avec les

méchans. Dieu permet ſouvent que ceux qui les épargnent payent pour eux. Ne dit-il pas à Achab que pour avoir laiſſé échapper de ſes mains un homme digne de mort, il ſatisferoit pour lui en ſa perſonne, ainſi que ſon Peuple.

Pauſanias, ajoûta Florinde, tua Philippe pere d'Alexandre, parce-qu'il ne lui rendit pas juſtice, quoi qu'il la lui eût ſouvent demandée. Ce Prince au contraire le tournoit en ridicule à toute ſa Cour, & élevoit ſon ennemi dans les plus grands honneurs.

Les Romains, ajoûta Camille, ont donné un exemple éternel de l'exacte juſtice qu'ils faiſoient rendre. Horatius Tergeminus penſa payer de ſa vie la colere & l'indignation du Senat, quoiqu'il fût couronné de gloire par le gain d'une fameuſe victoire qu'il venoit de remporter, & dont il portoit encore les

éclatantes marques.

Un autre temoignage de leur juſtice, dit Uranie, ſe préſente à ma mémoire dans la punition des enfans de Brutus, d'autant plus remarquable, que l'éxécution tomboit à la charge de leur propre pere, & ſe devoit faire à ſon inſtance, lui à qui il eût été peu ſéant dans une autre occaſion de voir & d'ordonner un pareil ſpectacle.

Ils n'ont jamais puni perſonne ſi ſévérement que Meticus, pour avoir chancellé dans ſa fidelité.

Jules Céſar, reprit Florinde, n'étoit pas un grand puniſſeur de crimes; mais pour un ſoldat ſéditieux ou déſerteur, ou quelque ſurpriſe à la guerre, il étoit ſans miſericorde, & n'épargnoit ni Nobles ni Plébeïens.

Tout cela fait voir, dit Uranie, qu'un Prince ne doit point craindre d'être taxé de cruauté en faiſant exer-

cer la Juſtice,& en donnant vigueur aux Loix de ſon état; c'eſt un pere qui chatie ſes enfans. Un Medecin qui pour ſauver ſon ami, lui fait ſouffrir des maux incroyables, ne paſſe point pour cruel : Ainſi pourvû qu'un Prince ne faſſe rien contre l'utilité publique, il doit être toûjours loüé de punir les méchans, & de retrancher du Corps de ſon Empire les parties corrompuës pour en conſerver ce qui eſt bon & ſain.

Mais, continua-t-elle, le Soleil nous laiſſe la liberté de joüir de la promenade, & puiſque nous avons rempli le tribut que ce Cabinet exige de nous, allons chercher juſqu'aux bords de la Riviere de quoi diverſifier nos réfléxions. Alors elles ſe rendirent ſur la Teraſſe, ou s'étant promenées aſſez long tems, elles prirent leurs places ſur les ſieges de verdure dont elle étoit ornée.

En vérité, dit Camille, je ne puis aſſez admirer Uranie, elle nous aime, & nous fait entrer avec bonté dans ſes ſecrets, elle n'ignore pas non plus à quel point nous nous intereſſons à ce qui la touche, cependant je vois qu'elle craint de nous faire part de l'inquiétude où ſans doute elle doit être de la réüſſite du voyage de Thelamon.

Je vous avouë, répondit Uranie, que je me reprocherois de vous entretenir de ce qui ſe paſſe dans mon eſprit, lorſque je ne dois ſonger qu'à occuper le vôtre par des objets agréables : mais puiſqu'enfin vous me paroiſſez ſouhaitter que je vous découvre mes penſées, je ne vous diſſimulerai point que j'apprehende fort que les ſoins de Thelamon ne ſoient inutiles ; nous ne ſommes point dans un tems où l'on ſe pique d'être généreux ; & je doute avec quelque juſtice que ſon parent ſe

veuille accommoder avec Geronte, d'autant plus qu'il s'agit d'un bien considerable.

Pour moi, dit Florinde ; j'augure mieux que vous de cette affaire, ne pouvant m'imaginer qu'un parent de Thelamon lui puisse rien refuser, puisque ceux-qui ne lui sont de rien ne se peuvent dispenser de lui tout accorder.

Cela est bien obligeant pour lui, dit Uranie, & je conviendrai facilement que Thelamon possede tout ce qu'il faut pour persuader; mais quand il réüssiroit auprès de son parent, que pourra-t-il attendre de Geronte? La plus vive reconnoissance, dit alors Felicie, & quand il seroit cent fois plus bisare qu'il ne l'est, je suis persuadée qu'il ne sera point ingrat pour un service de cette importance.

N'en doutez point, reprit Camille, Geronte n'est extraordinaire dans ses sentimens que par l'amour qu'il

a pris pour vous ; mais cet amour ne lui ferme pas les yeux ſur ce qu'il doit à ſes amis. Je ne lui connois point d'autres défauts que de vouloir vous contraindre à l'épouſer, ou à ne vous point marier de ſon vivant ; car du reſte il eſt honnête homme, & ſa gratitude ira peut-être plus loin que vous ne penſez.

Vous me flattez, dit Uranie, d'une douce eſperance, & comme je ſouhaitte avec ardeur ce dont il s'agit, je m'y laiſſe entraîner avec d'autant plus de plaiſir, que c'eſt vous qui l'inſinuez dans mon cœur.

Pour moi, dit Camille, j'en crois le proverbe ; un bien-fait n'eſt jamais perdu, ſi celui à qui nous le rendons en eſt ingrat, le Ciel nous en tient compte, tôt ou tard il a ſa récompenſe. Il faut que pour vous amuſer & détourner vos idées, je vous diſe un Conte ſur ce ſujet, qui vous ramenera inſenſiblement à la

morale que le proverbe renferme : Je ne vous le donnerai que comme une fable;mais je crois que ces ſortes d'amuſemens ne ſont pas tout-à-fait indignes des bons eſprits, ſurtout lorſqu'on en peut tirer des lumieres qui conduiſent à la vérité.

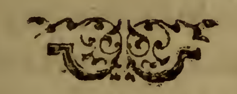
Ce que vous dites eſt très-juſte, répondit Uranie, la Fable renferme ſouvent une ſévére morale, & je trouve qu'elle eſt d'autant plus ſolide,qu'elle ne ſe découvre à nos ſens que ſous l'appas du plaiſir. Je ſuis de ce ſentiment, ajoûta Felicie, Phedre, Higin, & le célébre Eſope ſont de bons garants de cette vérité.

Lorſqu'on peut tirer d'un conte ou d'une Fable de juſtes réfléxions, dit Florinde, ils deviennent auſſi utiles que l'Hiſtoire.

Je puis donc ſans crainte de vous ennuyer, reprit Camille, vous dire celle dont je viens de vous parler, vous aſſurant que quoiqu'elle ſoit

Fable, & Roman, elle vous ramenera à la ſolidité que vous ſouhaitez ; & quand elle ne ſerviroit qu'à vous occuper une heure, & à me mettre au niveau de Florinde qui a ſi bien fait valoir la Princeſſe de Ponthieu, je trouverois mon tems parfaitement-bien employé.

Je vois bien, dit Uranie, en riant, que l'envie de conter auſſi une Hiſtoire vous guide un peu ; mais n'importe, nous ſaiſirons toûjours avec joie les occaſions qui ſe préſenteront de vous entendre. Alors Camille voyant qu'on ſe préparoit à l'écouter, prit la parole en ces termes.



HISTOIRE

De Jean de Calais.

CE que je m'engage à vous conter eſt tiré d'un Livre qui a pour titre : Hiſtoire fabuleuſe de la Maiſon des Rois de Portugal. Je n'y changerai rien, & ne me piquerai point de vous l'embellir.

Au Nord des Gaules, ſur le bord de la Mer, eſt une Ville appellée Calais. Un des principaux & des plus riches Négocians de cette Ville avoit un fils unique à qui il avoit donné toute l'éducation néceſſaire pour lui former l'eſprit & le corps : la nature l'avoit doüé des charmes de l'un, & des graces de l'autre : Ainſi ſes Maîtres le virent bien tôt paſſer leurs eſpérances.

Il s'attacha ſur toute choſe à l'art

de naviguer, & lorſqu'il eut joint la pratiqué à la théorie, il fut le plus brave & le plus excellent homme de mer de ſon tems: ſon jeune courage ne lui permettant pas de languir dans une molle oiſiveté, il engagea ſon pere à lui équiper un Vaiſſeau aſſez fort pour nettoyer la Côte d'un nombre infini de Corſaires que le grand négoce des Habitans de Calais y avoit attiré, & qui faiſoient mille brigandages dans ces Mers.

Son pere loüa ſon audace, & lui fournit abondamment tout ce qu'il lui falloit pour l'éxécution d'un ſi beau projet. Tout étant prêt, il mit à la voile, & ſa valeur ſoutenuë par la prudence le ſervirent ſi bien, qu'ayant battu ces Voleurs de Mer en pluſieurs rencontres, il les détruiſit ſi parfaitement, qu'il n'en paroiſſoit plus.

Ces nouvelles port erent l: Hab

tans de la Ville de Calais à un tel dégré de reconnoiſſance, qu'ils lui préparerent des Arcs de Triomphe, en joignant à ſon nom celui de la Ville, comme lui étant redevable de ſa tranquillité, & de la ſûreté de ſon commerce; ce qui fait que l'Hiſtorien ne le donne jamais à connoître que ſous le nom de Jean de Calais.

Ce jeune Heros étoit prêt par ſon retour à joüir des honneurs qui l'attendoient, lorſque ſon Vaiſſeau fut battu par une ſi cruelle tempête, qu'il fut porté dans des Mers inconnuës. Le calme ayant ſuccedé à l'orage, Jean de Calais ayant mis en uſage tout ce que l'art & l'experience lui avoient appris pour trouver les terres, il découvrit une Iſle, il s'en approcha, & ayant mis ſa chaloupe en mer, il aborda lui neuviéme au bord d'un Bois dans lequel il entra ſuivi de ſes huit Soldats.

Sa ſurpriſe fut extrême de le trouver taillé & coupé par de grandes & belles allées, cette attention lui paroiſſant extraordinaire dans un Pays qu'il avoit cru inhabité ou barbare; mais ſon étonnement eut dequoi s'augmenter, lorſque s'étant avancé, il entendit parler Flamand, Langue qui lui étoit familiere. Il conduiſit ſes pas du côté des voix qu'il venoit d'entendre, & vit trois hommes ſuperbement vêtus qui s'approcherent de lui avec politeſſe.

Jean de Calais les pria de lui apprendre dans quel Pays il étoit, & s'il y avoit ſûreté pour lui & pour ſa troupe. Qui que vous ſoyez, lui répondit celui qui paroiſſoit être au-deſſus des autres, je trouve ſurprenant que vous ignoriez que vous êtes dans la Orimanie, Etat floriſſant où regne le Roi du monde le plus juſte, de qui la ſageſſe a dicté les Loix auſquelles il s'eſt ſoumis lui-même, &

dont l'obſervation religieuſe fait le bonheur de cet Empire ; ne regrettez point d'y être abordez, vous y ſerez en aſſurance. Montez ſur cette hauteur, ajoûta t-il, qui vous cache la grande & ſuperbe ville de Palmanie qui ſert de Capitale à ces riches Etats : Vous y verrez une riviere majeſtueuſe qui forme le plus beau Port de l'Univers, & dont l'abord eſt la ſûreté de toutes les Nations.

Jean de Calais le remercia, & charmé des graces que lui faiſoit la Fortune, il s'avança ſur le ſommet qui lui cachoit la Ville, il découvrit le plus beau Pays du Monde, & deſcendit dans cette Capitale, le cœur rempli de joye, mais étant arrivé dans une grande Place, il vit le corps d'un homme déchiré par les chiens ; cet objet lui fit horreur, il ſe repentit de s'être engagé ſi avant. Il demanda cependant, pourquoi dans une ſi grande Ville, & dont on lui avoit

dit que les Loix étoient si sages, il ne se trouvoit pas quelqu'un d'assez charitable pour faire donner la sépulture à ce malheureux.

On lui répondit qu'il subissoit la peine de la Loi, qui ordonnoit que tous ceux qui mouroient sans payer leurs dettes seroient jettez aux chiens pour en être la proye, & que leurs ames étoient errantes sans que les Intelligences éternelles leur donnassent le lieu de repos destiné aux Justes: Qu'on faisoit cette punition publiquement, parcequ'il se trouvoit souvent des personnes assez généreuses pour acquitter les dettes de ces malheureux, & faire donner la sépulture à leurs corps.

Il n'en fallut pas davantage à l'ame magnanime de Jean de Calais excitée par la compassion, il fit publier sur le champ à son de trompe par toute la Ville, que les Créanciers de cet homme n'avoient qu'à

lui faire voir leurs titres, & qu'il s'offroit de les acquitter; & le lendemain ayant fait entrer ſon Vaiſſeau dans le Port, il prit l'argent néceſſaire pour ſatisfaire à ſa parole; il la tint exactement, & fit d'honorables funerailles au cadavre du débiteur.

Après avoir reçû du ſuprême Magiſtrat & du Peuple les loüanges qu'une pareille action méritoit; il ne ſongea plus qu'à prendre les hauteurs de cette terre favorable, pour en pouvoir donner connoiſſance à ſa Patrie, & lui ouvrir un chemin qui facilitât un négoce utile aux deux Nations.

Un ſoir qu'il ſe retiroit d'aſſez bonne-heure ſur ſon bord, il apperçut un Vaiſſeau qui venoit de moüiller auprès du ſien, ſur le pont duquel il vit deux Dames fondant en pleurs; elles étoient magnifiquement parées, & leur air fit juger à Jean de Calais qu'elles étoient d'une

naiſſance diſtinguée. Il s'informa à qui appartenoit ce Vaiſſeau, il apprit qu'il étoit à un Corſaire qui venoit d'entrer dans le Port, & que les deux perſonnes qu'il voyoit étoient des Eſclaves qu'il vendroit le lendemain.

Le cœur ſenſible de Jean de Calais fut touché de leur malheur, & il forma le deſſein de les retirer de l'abîme dans lequel elles alloient tomber. Pour cet effet il manda le Corſaire, & ſans marchander du prix, il donna au Pirate tout ce qu'il voulut, & fit venir les deux Eſclaves ſur ſon bord.

Mais quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'elles eurent ôté leur voile, de voir deux jeunes beautez capables d'attendrir l'ame la plus barbare! Les pleurs qu'elles répandoient ne faiſoient qu'augmenter leurs charmes, & ſembloient leur ſervir d'armes pour vaincre tous les cœurs; une

des deux ſur tout frappa celui de Jean de Calais d'un trait qu'il ne put parer.

Après avoir donné quelque tems à l'admiration que lui inſpiroit ſon amour naiſſant, il les conſola, leur dit qu'elles étoient libres, & qu'un reſpect inviolable ſuivroit l'action qu'il venoit de faire, & qu'en les retirant des mains du Pirate, il n'avoit point eu d'autre deſſein que de les rendre à leurs parens ſans eſpoir d'aucune rançon.

Ces paroles généreuſes raſſurerent les belles Captives. L'air noble de Jean de Calais, les graces qui accompagnoient toutes ſes actions toucherent leurs cœurs, & les termes les plus obligeans lui marquerent leur reconnoiſſance. Quelque-tems après il mit à la voile ; & ſa navigation fut ſi heureuſe, qu'il ſe trouva bien-tôt ſur les côtes d'Albion, où le mauvais tems l'obligea de relâcher.

Pendant le voyage il ne passoit pas un moment sans être auprès de ses Esclaves ; & comme il étoit jeune, insinuant & fait pour plaire, il trouva bien-tôt le chemin du cœur de celle qui l'avoit charmé : le même trait les blessa si profondément, qu'ils ne purent se le cacher longtems ; ils s'aimerent, ils se le dirent, & ne consultant que la vivacité de leurs sentimens, ils se jurerent un amour éternel.

Lorsque Jean de Calais fut assuré de son bonheur, il pria cette jeune Beauté de lui déclarer qui elle étoit, & par quel accident elle & sa compagne avoient été enlevées par le Pirate. Ne croyez pas, ajoûta t-il, que ma curiosité ait nul motif desobligeant ; qui que vous soyez, il n'est rien que je ne trouve fort au-dessous de vous ; & pour vous prouver ce que je dis, je vous donne ma foi dès ce moment & sans en sçavoir davan-

tage, ſi vous voulez bien m'accepter pour époux.

Je reçois avec plaiſir, lui répondit la belle Eſclave, la foi que vous m'offrez; je vous donne la mienne, & fais tout mon bonheur d'être unie à vous pour jamais; mais pour ma naiſſance, ſouffrez que je vous en faſſe un miſtere que je trouve néceſſaire au repos de ma vie. Qu'il vous ſuffiſe que le Ciel ne m'a pas fait naître indigne de vous, & d'apprendre que je me nomme Conſtance, & ma compagne Iſabelle. Je n'ai point ſoupçonné votre curioſité d'avoir rien d'offenſant pour moi, ne vous offenſez pas non plus du ſilence que je m'impoſe; notre amour l'exige de moi. Je dois me taire pour être à vous, & je veux éloigner de mon eſprit tout ce qui pourroit m'empêcher de ſuivre un penchant plus fort que ma raiſon. Jean de Calais étoit trop amoureux pour preſſer

la belle Conſtance après un tel aveu; il lui promit de ne lui en plus parler, & ſans conſulter davantage, ils s'unirent pour jamais.

Cependant Iſabelle qui avoit été témoin de leur amour & de leur union, prenant le moment que Jean de Calais étoit occupé à donner des ordres dans ſon Vaiſſeau, ne put s'empêcher de marquer ſa ſurpriſe à Conſtance ſur l'action qu'elle venoit de faire. Quoi! Madame, lui dit-elle, eſt-il poſſible que l'Amour vous aveugle aſſez pour oublier qui vous êtes? Croyez-vous pouvoir vous cacher toûjours, & que les nœuds que vous venez de former ne ſoient point rompus lorſqu'on ſçaura où vous êtes. Je ne parle point pour moi; dans quelque obſcurité que vous me faſſiez vivre, attachée à votre ſort ſans nulle reſerve, je ne m'en ſéparerai jamais; votre ſeule gloire m'intereſſe, & je ne puis voir

ſans douleur que vous abandonniez l'eſpoir le plus brillant pour écouter votre tendreſſe.

Je ne m'offenſe point, ma chere Iſabelle, lui répondit Conſtance, du diſcours que tu me tiens, je me ſuis dit mille fois les mêmes choſes ; mais l'amour eſt le plus fort. Le ſort brillant dont tu me parles n'a rien que d'affreux pour moi, ne pouvant le partager avec ce que j'aime, & je trouve l'obſcurité qui te gêne au-deſſus du deſtin le plus éclatant ; puiſqu'il me donne la liberté de ſuivre mon penchant. Mes nœuds dureront toûjours en gardant mon ſecret, & je ne le découvrirai jamais, ou du moins que lorſque je verrai qu'on ne pourra les rompre qu'en faiſant rejaillir ſur moi une honte mille fois plus grande que celle de mon hymen avec le plus aimable homme du Monde ; & puiſque tu m'aime aſſez pour ne me point quit-

ter, pouſſe encore cette tendreſſe à cherir ma tranquillité, & à ne jamais découvrir un ſecret d'où elle dépend.

C'eſt de cette façon qu'elle impoſa ſilence à ſa compagne, qui ne voyant point de remede à ce qu'elle appelloit un malheur, ſe réſolut d'obéïr. L'heureux Jean de Calais charmé de poſſeder Conſtance, rendit graces au Ciel des dons qu'il en avoit reçûs, & comblé des faveurs de la Fortune, & de l'Amour, il ſe rembarqua, & le tems favorable à ſes vœux le fit aborder ſans péril au Port de Calais. Le bruit de ſon retour fut bien-tôt répandu; ſon Pere & tous les Habitans de la Ville furent le recevoir, & lui rendirent les honneurs que méritoient ſes actions héroïques.

Mais quelle fut la douleur de ce jeune Heros de voir ſon pere déſapprouver ſon mariage avec Conſtan-

ce! L'hiſtoire ſincere qu'il lui fit de la façon dont il l'avoit trouvée irrita ſon couroux ; & quelque vive que fût la peinture que Jean de Calais lui fit de ſon amour pour elle & de ſes vertus; ce pere ſévere ne lui put pardonner d'avoir pris un engagement qui lui paroiſſoit fort au-deſſous de lui ; il n'épargna rien pour l'obliger à l'abandonner ; mais il lui proteſta qu'on lui arracheroit plûtôt la vie : qu'il avoit donné ſa foi à la perſonne du monde qui en étoit la plus digne, & qu'il la lui garderoit juſqu'au tombeau. Le vieillard plus irrité que jamais par cette réſiſtance, le bannit de ſa Maiſon malgré les ſollicitations des Principaux de la Ville qui s'intereſſoient pour lui, & lui ordonna de ne plus paroître à ſes yeux.

Jean de Calais ſenſiblement touché de l'outrage que ſon pere faiſoit à ſa chere Conſtance, ſe retira dans

une Maiſon qui étoit près du Port avec elle & ſa fidelle Compagne. Ces altercations entre le pere & le fils ne purent lui être cachées ; ſa fierté en fut allarmée , & malgré tout ſon amour elle fut ſenſible aux mépris que le pere de ſon époux parut avoir pour elle : Cependant elle ne ſe démentit point ; toûjours tendre, toûjours fidelle , elle conſola Jean de Calais; & l'année de ſon mariage étoit à peine finie , qu'elle accoucha d'un fils qui fit toute l'attention de ce cher époux pendant plusieurs années qui ſe paſſerent ſans qu'il pût attendrir ſon pere : mais enfin preſſé par des amis communs , il conſentit à fournir à Jean de Calais de quoi équiper un ſecond Vaiſſeau pour porter & établir un négoce éclatant avec les Nations qu'il avoit découvertes , eſperant que l'abſence & les hazards lui feroient oublier & Conſtance & ſon Fils.

L'armement fut bien-tôt prêt, & quoiqu'il flâtat les desirs de Jean de Calais par l'espoir d'acquerir une nouvelle gloire, il ne put voir approcher le jour de son départ sans ressentir une douleur amere d'être obligé de se séparer d'une Epouse & d'un fils qu'il aimoit tendrement.

Constance de son côté n'étoit pas plus tranquille ; les périls où s'alloit exposer Jean de Calais, & la crainte qu'un fatal oubli ne le chassât de son cœur, troubloient également son repos. Elle répandoit ses pleurs dans le sein de sa chere Isabelle, qui les partageoit avec un zele digne de l'une & de l'autre ; mais enfin l'Amour offrit à Constance un moyen de retenir son Epoux dans ses chaînes, & d'obliger son pere à rougir du cruel traitement qu'il lui avoit fait.

Elle cacha son dessein à la fidelle Isabelle craignant qu'elle ne l'en détournât ; mais lorsqu'elle vit qu'il

n'y avoit plus que peu de tems à s'écouler jusqu'au départ de Jean de Calais, elle se jetta à ses genoux, en le priant de ne lui pas refuser deux graces qu'elle avoit à lui demander. Ce tendre époux la releva, & l'embrassant avec les marques de l'amour le plus vif, lui jura qu'il etoit prêt à lui tout accorder. Je vous conjure donc, lui répondit-elle, de me faire peindre sur la poupe de votre Vaisseau avec mon fils, & ma chere Isabelle; lorsque cela sera éxécuté, & que vous serez au jour de votre embarquement, je vous dirai la seconde grace que j'exige de votre tendresse.

Jean de Calais ne trouvant rien dans cette demande qui ne flattât sa passion, en lui donnant occasion d'avoir sans cesse devant les yeux ce qu'il avoit de plus cher, il y consentit avec plaisir; il employa à cet Ouvrage les plus habiles Peintres qu'il

put trouver ; ils travaillerent si promptement, qu'ils ne retarderent point le départ de Jean de Calais, qui voyant le tems favorable, en voulut profiter pour s'embarquer.

Alors la généreuse Constance l'accompagnant jusqu'à son Vaisseau : Voici le jour, lui dit-elle, les yeux baignez de larmes, où tu me dois accorder la derniere grace que j'ai à te demander ; ainsi ne me refuses pas, puisque tu l'as promis ; tourne la prouë de ton Vaisseau du côté de Lisbonne, & va mouiller le plus près que tu pourras du Château de cette Ville ; c'est-là que tu verras à quel point je t'aime, & quels sacrifices t'a fait mon amour.

Quoique Jean de Calais ne put comprendre le sens d'un pareil discours, il lui promit d'éxécuter ce qu'elle souhaittoit : ils s'embrasserent, & s'étant séparez avec peine,

il fit mettre à la voile, l'ame remplie d'eſpoir, d'amour, & de douleur. Il tint parole à Conſtance, & ſa navigation ayant été heureuſe, il vint aborder directement ſous le Château de Lisbonne.

L'arrivée & la beauté de ſon Vaiſſeau attirerent preſque toute la Ville ſur ſon bord : le Roi de Portugal même ſentit exciter ſa curioſité par tout ce qu'on lui en dit, & voulut en juger par ſes yeux. Il deſcendit de ſon Château, ſuivi d'une Cour nombreuſe. Jean de Calais le reçut avec les honneurs dûs à la Majeſté Royale. Ce Prince fut charmé de ſa bonne mine, de ſon eſprit & de l'air de grandeur qu'il répandoit dans ſes moindres actions.

Il examina avec ſoin la conſtruction de ſon Vaiſſeau : mais lorſqu'il eut jetté les yeux ſur le tableau qui en ornoit la poupe, il ne put s'empêcher de marquer ſon étonnement

par un cri qui attira les regards de toute ſa Cour ſur les mêmes objets. Chacun parut être agité du même trouble que le Roi ; mais voyant qu'il gardoit le ſilence, perſonne n'oſa le rompre, & renferma ſes penſées dans le fonds de ſon cœur.

Jean de Calais ſurpris des divers changemens qu'il remarquoit ſur le viſage du Roi, lui en demanda reſpectueuſement la cauſe, & le ſupplia de lui dire s'il étoit aſſez malheureux pour qu'il eût trouvé dans ſon Vaiſſeau quelque choſe qui lui déplût. Non, lui répondit le Roi, en faiſant effort pour ſe remettre, je ſuis charmé que vous ſoyez abordé en ces lieux, je veux que vous y ſoyez reçû comme vous le méritez ; mais je vous deffends d'en ſortir ſans mon ordre.

A ces mots il ſe retira, & ſa Cour le ſuivit ſans avoir la hardieſſe d'ouvrir la bouche ſur ce qu'elle venoit

de voir. Le Roi entra dans ſon Cabinet, l'ame agitée de tant de différens mouvemens, qu'il avoit peine à les démêler lui-même. Il s'étoit bien apperçû que ceux qui étoient avec lui avoient eu la même idée, ce qui le détermina à s'inſtruire au plûtôt de la vérité, pour ne pas donner le tems à ſes Courtiſans de divulguer des choſes que lui ſeul devoit ſçavoir. Cette réſolution priſe, il fit dire à Jean de Calais de le venir trouver.

Ce jeune Guerrier n'étoit pas plus tranquille que le Roi; il ne pouvoit comprendre ce qui avoit cauſé ſon trouble à la vûë du portrait de Conſtance. Les dernieres paroles de cette chere épouſe lui revenoient dans la mémoire, & les aſſemblant avec les actions du Roi, il cherchoit à pénétrer le miſtere qu'elles renfermoient lorſqu'il reçût l'ordre de ce Prince.

Il y fut en remettant au Ciel, le ſoin de l'éclaircir. Le Roi le fit entrer ſeul avec lui dans ſon cabinet, & lui montrant un viſage ouvert : Je ſuis perſuadé, lui-dit-il, que ce qui s'eſt paſſé tantôt vous a donné de l'inquiétude, je ne puis vous cacher que j'en ai une que vous pouvez diſſiper. J'ai pris pour vous une eſtime particuliere, & je n'épargnerai rien pour vous la prouver ſi vous ne me déguiſez point la vérité.

L'ambition d'acquerir quelque gloire, répondit Jean de Calais en ſe baiſſant profondément, ne peut entrer, Seigneur, dans les ames capables de menſonge ; l'honneur & la probité ſeront toûjours les guides de mes actions & de mes paroles : Je ne voudrois pas au péril de ma vie manquer à ce qu'ils exigent de moi, même avec mes plus grands ennemis. Jugez, Seigneur, ſi j'en ſerois capable avec un Prince

dont la justice & les vertus font mon admiration.

Ainsi donc, lui dit le Roi, vous n'aurez point de peine à m'avoüer qui sont les deux femmes & l'enfant que vous avez fait peindre sur la poupe de votre Vaisseau. Non, Seigneur, lui répondit promptement Jean de Calais, l'une des deux est ma femme, l'enfant est son fils & le mien, & l'autre est une de ses amies que j'ai tiré avec elle d'un funeste ésclavage. Le Roi de Portugal soupira, & répandant quelques larmes qu'il ne put cacher; Et de laquelle, lui dit-il, êtes-vous l'Epoux? De la plus belle, répondit Jean de Calais. Et son nom, quel est-il, continua le Prince? Constance, répondit il: & celui de sa compagne? Isabelle. Ah! s'écria le Roi je n'en puis plus douter. Mais, reprit-il, achevez d'être sincere, en me contant en quel tems, & com-

ment ces deux perſonnes ſont tombées entre vos mains, & de quelle façon vous vous êtes réſolu cette Conſtance, & vous à vous donner la foi.

Alors ſans heſiter, Jean de Calais rapporta fidelement au Roi de Portugal tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit parti pour la premiere fois du lieu de ſa naiſſance; & quoiqu'il affectât de parler de lui avec modeſtie, il en dit aſſez pour faire connoître de quelle utilité ſa valeur avoit été à ſa Patrie; il conta enſuite ſon naufrage ſur les côtes de l'Orimanie, ſon avanture touchant le cadavre; & enfin la maniere dont il avoit délivré Conſtance & Iſabelle.

J'adorai Conſtance, continua-t-il, du premier moment que je la vis; en la pratiquant, j'admirai ſa vertu, ſon courage à ſupporter ſes malheurs, & je ne crus point de plus grande félicité pour moi que d'être

uni à elle pour jamais. J'eus le bonheur de lui plaire, elle accepta ma foi; mais elle me cacha ſa naiſſance avec un ſoin extrême.

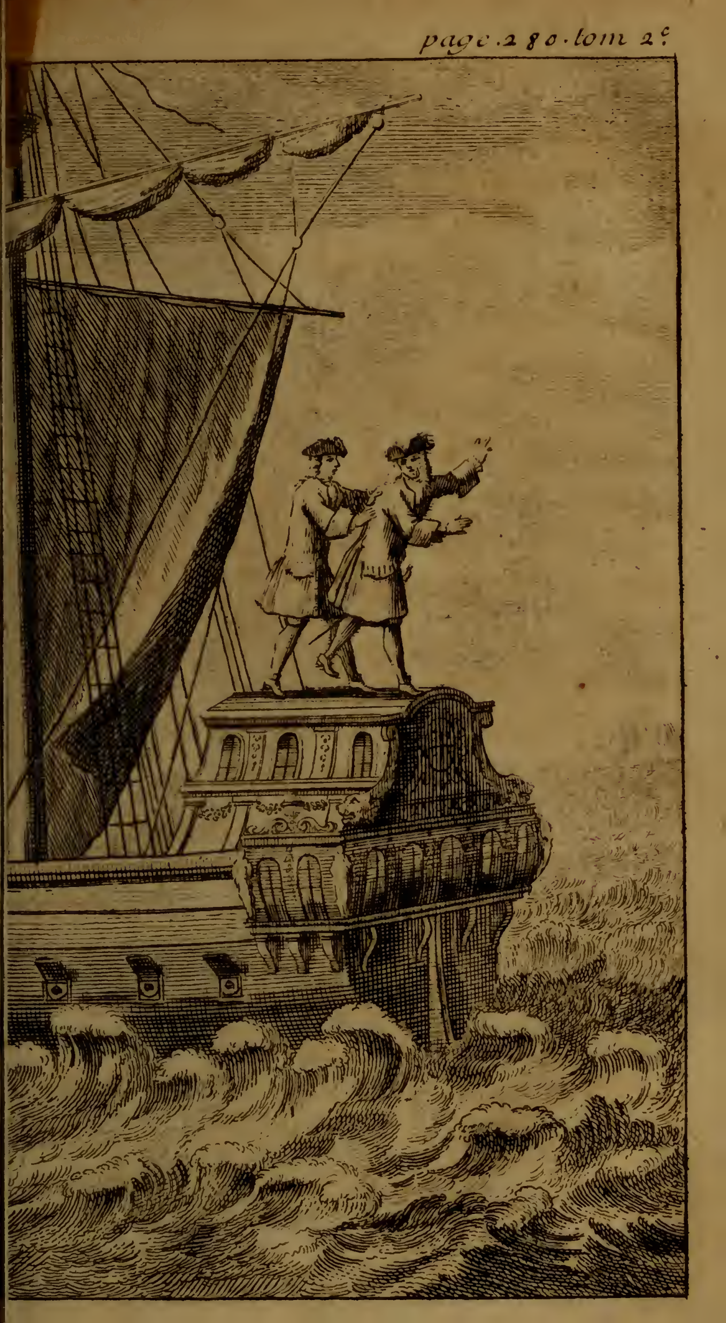
Il eſt vrai que je ne l'ai jamais preſſé là-deſſus. Mon cœur content de ſa vertu dédaigna de s'inſtruire de ce qui doit le moins attacher les ames généreuſes, la mienne préférant l'eſclave qui mérite des Couronnes, aux Reines, dont les ſentimens ne répondent pas à la grandeur de leur rang. J'en ai un fils qui fait tout mon bonheur, & celui de ſa mere, & c'eſt pour obéïr à cette chere épouſe que j'ai tourné la prouë de mon Vaiſſeau du côté de ces lieux: J'ignore ſon deſſein, j'ignore auſſi le vôtre, Seigneur, dans le récit que vous avez éxigé de moi; mais je ſçai que quels qu'ils puiſſent être, je ſerai toûjours fidele à Conſtance, & que je ne m'en ſéparerai jamais. Voilà, Seigneur, l'exacte

vérité que vous m'avez demandée: heureux ſi elle peut exciter dans votre ame les ſentimens d'eſtime que je cherche à m'acquerir parmi les Nations où mes deſſeins & le hazard me font aborder.

Oüi, lui dit le Roi en l'embraſſant, ta vertu a trouvé le chemin de mon cœur; & pour reconnoître ta ſincerité par une pareille franchiſe, apprends que cette épouſe qui t'eſt ſi chere, eſt la Princeſſe ma fille unique héritiere de cet Empire, & que ſa compagne Iſabelle eſt celle du Duc de Caſcaës.

O Ciel! s'écria Jean de Calais, qu'il m'eſt glorieux, Seigneur, de vous avoir conſervé ce précieux tréſor! mais; hélas! dans quel abîme de maux cette avanture va-t-elle me plonger!

Non, non, lui répondit le Roi, raſſure tes eſprits ſur ce que tu peux craindre



…aindre ; je ſuis auſſi généreux que …i : ſans connoître ma fille que pour …ne Eſclave ; tu n'a pas dédaigné de l'attacher à toi par des nœuds légitimes, tu n'as point attaqué ſa vertu par des feux criminels, tu l'as tirée d'un eſclavage où cette vertu n'auroit peut-être pû triompher de la violence d'un amour odieux. Tu l'aimes, tu lui es cher ; le ſecret qu'elle t'a fait de ſa naiſſance me le prouve, puiſque ſans doute elle craignoit en la déclarant que je n'empêchaſſe un hymen que j'aurois pû trouver inégal, ne te connoiſſant pas. Elle t'a conjuré d'aborder en ces lieux avec ſon portrait, …ûre que je la reconnoîtrois, & que …on mérite toucheroit mon ame …omme il a touché la ſienne : De …lus, elle t'a donné un fils, & ſa …loire aujourd'hui demande autant …ue tu ſois ſon Epoux, qu'il lui eût …té deffendu autrefois de faire une

ſemblable alliance. Je t'accepte donc pour gendre, continua ce grand Prince, & je reconnois ton fils pour le mien.

Jean de Calais ne put s'empêcher de l'interrompre; il ſe jetta à ſes pieds; les termes les plus touchans prouverent ſa reconnoiſſance pour ſes bontez, & ſon amour pour la Princeſſe Le Roi le releva avec tendreſſe. Ce n'eſt pas aſſez, continua ce Prince, mon cher Jean de Calais, que mon conſentement, il faut que mon Conſeil l'approuve; mais je parlerai de façon à lui faire connoître que c'eſt ma volonté, & la joye que mon Peuple aura de revoir ſa Princeſſe lui fera tout accorder.

Alors ce Monarque lui conta qu'environ au tems qu'il avoit marqué dans ſon récit, Conſtance & Iſabelle furent enlevées par des Corſaires, qui les trouverent ſe prome-

nant au bord de la Mer où leur jeunesse imprudente les avoit fait venir , sans Gardes & sans secours ; qu'il n'avoit rien négligé depuis près de cinq ans pour sçavoir ce qu'elles étoient devenuës ; mais que toutes ses recherches ayant été inutiles, il avoit langui jusqu'à ce jour dans une morne tristesse ; qu'il avoit fallu l'éclat de son arrivée pour exciter sa curiosité. Je rends graces au Ciel, continua-t-il, de l'avoir écouté, puisqu'elle m'a rendu par tes mains ce que j'ai de plus cher.

Après cela ce Prince fit appeller les Principaux de sa Cour qui l'avoient accompagné dans le Vaisseau de Jean de Calais, & leur ayant permis de dire ce qu'ils pensoient des personnes qui y étoient peintes, ils s'écrierent tous que c'étoit la Princesse, & la fille du Marquis de Cascaës. Le Roi leur avoüa la vérité ; & comme Jean de Calais avoit

reçû cette Cour fur fon bord avec une magnificence extrême, il n'y en eut pas un qui ne le trouvât digne de poffeder un bien qu'il s'étoit acquis en le leur confervant.

Le Roi fit affembler le Confeil, & propofa la chofe en Prince qui fouhaittoit que l'on fût de fon avis. Perfonne n'en eut un contraire; le feul Dom Juan Premier Prince du Sang s'oppofa fortement au bonheur de Jean de Calais; mais quoique fon éloquence fut animée par des raifons fecrettes, & qui lui étoient fenfibles, il fallut qu'il cedât au nombre. Le Roi qui croyoit que l'intérêt & la gloire de l'Etat l'avoient fait parler, ne lui en voulut point de mal; & comme on réfolut qu'on équiperoit une Efcadre pour aller chercher la Princeffe, il en donna le commandement à Dom Juan, & ordonna que Jean de Calais l'accompagneroit.

Cet honneur ne le consola point des pertes qu'il faisoit. Ce Prince aimoit depuis long-tems la Princesse de Portugal; il étoit neveu du Roi, & par conséquent heritier de l'Empire, si Constance venoit à manquer; mais son amour ayant mis des bornes à son ambition, il s'étoit flatté qu'un heureux Hymen pourroit un jour satisfaire l'un & l'autre. La perte de la Princesse avoit rallenti sa passion, & réveillé ses prétentions au Trône; & lorsqu'il apprit qu'elle étoit vivante; mais entre les bras d'un autre qui lui ravissoit à la fois sa Maîtresse, & l'Empire, l'amour & l'ambition reprirent toutes leurs forces, & furent bien-tôt accompagnées de ce que la haine & la jalousie peuvent inspirer de plus terrible contre un rival.

Ce fut avec ces sentimens que Dom Juan s'embarqua avec Jean de Calais, dont la vertu, l'espoir &

la joye fermoient le cœur à des ſoupçons qu'il eût même rejettez, s'il eût été en état ou capable de les concevoir. On fit partir une Corvette, pour donner avis à Conſtance de tout ce qui s'étoit paſſé à Lisbonne, & pour la préparer à ſon départ.

Cette belle Princeſſe avoit vécu dans une grande retraite depuis qu'elle s'étoit ſéparée de ſon époux; ſon fils & Iſabelle étoient ſa ſeule compagnie, elle s'entretenoit ſouvent avec elle de l'étonnement qu'elle s'imaginoit bien que le Roi ſon pere auroit eu. Iſabelle qui n'avoit ſçû ſon deſſein qu'après le départ de Jean de Calais, trembloit dans ſon ame que le Roi ne lui fit un mauvais traitement: elle en marqua quelque fois ſa crainte à Conſtance, mais en cherchant les détours, pour ne la pas allarmer mal à propos. La Princeſſe qui pénétroit tout ce qu'elle n'oſoit lui dire, la raſſuroit.

Le Roi mon pere, lui disoit-elle, a de la tendresse pour moi, il sera charmé de me revoir; la vertu de Jean de Calais le touchera: Enfin je suis persuadée que mon bonheur sera parfait. Mais, Madame, lui répondit Isabelle, puisque vous aviez cette pensée, pourquoi l'avoir éxécutée si tard? Qui peut vous avoir empêchée d'instruire le Roi de votre avanture? C'est un effet de mon amour, lui disoit la Princesse, je voulois attendre que le Ciel remplît mes desirs en me rendant mere, afin que le Roi mon pere trouvât ma gloire interessée à cimenter les nœuds que j'ai formez; & si mon époux ne fût point parti, je l'y aurois engagé moi-même, pour effectuer ce que j'avois projetté.

Cependant, Madame, ajoûtoit Isabelle, si le Roi désaprouve vos feux, s'il ne veut point reconnoître Jean de Calais pour votre époux?

J'aurai, difoit la Princeffe, la fatisfaction d'avoir prouvé mon amour à ce que j'aime, en lui facrifiant le Trône où j'étois née, j'aurai le plaifir de faire voir à fon pere que celle qu'il regarde comme une vile Efclave, eût été Reine fi elle eût moins eftimé fon fils. C'étoit avec de tels difcours qu'elles coulerent le tems de l'abfence.

Cependant Dom Juan fit tant de diligence, & le vent fut fi favorable, que l'Efcadrè arriva prefque auffi-tôt que la Corvette d'avis. Aux nouvelles qu'elle apporta, tout le Pays fut en mouvement, chacun s'empreffa à rendre fes refpects à la Princeffe, de qui la joie ne put s'exprimer, en voyant réüffir fon projet fi glorieufement pour elle & pour fon cher époux.

Le pere de Jean de Calais fe repentant du mépris qu'il lui avoit marqué, fut le premier à engager

toute la Ville à lui faire les honneurs qu'exigeoient sa naissance & son rang ; il lui demanda pardon en présence de tous, de son manque de respect, & son zele éclata si sincerement, que la Princesse lui dit en l'embrassant, & l'appellant son pere, qu'elle ne se souviendroit jamais de ce qui s'étoit passé, & qu'elle l'oublioit sans peine en faveur d'un époux qui lui étoit mille fois plus cher que la vie.

Cette Princesse eut à peine reçû les hommages de la Ville de Calais, que le Port retentit de mille cris de joye, qui annoncerent l'arrivée de l'Escadre. Les Habitans magnifiquement vêtus se mirent sous les armes, & furent en bon ordre recevoir Dom Juan & Jean de Calais, qui débarquerent au bruit des Trompettes & des Timbales. Les chemins étoient remplis de monde, les fenêtres garnies de Dames, & un

Peuple innombrable les accompagna jusqu'à l'Hôtel de Ville, où le principal Magistrat avoit fait loger la Princesse avec son fils & Isabelle pour lui faire plus d'honneur.

Elle vint recevoir son époux & Dom Juan sur le peron qui séparoit son appartement de l'escalier. Elle étoit environnée des Dames les plus qualifiées de la Ville. Dom Juan comme Ambassadeur s'avança le premier, mit un genoüil en terre, & lui baisa la main. Jean de Calais parut ensuite, qui fit la même action ; mais la Princesse bien loin de lui présenter la main, ouvrit ses bras & se jettant dans les siens en le faisant relever, elle l'embrassa mille fois, en lui disant tendrement que ce n'étoit pas à lui à lui rendre des respects qu'il falloit désormais qu'il partageât avec elle. L'amour de ces deux époux attendrit toute l'assemblée ; leur grace & leur beauté atti-

roient ſon admiration, & l'on fut bien long-tems ſans rien entendre *que vive Jean de Calais & la Princeſſe de Portugal.*

Tant de marques de bienveillance de la part du Peuple, & d'amour de la part de la Princeſſe, déchiroient l'ame de Dom Juan; il ſe contraignit cependant, & voulant faire croire que ſes ordres étoient d'aſſez grande importance pour n'être pas rendus publics, il demanda une audiance particuliere à Conſtance; mais cette Princeſſe qui connoiſſoit le fonds de ſon cœur, voulut s'épargner un entretien qui auroit pu lui être déſagreable, & lui répondit tout haut qu'elle n'avoit point de ſecret pour ſon époux, qu'il pouvoit s'expliquer devant lui, & que ſçachant les bontez du Roi pour Jean de Calais, ſes ordres devoient lui être communiquez comme à elle.

Dom Juan ſentit toute l'étenduë de ce refus ; il avoit autrefois parlé de ſon amour à Conſtance qui l'avoit toûjours traité avec indifference. Ainſi il ne douta point que la crainte d'entendre ſes plaintes , & le mépris qu'elle faiſoit de ſa tendreſſe, ne la fit agir de la ſorte ; il réſolut dans ſon ame de s'en vanger, & continuant de diſſimuler ſa rage & ſes deſſeins , il rendit à la Princeſſe un compte exact de ce qui s'étoit paſſé entre le Roi & Jean de Calais, & finit en la conjurant au nom de ce Prince de partir inceſſamment.

Conſtance lui dit qu'elle étoit prête, & que rien ne pouvoit la retenir , dans l'impatience qu'elle avoit d'aller rendre graces au Roi de toutes ſes bontez. Après tous ces complimens pleins d'une cérémonie qui gênoit également ces heureux époux, l'infortuné Dom Juan

ſe retira dans l'appartement qu'on lui avoit préparé, & laiſſa Jean de Calais & ſa belle Princeſſe en liberté.

Que ne ſe dirent point ces tendres époux ! Avec combien d'ardeur n'expliqua t-il pas la vive reconnoiſſance que lui inſpiroit le ſacrifice que Conſtance avoit prétendu lui faire en lui cachant ſa naiſſance & ſon rang ! & quelle joye ne fit-elle pas paroître de pouvoir partager avec lui les honneurs qui y étoient attachez ! Je ne finirois jamais ſi je prétendois décrire tout ce qu'ils ſe dirent.

Ainſi pour abreger une hiſtoire dont la ſuite a des évenemens encore plus ſurprenans que ce que je viens de vous apprendre, je vous dirai que Conſtance & Jean de Calais récompenſerent magnifiquement le zele des Habitans de cette Ville ; & que voyant le tems favo-

rable à leur navigation, ils résolurent de s'embarquer pour profiter de la belle saison. Cette charmante famille composée de Constance, de son époux, de leur fils, & de la fidelle Isabelle, abandonnerent Calais, pour aller voir Lisbonne. Toute la Ville les accompagna jusqu'à leur bord : on leur souhaita un bonheur constant & durable.

Dom Juan fit mettre à la voile; en détestant dans son ame les faveurs dont le Ciel combloit son rival, en rendant le tems & les vents propices à ses desirs : Mais helas ! il n'eut pas long-tems à se plaindre du sort ; le troisiéme jour de leur navigation les Cieux se couvrirent d'épais nuages, le vent devint furieux, & la Mer agitée annonça le plus terrible orage qu'on puisse voir ; les éclairs, la foudre, la tempête & l'impétuosité des flots battoient à la fois & sans relâche cette Escadre malheureuse.

Jean de Calais mit en œuvre toute son expérience pour garantir le Navire qui portoit ce qu'il avoit de plus cher. L'amour qui l'animoit, paroissoit seconder ses soins pour un bien si précieux ; mais le traître Dom Juan qui l'observoit sans cesse, & dont la rage & la jalousie troubloient également le cœur & la raison, le voyant occupé dans le fort de la tempête à observer le tems, prit le sien si justement, que sans pouvoir être vû de personne, il vint derriere lui, & le poussa si rudement, qu'il le précipita dans la Mer, dont les vagues gonflées & l'une sur l'autre le firent bien tôt perdre de vûë à son barbare homicide.

Cependant le gros tems faisoit aller si vîte le Vaisseau dans lequel étoit Constance & Dom Juan, qu'on avoit déja bien fait du chemin sans qu'on s'apperçut que Jean

de Calais y manquoit. Mais la Princeſſe toûjours attentive à ſon ſort, allarmée de ne le point voir, le demanda, le fit chercher, & chacun s'empreſſant à la ſatisfaire, on n'entendit plus que des cris douloureux qui annoncerent à cette malheureuſe épouſe qu'on ne le trouvoit pas.

Je n'ai point de termes aſſez forts pour vous exprimer ſon deſeſpoir ; la tempête ne l'intimide plus, une plus forte crainte lui donne du courage, elle vient ſur le pont, elle crie, elle appelle ſon époux, & les profonds abîmes du funeſte Element retentiſſent du ſon de ſa voix. Le perfide Dom Juan s'approche ; & paroît le plus empreſſé à chercher Jean de Calais ; mais trop ſûr de ſon deſtin, il lui fait entendre qu'il faut qu'un coup de vent l'ait jetté dans la Mer.

Quelle affreuſe nouvelle pour une femme ſi paſſionnée ! elle s'arrache

ſes cheveux, ſes mains meurtriſſent ſon beau viſage, la vie lui fait horreur, & pour la terminer elle cherche à s'élancer dans la Mer. Dom Juan ſe met au-devant d'elle, Iſabelle embraſſe ſes genoux; il n'eſt pas juſqu'au moindre Matelot qui ne quitte tout pour s'oppoſer à ſon deſſein: mais leurs ſoins ſont inutiles, & ſa douleur lui prêtant des forces, elle eſt prête à franchir les obſtacles qu'on y met; lorſqu'Iſabelle lui préſente ſon fils, qui, lui tendant les bras, ſemble la ſupplier de vivre encore pour lui. Cet objet la ſaiſit, l'étonne, l'arrête, & ſans calmer ſon deſeſpoir, il lui ôte le courage d'en ſuivre les mouvemens; & ne pouvant plus ſupporter les maux qu'elle reſſent, elle tombe évanoüie dans les bras d'Iſabelle.

On profita de cette foibleſſe pour l'arracher de cet endroit; Iſabelle & Dom Juan mirent tous leurs

ſoins à la faire revenir ; ils y réuſſirent, mais rien ne put calmer ſa douleur. Le nom de Jean de Calais étoit ſans ceſſe dans ſa bouche. Dom Juan voulut la conſoler; mais la perte de ſon époux ayant redoublé ſa haine pour ce Prince, elle ne voulut point l'écouter, & lui ordonna même de ne ſe plus préſenter à elle le reſte du voyage.

La tempête ceſſa, la Mer devint calme, & ces triſtes Vaiſſeaux arriverent à Liſbonne ſans autre accident. La préſence de la Princeſſe répandit une joye univerſelle dans cette Cour ; mais lorſque le Roi la reçut dans ſes bras, & que ſes pleurs & ſes ſanglots lui eurent appris la perte qu'elle avoit faite, il ne put lui refuſer des larmes : ce tendre pere partagea ſa douleur. Le bruit de ce malheur ne fut pas plûtôt répandu, que les Grands & le Peuple firent voir le leur par un deuil univerſel.

Le ſeul Dom Juan joüiſſoit d'une ſecrete joye, eſperant que le tems feroit finir les pleurs & l'amour de Conſtance ; mais pour y parvenir plus vîte, il fit tant par des voyes ſouterraines, & qui ne pouvoient le trahir, qu'il engagea les Peuples du Royaume des Algarves à ſe révolter, ſentant bien qu'il auroit le commandement de l'Armée pour les remettre dans leur devoir.

Cela ne manqua pas, le Roi lui remit le ſoin de châtier ces rebelles. Alors charmé de voir réuſſir ſon deſſein, il marcha contre les révoltez, qui s'étoient retranchez au bord d'une riviere. Il les attaqua, pénétra dans leurs retranchemens, & après un combat de ſix heures, il remporta une victoire complette ; & pouſſant plus loin ſes conquêtes, il prit toutes leurs Villes, & fit punir les auteurs d'une rébellion qu'il avoit fomenté lui-même ; il ſoumit

de nouveau les Algarves au Roi de Portugal, & revint à Lisbonne, où les Etats assemblez lui décernerent les honneurs du triomphe.

Ce n'étoit pas encore assez pour lui ; il les engagea par ses intrigues à demander la Princesse en mariage, consentant que son fils regnât après lui. Cette union étoit si sortable, que les Etats l'approuverent, & la demanderent au Roi qui ne pouvant s'opposer à ce qui lui sembloit juste, le proposa à la Princesse, qui ne put l'entendre sans desespoir ; elle renouvella toute sa douleur, & elle protesta au Roi qu'elle se donneroit plûtôt la mort que d'épouser un Prince qui étoit l'objet de sa haine ; mais l'interêt de l'Etat l'emporta sur ses raisons ; il fallut obéïr, & le jour fut pris pour la célébration de ce funeste Hymen que le Peuple souhaitoit avec ardeur. Le même moment fut destiné au triomphe de Dom

Juan, pour lequel le Roi avoit ordonné au dessous du Château un feu superbe, disposé par plusieurs compartimens, qui devoit offrir aux yeux un spectacle magnifique & nouveau.

Il s'étoit écoulé près de deux ans depuis la perte de Jean de Calais, duquel il est tems que je vous entretienne. La Mer ne lui avoit pas été si funeste que Dom Juan l'avoit espere. Cet époux infortuné trouva dans les débris de quelque Vaisseau qui avoit fait naufrage, de quoi se garantir de la mort; il combattit long tems contre la fureur des eaux, & fut enfin poussé dans une Isle deserte où il aborda dans l'état où vous pouvez juger que devoit être un homme qui sort d'un semblable péril.

Il fit long-tems réfléxion sur sa triste avanture, & malgré la douleur accablante qu'il ressentoit de se voir si cruellement séparé de Constance

& de ſon fils, il remercia le ciel de lui avoir ſauvé la vie, eſperant qu'il trouveroit encore par ſa bonté les moïens de rejoindre des objets ſi chers.

Ce fut avec ces pieux ſentimens qu'il parcourut cette Iſle d'un bout à l'autre ſans y trouver nulle marque d'habitation. Il n'y vit que de timides animaux, auſquels il fut obligé de déclarer une innocente guerre pour conſerver dans ces ſauvages lieux des jours que les eaux avoient reſpectez. Il y vécut de cette ſorte les deux années que Conſtance avoit paſſé à le pleurer, ſans qu'il vit aucune facilité qui put lui donner l'eſpoir de la revoir.

Il commençoit à s'abandonner à ces douloureuſes réfléxions, lorſqu'un jour ſe promenant ſur le bord de la Mer il vit un homme dans l'éloignement qui lui parut venir droit à lui. La joye s'empara de ſon cœur, & voulant joüir au

plûtôt d'une vûë qui ranimoit ſon eſperance, & la confiance qu'il avoit toûjours eu dans les effets de la Providence, il doubla le pas, & l'ayant joint: Je me croyois ſeul dans cette Iſle, lui dit-il en l'abordant, n'ayant jamais remarqué, depuis que j'y ſuis, nul veſtige qui me pût faire connoître qu'il y eût d'autre homme que moi. Je croyois y terminer mes jours malheureux ſans eſpoir de ſecours, mais votre préſence le fait renaître: & ſi vous y êtes ſeul avec moi, nous trouverons peut-être enſemble les moyens que je n'ai pû imaginer pour en ſortir.

Il eſt vrai, lui répondit l'Inconnu d'un ton grave, que cette Iſle « étoit inhabitée avant ton abord, & « je ne fais moi même que d'y abor- « der. Comment cela ſe peut il, lui répondit Jean de Calais, mes yeux ne découvrent aucun Navire qui vous ait pû porter? Les chemins «

„ que j'ai pris, lui dit-il, ſont incon-
» nus aux hommes.

» Je vois, continua-t-il en remar-
» quant l'étonnement de Jean de
» Calais, que mon diſcours te ſur-
» prend ; mais tu ſeras encore plus
» ſurpris lorſque tu ſçauras que je ne
» viens ici que pour toi ; je te con-
» nois, Jean de Calais, je ſçai
» tous tes malheurs & la trahiſon du
» perfide Dom Juan ; mais ſçache
» que ce n'eſt pas là les ſeules peines
» qu'il te prépare ; il eſt prêt d'épou-
» ſer ta femme, elle t'aime toûjours
» tendrement, & quoiqu'elle croye
» ta mort certaine, elle t'eſt fidele.
» La ſeule amitié paternelle & les
» raiſons d'Etat dont on la rend la
» victime l'obligent à donner ſa
» main à ce traître : le jour de de-
» main doit éclairer ce fatal hymen,
» qui ſera le dernier de ſa vie ſi tu ne
» parois promptement.

» Grand Dieu ! s'écria Jean de Ca-
lais

ſais, & comment pourrois-je empêcher tant de malheurs dans l'état où je ſuis ? Helas ! je ſupportois avec quelque patience ceux où j'étois plongé, j'implorois encore le Ciel avec quelque confiance, je me flattois que ſa bonté me tireroit d'ici ; puiſqu'elle m'avoit arraché à la mort ; ta vûë même avoit cimenté cet eſpoir dans mon ame ; mais ce que tu m'annonce met le comble à mon deſeſpoir ; mon perfide rival ſera poſſeſſeur de Conſtance ſi je ne parois ! il n'a qu'un jour à paſſer pour l'être ! Hé, par quel moyen puis-je paroître ? Le Vaiſſeau le plus leger, le vent le plus favorable me feroient inutiles quand je les aurois, & mon ſeul recours doit être dans la fin de ma vie.

Calme ces tranſports, lui répon- «
dit l'Inconnu, je t'ai dit que je ne «
ſuis venu ici que pour toi; promets «
moi de me donner la moitié de ce «

» que tu cheris le plus, & je te jure à
» mon tour d'empêcher le mariage
» & le triomphe de Dom Juan ; tu
» peux connoître ce que je puis par
» tout ce que je t'ai dit. Ainſi remets
» ton ſort à la diſpoſition Divine,
» rappelle ta vertu, ſuis-en toûjours
» exactement les Loix, & tu ſçauras
» un jour par quelle raiſon le Ciel
» prend ſoin de ta deſtinée.

Jean de Calais étoit ſi ſurpris de ce qu'il entendoit, & de la ſûreté avec laquelle cet homme lui parloit, qu'il doutoit s'il étoit éveillé ; mais faiſant réflexion qu'il ne pouvoit lui rien arriver de plus cruel que ce qu'on venoit de lui annoncer, & qu'il n'étoit pas en état de démêler le menſonge d'avec la vérité, il réſolut de s'abandonner à l'Inconnu, & lui promit tout ce qu'il voulut.

Alors ils s'aſſirent auprès d'un arbre, & cet extraordinaire compagnon lui conta tout ce qui s'étoit

paſſé à la Cour de Portugal depuis ſa prétenduë mort, & les efforts que Conſtance avoit faits pour lui garder ſa foi. Pendant ce récit, Jean de Calais ne put réſiſter à la violence du ſommeil qui vint l'accabler, & malgré l'intérêt qu'il prenoit à ce diſcours, il s'endormit.

Mais quel fut l'excès de ſon étonnement, lorſqu'à ſon réveil il ſe trouva dans l'une des cours du Château de Lisbonne! Il regarda de tous côtez, & bien ſûr qu'il ne s'abuſoit point, il ne douta plus du pouvoir de celui qui l'avoit conduit dans ce lieu, mais ſon embarras étoit extrême de ne ſçavoir comment il pourroit s'offrir aux yeux de la Princeſſe; l'état miſerable où il étoit, ſes habits en lambeaux, les pieds nuds, une barbe d'une longueur proportionnée au tems qu'il y avoit qu'il ne prenoit point de ſoin de ſa perſonne, lui faiſoit croire avec juſtice

qu'on ne pourroit le reconnoître.

Cependant l'eſpoir dont il ſe ſentoit animé lui fit prendre le parti d'aller dans les Cuiſines ; un Officier qui le vit, touché de compaſſion, lui permit de s'approcher du feu & le deſtina ſur le champ à porter du bois dans les appartemens : il s'en acquitta exactement, cherchant dans ſon eſprit quel moyen il trouveroit pour voir la Princeſſe, il concevoit que les apprêts qu'on faiſoit étoient pour la Fête qui lui devoit être ſi fatale, & ſon cœur gémiſſoit de n'entrevoir nul expédient pour la troubler.

Il étoit enſeveli dans ces triſtes réflexions, lorſque le hazard fit deſcendre Iſabelle dans les Offices, voulant donner même quelques ordres, Jean de Calais la reconnut, & la regarda ſi attentivement, qu'elle ne put s'empêcher d'examiner celui qui avoit cette hardieſſe, elle ne put

méconnoître des traits ſi gravez dans ſon ſouvenir ; la reſſemblance de ce malheureux avec Jean de Calais la frappa, elle le parcourut des yeux avec ſoin, & les ayant jettez ſur ſes mains qu'il affecta de lui faire voir, elle apperçut un diamant à ſon doigt qu'elle reconnut pour être le même que Conſtance avoit autrefois donné à ce cher époux, & qu'il avoit conſervé malgré tous ſes malheurs.

Alors elle ne douta plus que ce ne fût Jean de Calais lui-même ; mais cachant ſon trouble, elle remonta dans l'appartement de la Princeſſe, à laquelle elle conta ſon avanture, en ajoûtant qu'elle n'avoit oſé parler devant tant de témoins à celui qu'elle croyoit ſon Epoux, craignant de l'expoſer dans le miſerable état où il étoit.

Conſtance ne balança pas un moment à cette nouvelle ; elle conjura

Iſabelle de chercher quelque prétexte pour lui faire voir cet homme. Elle y courut, & l'ayant trouvé chargé de bois, elle lui ordonna de le porter dans le Cabinet de la Princeſſe; elle les y attendoit avec une impatience extrême. Jean de Calais obéït, poſa ſon bois dans l'endroit qu'Iſabelle lui marqua; mais ne voyant perſonne qui put le contraindre, & la Princeſſe qui le regardoit avec attention; il ſe jetta à ſes pieds.

A cette action Conſtance démêla aiſément ſous cet équipage malheureux, l'homme du monde qui lui étoit le plus cher: elle penſa expirer de joye, & ſe jettant dans ſes bras, leurs ſoupirs, leurs larmes & leurs ſanglots furent long-tems les ſeuls qui exprimerent les mouvemens de leurs cœurs. Iſabelle qui avoit eu le ſoin de fermer la porte du Cabinet, vint ſe joindre à eux, & les priant de ſe calmer, leur fit connoître qu'il

falloit ne perdre aucun inſtant pour avertir le Roi du retour de Jean de Calais, afin de rompre l'hymen fatal dont on faiſoit les apprêts.

Ce diſcours étoit trop ſenſé pour n'y pas faire attention. Nos tendres Epoux interrompirent leurs careſſes pour prendre les meſures qui leurs étoient néceſſaires. Ils réſolurent que la Princeſſe envoyeroit prier le Roi de lui faire la grace de paſſer dans ſon appartement pour une affaire qui intereſſoit l'état & ſa gloire : que le ſecret qu'elle demandoit l'obligeoit à le prier de venir ſeul, afin de n'avoir perſonne de ſuſpect.

Celui que Conſtance chargea de ce compliment, s'en acquitta ſi bien, que le Roi ne tarda pas à ſe rendre ſeul chez la Princeſſe ſa fille. Il ne fut pas plûtôt entré dans ſon Cabinet, que cette Princeſſe ſe jettant à ſes pieds, & lui prenant les mains, Seigneur, lui dit-elle, Jean de Ca-

lais eſt vivant, il eſt de retour ; rendrez-vous ſes yeux témoins d'un hymen qui va cauſer ma mort ? le Roi de Portugal la releva, & malgré la ſurpriſe que lui donnoit cette nouvelle, il lui jura qu'elle devoit tout attendre d'un pere qui l'aimoit tendrement.

Jean de Calais qui s'étoit caché, parut alors, & mettant un genouil en terre : L'état déplorable où je parois à vos yeux, Seigneur, lui dit-il, vous permettra-t-il de me reconnoître ? Le Roi recula quelque pas, & le reconnoiſſant : O Ciel ! lui dit-il, en lui tendant les bras, que vois-je ! en croïrai-je mes yeux ? Quels malheurs vous ont éloigné de nous ? Quel accident vous a mis comme vous êtes ? & quel miracle nous raſſemble.

Jean de Calais lui conta la trahiſon de Dom Juan, ſon abord dans l'Iſle deſerte, & l'étrange avanture qui

qui l'en avoit fait ſortir, & rendu à Lisbonne.

Le Roi ſentit toute l'énormité du crime de Dom Juan & jura que ce jour qui devoit être celui de ſon hymen & de ſon triomphe ſeroit celui de ſa mort. Il conſola Jean de Calais, le pria d'oublier ſes infortunes, & de ſe mettre en état de paroître aux yeux de toute ſa Cour; il embraſſa la Princeſſe & rentra dans ſon appartement ſi fortement irrité contre le traître, que l'ayant trouvé qui l'attendoit avec grand nombre de Seigneurs, il lui dit de le ſuivre ſur l'édifice du feu pour lui faire remarquer quelque choſe qui y manquoit.

Dom Juan le ſuivit, ils y entrerent enſemble; mais le Roi le voyant occupé à examiner toutes les machines, ſortit adroitement de ce lieu, & l'y ayant renfermé, il ordonna ſur le champ qu'on y mit le feu. Ces ordres furent éxécutez ſi prompte-

ment, que le perfide fut consumé avant qu'on sçût ni le crime, ni la punition.

Le Roi l'instant d'après manda les Etats qui étoient encore assemblez, leur exposa la perfidie de Dom Juan & son supplice. Tous d'une commune voix approuverent sa justice, & détesterent l'action de Dom Juan. Alors le Roi fit venir Jean de Calais qui fut reconnu de nouveau & proclamé héritier de l'Empire après la mort du Roi, comme étant l'époux de la Princesse, les Etats déclarant leur Fils pour leur successeur. Cet événement singulier remit la joye dans la Cour du Roi de Portugal, qui fit inviter tous les Grands du Royaume pour être témoins du bonheur de Jean de Calais & de la Princesse, dont l'amour & la joye ne peuvent s'exprimer.

Le jour de ce fameux festin où chacun ne pensoit qu'au plaisir, on

vit entrer dans le ſalon qui renfermoit cette auguſte aſſemblée un homme dont la taille & l'abord ſurprirent également. On le regarda long tems ſans rien dire ; mais lui s'avançant vers Jean de Calais : Reconnois, lui dit il, celui qui t'a tiré « de l'Iſle deſerte, & conduit dans ce « Palais, & ſouviens-toi que tu m'as « promis la moitié de ce que tu as de « plus cher pour récompenſe de ce « ſervice : Auras tu aſſez de vertu « pour tenir ta parole ? „ Oüi, lui répondit-il en ſe levant, la reconnoiſſance & l'honneur m'y engagent ; demande, & tu ſeras ſatisfait. Hé bien, lui dit cet homme, je « veux la moitié de ton Fils „ Jean de Calais frémit, Conſtance pâlit, le Roi ſe troubla, & l'aſſemblée fit un murmure qui marqua ſon indignation. Mais cet homme continuant d'adreſſer la parole à Jean de Calais : Tu ſçais ma puiſſance, lui dit-il, il «

» m'eſt auſſi facile de reduire ce
» Palais en cendres & de vous faire
» tous perir, qu'il me l'a été de te
» tirer de l'Iſle deſerte. Alors le Roi lui offrit ſa Couronne; mais lui, ni les larmes de Conſtance, ni les remontrances de toute l'Aſſemblée ne purent rien obtenir.

Jean de Calais qui avoit gardé le ſilence juſqu'à ce moment, prit enfin la parole: Ce ne ſont point tes menaces, lui dit-il, qui me feront tenir la promeſſe indiſcrete que mon amour & la crainte de perdre ma Princeſſe m'ont obligé de faire. Si ton pouvoir s'étend ſi loin, tu peux ſçavoir le fond de mon cœur, & que c'eſt la ſeule probité qui me force à tenir ma parole.

Alors prenant ſon fils par la main, & détournant les yeux en frémiſſant: Tiens, lui dit-il, je te le livre, fais-en toi-même le partage. Le Spectre le prit par un pied, & or-

donnant à ſon pere de le prendre par l'autre, il tira ſon cimetere en regardant fixement Jean de Calais, qu'il trouva ferme malgré l'horreur qu'il reſſentoit.

Va, lui dit il alors, d'une voix plus douce: Je te rends ton fils, reçois aujourd'hui le prix de ta vertu & de ta générosité; c'eſt moi dont le corps étoit déchiré par les chiens lorſque tu entras dans la Ville de Palmanie; c'eſt moi dont tu payas les dettes, & c'eſt à moi à qui tu as donné la ſépulture, je ne t'ai point quitté depuis: attentif à ton ſort, & connoiſſant ton ame, c'eſt moi qui conduiſit le Corſaire qui enlevoit la Princeſſe près de ton Vaiſſeau, où tu l'achetas ſans la connoître ni l'avoir vûë, & dans le ſeul deſſein de lui rendre la liberté; apprends par ces exemples combien le Ciel cherit les hommes vertueux: j'ai voulu t'éprouver, tu ne

» t'es point démenti, joüis en paix
» de ton bonheur, sois toûjours sa-
» ge, inviolable & moderé, le Ciel
» ne t'abandonnera jamais, tu seras
» veritablement Prince, parceque tu
» devras ce titre à ta vertu plûtôt
» qu'aux Loix d'une naissance qui ne
» dépend point de nous, & dont on
» tire peu d'éclat quand la sagesse ne
» l'accompagne pas.,,

Le Spectre disparut, & laissa l'Assemblée dans la joye & l'étonnement de l'heureux dénoüement de cette avanture. On célébra avec magnificence l'union de Constance & de Jean de Calais, qui fut ratifiée autentiquement ; & ce Prince ne voulant manquer en rien de ce qui pouvoit prouver sa piété, fit faire un Mausolée superbe au généreux Fantôme qui lui avoit rendu & prédit tant de bien.

Cette Histoire, dit alors Uranie,

voyant que Camille gardoit le silence, est tout-à fait interessante. Il est aisé, dit Felicie, d'en tirer la morale; nous voyons par elle que la sagesse est préférable à toute chose. Que la générosité, ajoûta Florinde, est une vertu nécessaire dans une belle ame: Que la reconnoissance, dit Uranie, doit avoir le premier rang dans le cœur de l'homme d'honneur, & qu'un bienfait trouve tôt ou tard sa récompense; & pour vous le prouver encore continua-t-elle, par une exemple véritable, voici un trait qui vous fera plaisir.

Les victoires que Charles d'Anjou avoit remportées dans le Royaume de Naples sur Mainfroy bâtard de l'Empereur Frederic second, ni la mort de cet usurpateur, ni sa valeur, ni sa sage conduite n'avoient pû lui assurer la paisible possession de la Couronne; un seul bienfait réünit en sa faveur tous les cœurs de

ses sujets ; l'Armée, l'Etat Ecclesiastique, les Nobles & le peuple, tout y prit part.

Beltramo de Balse ayant fait apporter à ce Prince les tresors pris sur l'ennemi, le Roi lui ordonna d'en faire quatre parts ; une pour lui, une pour la Reine, la troisiéme pour l'Armée qui avoit si bien combattu, & la derniere pour le récompenser de son zele & de ses services.

Beltramo les fit mettre à terre, monta dessus, & avec les pieds les partagea en trois, en disant au Roi qu'il ne méritoit pas d'être mis dans un nombre si illustre, & fit même en sorte qu'il rendit la part de l'Armée la plus forte. Le Roi & la Reine l'augmenterent encore de la leur, & la distribution s'en fit de leurs propres mains, si généreusement, que ceux qui y avoient part n'étoient pas plus contens que ceux qui voyoient ce partage, sans autre intérêt que ce-

lui que l'eſpérance leur donnoit des biens que des ames ſi génereuſes apporteroient ſur le Royaume en général.

Ce bienfait ſe rêpandit dans tout l'Etat, où Charles fut aimé & révéré jusqu'au dernier moment de ſa vie; & malgré les avantages que les Eſpagnols ont remporté ſur la Maiſon d'Anjou, & leur longue poſſeſſion, il s'eſt conſervé juſques à notre tems une partie de cette illuſtre Maiſon que les Italiens appellent Enjo.

Je ſuis charmé de ce trait, dit Camille, mais je trouve que Beltramo de Balſe merite une éloge en particulier ſur ſon déſintereſſement. J'aime ces ſortes de refus, dit Felicie, ils élevent mon ame audeſſus d'elle-même.

Il eſt vrai, dit Florinde en ſe levant, que rien ne touche plus que les actions d'un ſujet fidele, & que les Rois qui poſſedent de tels hom-

mes ne peuvent trop les conserver. C'est ce qui fit dire à Darius Roi de Perse en ouvrant une grenade dont les grains en cette Langue s'appellent Sopire, qu'il voudroit avoir autant de Sopires qu'il y en avoit dans cette grenade, faisant allusion de ce terme avec le nom de Sopirus Satrape de Perse, qui lui avoit prouvé son zele & sa fidelité aux dépens de sa vie, & par des actions que l'Histoire a consacrée à l'immortalité.

En achevant ces mots, elles se leverent toutes pour se promener quelque-tems. Voilà, dit Felicie en marchant, ce qui prouve que tout ce qui touche le cœur, & que ce qui en part interesse toûjours. Il faut que cela soit ainsi, répondit Camille ; car c'est lui seul que j'écoute, même dans les choses qui regardent l'esprit. Vous êtes du sentiment d'une de mes amies, dit Uranie, dont j'avois oublié de vous parler ; mais puisque

nous ſommes tombées ſur l'eſprit & le cœur ; je ne puis mieux vous faire connoître le ſien, qu'en vous liſant une Lettre qu'elle écrivit il y a quelque tems à une perſonne dont les occupations ſerieuſes l'empêchoient de joüir des plaiſirs de notre belle & grande Ville ; c'eſt au ſujet d'une Tragédie intitulée Romulus.

Je l'ai vûë, dit Florinde, & j'en ai été charmée ; & moi auſſi, ajoûta Camille ; mon enjouëment ne me ſervit de rien en cette occaſion, & j'y ai répandu des larmes comme la perſonne du monde la plus mélancolique. Pour moi, répondit Félicie, je trouve ce Poëme admirable, & je prends autant de plaiſir à le lire que j'en ai eu à le voir repréſenter. Je ſuis ravie, reprit Uranie, de vous entendre toutes parler de la ſorte, votre ſentiment ſe trouvant conforme à celui de mon amie. Voici comme elle l'exprime, continua-t-elle en tirant la Lettre dont elle avoit parlé.



LETTRE

De Madame de ... à Monsieur ... sur la Tragédie de Romulus, de Monsieur de la Motte.

MONSIEUR,

Je ne ſuis point ſurpriſe que vous ayez lû avec plaiſir la Tragédie de Romulus, & que vous ſentiez quelque chagrin de n'avoir pû être à ſes repréſentations ; mais je vous avouë que je le ſuis infiniment de ce que vous me demandez le ſentiment du Public ſur cet ouvrage, & le mien en particulier. Vous vous connoiſſez ſi parfaitement à tout ce qui part de l'eſprit & du cœur, & vous décidez toûjours ſi juſte, qu'il me paroît

qu'il devroit vous suffire que Romulus vous ait plû sans chercher à vous instruire de ce que les autres en disent, & de ce que j'en dis moi même. Quelle que soit votre intention dans les questions que vous faites, je me soumets à y répondre sans envisager si c'est pour me faire honneur, ou pour me confondre.

Je fus à la premiere représentation de Romulus dans un esprit entierement détaché de critique & de prévention. J'eus la témérité d'en vouloir juger souverainement, & de ne m'en rapporter qu'à ce que la Piece m'inspireroit. Je l'écoutai avec attention, elle m'attacha, me surprit, & m'attendrit. J'en trouvai l'exposition nouvelle & délicate, les sentimens grands, nobles & bien soutenus, les pensées neuves & brillantes, & une versification pure, pompeuse, & cependant aisée; mais ce qui me parut extraordinaire fut

l'effet qu'elle produisit en moi, elle m'attendrit par réfléxion, & je ne pus m'en retracer le tableau sans répandre des larmes.

Voilà, Monsieur, ce que je pensai, & ce que je pense encore. Le public fortifia mon sentiment par des acclamations sinceres, & l'éclatante réüssite de cet Ouvrage me donna lieu de croire que j'avois jugé sainement; mais quoique le Public l'ait extrêmement applaudi, il est de certains Particuliers dont il n'a pû éviter la critique.

Dans le nombre de ces genies qui veulent être superieurs en tout, il en est qui reprochent à M. de la Motte d'avoir donné de trop beaux sentimens à Romulus, qui est, selon eux, un brigand & un scelerat. D'autres soutiennent qu'il n'est pas naturel qu'un homme de ce caractere ait poussé le respect pour Hersilie aussi loin qu'il le porte. Quelques-uns se

ſcandaliſent que l'Auteur ait fait un traître de Proculus, & les plus humbles de ces Eſprits critiques, diſent que cet Ouvrage n'eſt pas une Piece.

Comme j'aime beaucoup mieux m'inſtruire de ce que je ne ſçai pas qu'à faire voir ce que je ſçai, je vous prie, Monſieur, de me tirer de l'erreur où je ſuis depuis long-tems. J'ai toûjours crû qu'une Tragédie qui étoit bien conduite, dont les ſituations étoient intereſſantes, dont les ſentimens étoient beaux, la verſification pure, l'expoſition nette, & le dénouëment heureux méritoit le titre de Piece. Quant aux objections qu'on fait à M. de la Motte, il me paroît qu'il eſt permis d'embellir le caractere de ſon Heros, & que le Fondateur de Rome valoit bien la peine qu'on lui donnât des vertus qu'il auroit pû acquerir s'il eût vécu davantage.

Quant aux noms qu'on lui donne

de brigand, de ſcelerat, quoiqu'il ne nous le paroiſſe nullement dans le cours de la Piece, Herſilie lui en dit aſſez dans les reproches qu'elle lui fait pour diſculper l'Auteur. Ce brigand, ce Chef de ſcelerats eſt pourtant un Heros; ainſi on eſt charmé de lui voir des vertus qui peuvent adoucir ſes défauts en lui donnant de grandes qualitez Il eſt aiſé de ſe tranſporter au reſpect qu'il garde pour Herſilie, puiſqu'il eſt du caractere des belles ames de le conſerver pour ce que l'on aime.

Pour ceux qui ne veulent pas que Proculus ſoit un traître, je ne vois pas trop qu'il eût été plus permis d'en faire un honnête homme puiſque l'Apotheoſe qu'il fit de Romulus me paroît plûtôt un trait de fourberie qu'un ſentiment d'eſtime pour ſon Roi.

Il y en a auſſi qui ne veulent point du Grand-Prêtre, & qui diſent qu'il n'en

n'en étoit pas mention dans ce tems-là : Cependant Romulus offroit chaque jour des ſacrifices au Dieu Mars ſon pere, & je ne puis croire qu'on pût ſacrifier ſans Pontife. D'ailleurs Murena nous fournit un acte dont le ſpectacle eſt ſi pompeux, & ce qui s'y paſſe eſt ſi beau, que la critique en doit être confonduë. Le péril où cela jette Romulus ſemble renouveller l'attention de l'Auditeur, & la joye de revoir le Heros en devient cent fois plus vive. Je ne puis me laſſer d'admirer l'art de l'Auteur, qui en donnant à Romulus l'amour le plus tendre, ne lui en fait jamais montrer l'excès qu'après avoir remporté des victoires éclatantes, & montré une valeur heroïque. Cela nous fait enviſager les momens qu'il donne à ſa paſſion comme un repos que la gloire lui doit.

Ce qui me paroît encore digne d'attention dans cet Ouvrage, c'eſt

qu'il n'eſt point de ceux qui trompent ; & quoiqu'il ait été joüé divinement, on le lit avec autant de plaiſir qu'on en ſent à le voir repréſenter, la lecture excitant les mêmes mouvemens que la repréſentation. N'en eſt-ce pas aſſez, Monſieur, pour dire que c'eſt une Piece ?

Pour moi je ne porte que mon cœur à la Tragédie ; lorſqu'il y eſt touché, je lui donne l'eſprit pour compagnon, mais ſimplement pour lui découvrir la cauſe de ſa ſenſibilité, lui en montrer le principe, & lui faire valoir les beautez qui l'ont frappé. Voilà, Monſieur, de quelle façon je vois la Comedie, & lis les Ouvrages d'eſprit : ſi c'eſt n'en avoir point que de ne pas éplucher un Poëme mot à mot, & que de n'en pas rechercher juſqu'aux minuties pour le fronder avec plus de force,

Je rends graces au Ciel de n'être pas Romain,
Pour conſerver encore quelque choſe d'humain.

Je ſuis, MONSIEUR....

Apeine Uranie achevoit elle de lire, qu'elle vit entrer Thelamon & Orophane. Quoique j'aime infiniment votre préſence, leur dit-elle en rougiſſant, je vous avouë que votre retour me fait craindre quelque malheur. Le Valet de Chambre d'Orſane, lui répondit Thelamon, s'eſt acquitté de vos ordres, Madame: il eſt vrai que je n'aurois pas laiſſé de partir ſans les avoir reçûs, & que mon cœur les devançoit avec l'impatience d'un homme qui craignoit de ne pas arriver aſſez promptement pour vous apprendre que toute ſa félicité ne dépend plus que de vous.

Vous m'embaraſſez, lui dit-elle, expliquez-vous de grace, vous ſçavez que je n'ai rien de caché pour les perſonnes qui ſont ici, ne me faites point languir, & ſoyez aſſuré qu'Uranie ne peut balancer lorſqu'il s'agira de contribuer à votre bonheur.

En vérité, dit Orophane, je ne comprends rien à la timidité de Thelamon ; pendant tout le chemin il ne m'a fait qu'entretenir de l'excès de sa joye, & de ce qu'il vous diroit en vous en racontant le sujet ; & il n'est pas plûtôt auprès de vous, qu'interdit, confus, embarassé, il ne trouve point de termes pour vous apprendre que Geronte plein de reconnoissance pour le service qu'il vient de lui rendre lui a permis de prétendre à votre main si vous consentez à la lui donner.

Pour moi, continua-t-il sans lui donner le tems de répondre, je ne l'imiterai point en cela, & je ne puis balancer à montrer à la charmante Felicie l'extrême satisfaction que me donne le consentement que mon pere vient de m'accorder de m'unir à elle pour jamais.

Vous nous dites tant de choses à la fois, interrompit Camille en

riant, que nous ne ſçavons plus où nous en ſommes; laiſſez parler Thelamon, puiſqu'Uranie veut bien que nous ſoyons témoins de ce qu'il a à lui dire.

Je vous aſſure, répondit Thelamon, qu'Orophane a raiſon, toute ma hardieſſe m'a abandonné en entrant en ces lieux, & la crainte a pris dans mon cœur la place de l'eſpoir dont je m'étois flatté pendant le chemin : Cependant, Madame, continua-t-il, en s'adreſſant à Uranie, comme mon bonheur dépend de ce que j'ai à vous apprendre, je ſuis contraint de vous dire que mes ſoins ont été ſi heureux, que j'ai amené mon Parent à l'accomodement que Geronte ſouhaitte; mais ce parent étant bien plus fortement lié à moi par les nœuds d'une longue amitié, que par ceux du ſang, & ſçachant la témérité de mes vœux pour vous, a fait au-delà de ce que je lui demandois.

Je le menai chez Geronte qui le reçût d'abord avec assez de froideur; mais lorsque mon ami lui eût dit qu'il ne venoit que pour finir à l'amiable son procès avec lui, il se radoucit; chacun discuta ses intérêts avec chaleur; mais pour ne rien faire que dans l'ordre, ils envoyerent chercher leur conseil, & toute l'animosité à part, Geronte fut contraint de convenir que si mon Ami faisoit valoir ses droits, il étoit ruiné.

J'étois présent à cette conference, & je fus assez surpris de voir que mon Ami tira Geronte en particulier, & lui parla fort long-tems bas; & que s'étant rapprochez de la Compagnie, ils congedierent leurs gens d'affaires d'un commun accord, & me prierent d'entrer dans le cabinet de Geronte.

Lorsque nous y fûmes sans témoins: Seigneur, me dit Geronte, votre Ami me propose un accom-

modement où mon cœur s'eſt d'abord oppoſé ; mais ma raiſon a pris le deſſus, & m'a fait voir qu'un homme de mon âge ne devoit point ſonger à rendre une femme malheureuſe, & ſur tout une perſonne comme Uranie. Votre Ami m'offre de ſe déſiſter de toutes ſes prétentions ſans m'en jamais rien demander, à condition que je laiſſerai Uranie maîtreſſe de ſe choiſir un époux, & que je vous aſſure après ma mort le bien qu'il pourroit me faire rendre, voulant que ſelon l'ordre de la nature vous le poſſediez avant que la ſienne vous en rende le maître comme ſon héritier. J'ai donc conſenti à ces deux articles, auſquels je ſouhaiterois en ajoûter un autre, ſi Uranie n'y avoit point de répugnance ; c'eſt de vous voir ſon époux ; cet hymen me donneroit la ſatisfaction de croire que ce n'eſt qu'à elle que je cede mes prétentions ſur le bien auquel

votre Ami veut que je renonce.

Geronte cessa de parler ; & j'étois dans un étonnement si grand de la générosité de mon Parent , & du changement de votre Tuteur , que je fus quelque-tems sans lui pouvoir répondre ; mais , Madame , ma joye me fit bien-tôt rompre le silence. Je rendis mille graces à Geronte, j'embrassai mon ami , & je leur fis assez connoître que l'excès de ma sensibilité sur cette poposition ne partoit que de celui de mon amour.

Geronte me fit des caresses sinceres , & m'obligea à lui déclarer mes sentimens ; il en fut touché , ainsi que du respect que vous lui aviez conservé , en ne voulant point prendre d'engagement de son vivant dans la crainte de l'offenser. Il me fit promettre de partir le lendemain , & de vous ramener pour conclure cette heureuse union.

J'avois une impatience extrême

de

de revoir Orophane, pour lui faire part de ma joye: Ainſi lorſque Geronte m'en laiſſa la liberté je courus le chercher; je le trouvai chez moi qui m'attendoit. Auſſi-tôt qu'il me vit, il vint m'embraſſer, & quoique je le connoiſſe d'une humeur naturellement enjoüée, elle me parut ſi fort augmentée, que je crus qu'il avoit ſçu mon avanture. Je répondis avec tendreſſe aux amitiez qu'il me fit; & la ſatisfaction qu'il vit ſur mon viſage lui faiſant croire la même choſe que j'avois penſé de lui, fit que nous nous demandâmes, preſque en même tems, ſi nous étions inſtruits de ce qui venoit de nous arriver; mais enfin voyant que nous ne nous entendions pas, nous prîmes le parti de nous expliquer: Je le priai de m'apprendre ce qui cauſoit ſa joye, & que je l'aſſurois qu'il ſçauroit le ſujet de la mienne lorſqu'il auroit ſatisfait ma curioſité.

A ces mots il me montra les Lettres qu'il venoit de recevoir de son pere, qui consentoit qu'il épousât l'aimable Felicie. Comme je ne veux point anticiper sur ses droits je lui laisse le plaisir de vous les lire : Je lui contai le procedé de mon Parent, & le changement de Geronte. Lorsque j'eus achevé de parler, il me dit qu'il falloit partir dans l'instant, dans la crainte que Geronte ne changeât encore ; mais j'étois trop persuadé de sa sincerité, & malgré notre commune impatience, il fallut nous résoudre à ne partir que ce matin.

Geronte m'ayant fait promettre de mener Orophane souper chez lui avec mon ami, nous nous y rendîmes. Jamais repas ne se passa plus agréablement, jamais Orophane ne fut plus aimable, & jamais Amans n'ont senti leur bonheur comme lui & moi.

Geronte nous embrassa, & me chargea de cette Lettre, pour vous assurer de la sincerité de son changement. Nous nous sommes séparez avec une bienveillance réciproque, & le jour n'a pas plûtôt paru, que nous sommes montez à cheval Orophane & moi. Nous avons rencontré le Valet de Chambre d'Orsame, qui m'ayant reconnu m'a rendu vôtre Lettre, & nous a conté une partie de ce qui interrompoit le projet que vous aviez fait d'aller chez Belise. Voilà, Madame, continua Thelamon, ce que j'avois à vous dire, & dans quel état sont les choses; c'est à vous à présent à prononcer l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

Thelamon n'eut pas plûtôt achevé son discours, que les trois Amies d'Uranie furent l'embrasser; & le plaisir qu'elles ressentoient de la voir heureuse leur fut si sensible, qu'elles le témoignerent même par

quelques larmes. Uranie y répondit avec tendresse, & cette modestie qui ne l'abandonnoit jamais : Cependant se voyant pressée de lire la Lettre de Geronte, elle l'ouvrit, & lut à haute voix ces paroles.

GERONTE A URANIE.

IL n'appartient qu'à vous de rendre la raison à ceux qui l'avoient perduë ; revenez, Madame, pour jouir de votre Ouvrage, en me voyant signer sans nulle contrainte le bonheur de Thelamon, & soyez persuadée que je ne puis sentir de joye plus parfaite que celle de votre union. Je vous attends avec l'impatience d'un pere, qui brûle de voir ses enfans heureux.

GERONTE

Hé bien, Madame, dit Thelamon en se jettant à ses pieds, puis-je me flatter que vous ne vous opposerez plus à ma felicité ? Oüi ; lui ré-

pondit-elle, mon cœur ratifie avec joye le don que Geronte vous fait de ma main : mes sentimens vous sont trop connus pour douter de ma sincerité ; mais, mon cher Thelamon, c'est assez nous occuper de nous-mêmes, ajoûta-t-elle, en le faisant relever.

Partageons à présent la joye d'Orophane & de Felicie. Je suis si sensible à la vôtre, répondit cette belle Fille, que je ne puis rien écouter qui me soit plus agreable. Ah ! charmante Felicie, interrompit Orophane, il n'est plus tems de tenir ce langage. Ainsi avoüez que vous allez faire mon bonheur avec plaisir ; Vous me devez cet aveu pour me récompenser de tous les maux que vous m'avez fait. Felicie sourit de la vivacité d'Orophane, & ne voulant pas mêler d'amertume à de si justes sujets de satisfaction, elle lui répondit de façon à lui faire connoître qu'il

lui étoit auſſi cher qu'elle en étoit aimée.

Florinde & Camille ne ſe laſſoient point de féliciter ces quatre perſonnes pour leſquelles elles avoient une eſtime veritable ; mais l'heure du ſouper étant déja avancée, cette belle Compagnie fut ſe mettre à table, & le contentement du cœur ſe répandant ſur l'eſprit, ce repas ſurpaſſa les autres en vivacité. L'amour & la joye étant de la partie, il eſt aiſé de s'imaginer qu'il ne s'y dit rien que de tendre & de ſpirituel.

Uranie rendit un compte exact de leurs occupations pendant leur abſence. Hortence & Melente n'y furent pas oubliez. Felicie raconta les avantures d'Olimpe ; On plaignit Arimon : On fut charmé des Bergers ; & le ſouper fini, on ceſſa de parler des autres pour ne ſonger qu'à ſoi.

Thelamon, Orophane, Uranie & Felicie ſe donnerent mille tendres aſſurances d'un amour éternel, & comme il falloit partir du matin, les deux Amies & les deux Amans conduiſirent Uranie & Felicie à leur appartement. Ce fut là que Camille & Florinde firent promettre à Uranie qu'elle n'abandonneroit point ſa ſolitude pour la Ville, & qu'elle y viendroit ſouvent pour reconnoître les plaiſirs innocens qu'elle y avoit goûté, & l'agréable nouvelle qu'elle y avoit appriſe.

Pour moi j'y conſens, dit Orophane, la Bibliotheque a fait dire de trop belles choſes pour que je puiſſe l'oublier. Nous viendrons encore la conſulter, répondit Uranie, & puiſque vous y avez trouvé quelque agrément, je prierai Thelamon de ſouffrir que je m'y retire quelquefois avec vous. Pourvû que je ſois de la partie, répondit il en riant, ſoyez

ſûre belle Uranie, de mon obéïſſance.

Cette charmante Societé tint encore quelque tems la converſation, mais enfin chacun ſe ſépara pour joüir du repos, & ſe préparer à partir. Thelamon & Orophane qui n'avoient jamais goûté parfaitement les douceurs du ſommeil le virent encore interrompu par l'excès de leur ſatisfaction. Uranie & Felicie partagerent cette inſomnie, dont la cauſe étoit trop douce pour qu'elles s'en allarmaſſent.

Ainſi cette journée finit par l'eſpoir d'être inceſſamment au comble de leur bonheur, & nos quatre Amans firent ſouvent réfléxion qu'il valoit mieux arriver lentement à ſa félicité, & ne s'écarter jamais des voyes de la ſageſſe, que de joüir d'un prompt bonheur en fuyant les routes de la vertu; & que la bonne conduite des Rois, des Princes, des Particuliers

ticuliers & de tous les hommes en general ne pouvoit s'acquerir que par l'étude, dont la lumiere doit servir de flambeau pour éclairer toutes les actions de la vie.

Fin du second Tome.

APPROBATION

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux *Les Journees Amuſantes & Inſtructives*, *dédiées au Roy par Madame de Gomez*, & il m'a paru que l'Ouvrage répondoit fort bien au titre. Fait à Paris ce 28. Juin 1722.

HOUDART DE LA MOTTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé, PIERRE PRAULT Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un Manuſcrit qui a pour titre : *Les Journées Amuſantes & Inſtructives dédiées au Roi*, *par la Dame de Gomez*, qu'il ſouhaitteroit faire imprimer & donner au public s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Livre en tels

volumes, formes, marge & caractere conjointement ou séparément autant de fois que bon lui semblera & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de cinq années consécutives à compter du jour de la datte desd. Présentes; faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie & qu'avant de l'exposer en vente le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Fleuriau Darmenonville & qu'il en

ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Fleuriau Darmenonville, le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires ſans demander autre permiſſion & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le vingt quatriéme jour du mois de Juillet l'an de grace mil ſept cens vingt-deux ; & de notre Regne le ſeptiéme. Par le Roy en ſon Conſeil, Signé, CARPOT.

Regiſtré enſemble la ceſſion ſur le Regiſtre 5. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 190. num. 221. conformément aux Reglemens ; & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris le 9. Septembre 1722.

Signé, BALLARD, *Syndic.*

